



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

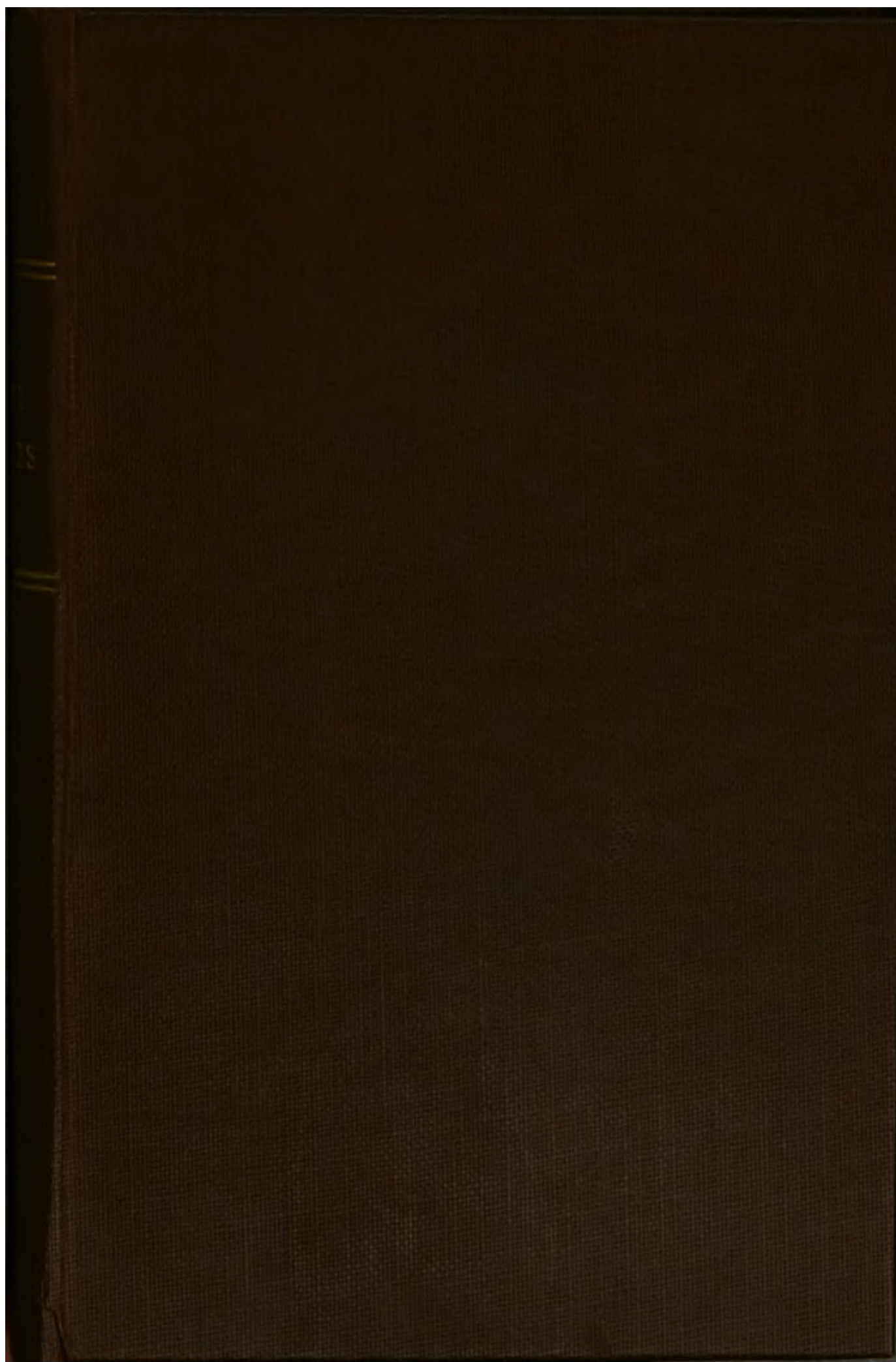
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~MS 29 a 01~~



Vet. F. III A. 464



LETTRES SPIRITUELLES

DE M. OLIER.

LETTRES
SPIRITUELLES

DE M. OLIER

**CURÉ DE LA PAROISSE ET FONDATEUR DU SÉMINAIRE
DE SAINT-SULPICE.**



TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE M^{me} V^e POUSSIELGUE - RUSAND
RUE SAINT-SULPICE, 23.



1862



LETTRES SPIRITUELLES

LETTRE PREMIÈRE

Il parle à une dame de la cour de la nécessité des souffrances, et il lui donne quelques avis pour faire réussir avec douceur le dessein qu'elle avait de se retirer du monde.

J'ai reçu le même jour deux de vos lettres, qui ont fait en mon cœur deux effets bien différents. La première m'a appris ce que jamais je n'aurais compris ni ressenti, savoir le contre-coup sensible que Jésus-Christ souffrit en sa mort des douleurs de Marie. Ce contre-coup lui fut si pénible, qu'il eut une plus sensible douleur de cette peine que de toutes les autres qu'il souffrit en sa passion. Le glaive de douleur qui pénétrait le cœur de la très-sainte Vierge faisait mille plaies sur celui de son Fils ; et les blessures que cet amour immense faisait

dans le fond de son âme étaient tout autres que celles que lui faisaient ressentir la haine et la cruauté des bourreaux. Le tourment qu'il souffrait de la part de son Père le délaissant sur la croix était extrême, et toutefois, à cause qu'il voyait sa justice irritée justement contre lui, comme étant la victime pour les péchés du monde, il abandonnait son esprit entre ses mains, pour porter tous les effets de sa vengeance. Mais son âme cherchant en la tendresse de sa Mère ce qu'il ne rencontrait plus en celle de son Père, il trouvait un nouveau genre de souffrances par les tourments de l'amour que lui fournissait le cœur de sa Mère, desséché dans l'amertume. Oh ! que de douleurs et que de peines dans ces cœurs ! mais que de joies et de consolations selon l'esprit et selon la pure foi ! Quelle force et quel courage cet état de Jésus et de Marie ne doit-il point donner à une âme abattue et opprimée par la désolation ! Ce que votre première lettre m'apprit des effets

que la divine providence opérait en votre âme, imprima tous les sentiments que cet état devait faire en la mienne ; et aussitôt après l'Esprit-Saint me mit en mémoire ce qu'il dit en l'Évangile par la bouche du divin Maître : *Si le grain qui tombe en terre n'est pourri, il demeure inutile ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* Cet état sans doute est pénible et presque insupportable à la nature, et si Notre-Seigneur ne prêtait la main à l'âme et ne la soutenait intérieurement, elle y succomberait. Selon la pure foi, je suis bien aise que la douleur aille jusqu'à ce point ; et il a bien fallu que celle de la très-sainte Vierge, pour être déclarée la mère des vivants et opérer des fruits de vie tels que l'Église les ressent maintenant, ait été au-delà de la nôtre. Nous voyons dans la nature qu'après qu'on a semé le bon grain et qu'il est caché dans la terre, l'hiver doit survenir pour dévorer et faire mourir les mauvaises herbes qui poussent, et qui ont

accoutumé de consumer sa substance. La sainte Vierge et Notre-Seigneur, qui est le bon grain de l'Évangile, n'avaient pas besoin d'un hiver si fâcheux, car il n'y avait rien en eux à faire mourir. Mais il n'en est pas de même de votre fonds, non plus que de celui de tous les hommes. Bien qu'il porte au milieu de soi la grâce de Jésus-Christ, il ne laisse pas de pousser et de produire mille mauvais sentiments de complaisance, d'amour-propre, d'estime et de retour sur soi, qui sont les mauvaises herbes qui consomment la grâce de Notre-Seigneur et la substance du bon grain, en sorte qu'il est de la dernière nécessité que ces hivers fâcheux et ces saisons de rigueur passent sur l'âme que Dieu désire de purifier, et dont il veut tirer des fruits de vie. Jésus-Christ, tout saint qu'il était, et sa Mère, quoique toute pure, ont passé par ces épreuves pour notre exemple, et non pour leur nécessité. Il a fallu que notre délicatesse ait opéré en eux cette rigueur,

et que, pour nous adoucir nos douleurs, ils en fussent accablés les premiers. Que peuvent dire les serviteurs et les servantes, si les maîtres et les maîtresses sont traités de la sorte ?

Pour la seconde de vos lettres, quoiqu'elle soit remplie de sujets très-sensibles, elle m'a beaucoup soulagé et consolé, voyant le désir que Dieu vous donne de vous unir à votre cher époux, qui sans doute languira toujours jusqu'au jour de votre solitude entière, où il veut que vous parveniez par les voies rudes et épineuses de la croix. Il veut que vous passiez par la mer Rouge, pour recevoir l'impression parfaite de sa loi en votre âme : il veut que vous cheminiez par les déserts pour y goûter ensuite la manne, et qu'enfin vous parveniez à cette terre promise qui ne découle que le miel et le lait. Ayez donc bon courage. Cette mer Rouge s'ouvrira par la baguette du grand Moïse : la sainte direction du doux Jésus, le vrai et divin Moïse, vous

fera le chemin pour exécuter en sa suavité et son efficace ordinaire ses adorables desseins et sa divine volonté, et enfin il vous délivrera de l'Égypte et de la captivité du siècle sous laquelle vous gémissiez depuis longtemps.

Il est bon que vous lisiez les moyens dont Dieu se servit, et à diverses reprises, pour délivrer son peuple, qui soupirait en son exil et dans cette terre étrangère sous Pharaon. Vous y verrez la patience et la douceur de Moïse et du peuple. C'est dans l'Exode, au second livre de l'Ancien Testament. Vous y verrez comme il faut tenter souvent et prendre doucement et à diverses reprises vos ouvertures, desquelles vous tirerez un jour le fruit de votre gémissement et pénitence, et la récompense de votre fidélité. Vous pourrez commencer par cette belle et sainte ouverture que Dieu vous donne, et que vous me marquez si bien par votre lettre, qui est de demander en douceur, en humilité et en simplicité

la permission de votre retraite. L'effet fâcheux, et que vous ne sauriez remarquer qu'avec douleur, que votre présence opère dans ces cœurs, quoique vous ayez travaillé pour y en faire un tout contraire, est un signe que Dieu vous veut ailleurs. Ainsi, comme Moïse disait que Dieu voulait qu'il allât sacrifier avec son peuple et vaquer à sa religion, dites de même que vous souhaitez fort votre retraite pour aller vaquer à Dieu en paix dans la solitude.

LETTRE II

Il fait paraître ses sentiments de gratitude envers une personne qui lui rendait quelques services, et qui avait souffert quelque perte à son occasion.

Il me semble que je dois faire ce que faisait la très-sainte Vierge lorsqu'elle tenait renfermés dans son cœur les sentiments de joie qu'elle eût pu répandre sur les mystères de son Fils. Je vous assure que je retiens avec soin en Notre-Seigneur tous les épan-

chements de cœur que les bontés de votre âme exercent envers ce misérable pécheur. Je n'aurais point de plus grande consolation que de vous en témoigner une partie ; mais je laisse à notre Maître, qui est en vous, de vous en exprimer ce qu'il voudra, comme en étant le dépositaire jusqu'au jour de l'éternité. La communion d'esprit vous le fera connaître et ressentir au ciel en sa plénitude et en sa vérité.

Ma très-chère fille, et si vous me permettiez de vous dire ma très-honorée mère en Dieu, puisque sa charité vous rend telle envers moi et vous en donne toutes les qualités et les grâces, je me sens obligé de vous parler de la sorte pour satisfaire à Dieu dans les ordres qu'il tient sur cette chétive créature, qu'il a tirée et délivrée de la conduite et des ordres du sang et de la chair, pour lui rendre au centuple en sa grâce. Je n'ose penser à la perte que vous fîtes à votre retour, tant j'en suis affligé, voyant combien j'ai de part à ce malheur. Il faut que la charité

de Dieu, qui se rend insensible sur les fautes de ses enfants, vous maintienne et vous conserve entière dans les bontés que vous avez pour cet importun, qui est à charge à tout le monde. Priez, s'il vous plaît, Notre-Seigneur qu'il fléchisse sa colère sur nous et qu'il s'apaise sur mes péchés. Je suis bien marri que d'autres que moi en souffrent. Mais, Madame, souvenez-vous que l'Eglise fait souvent pénitence, porte le deuil, et gémit pour ses enfants, dont elle espère après de la joie et de la consolation pour elle, et de la gloire pour son Dieu. Adieu, ma très-chère et très-honorée fille. Je suis tout vôtre en Notre-Seigneur.

LETTRE III

Il écrit à la même personne et sur le même sujet.

Ma très-chère fille et très-honorée mère,

Il faut, s'il vous plaît, que vous souffriez tous ces noms, qui ne me suffisent pas pour

vous exprimer les ressentiments de votre charité inexplicable, toujours souffrante, toujours patiente, et qui ne se lasse jamais des importunités du plus indigne de tous les hommes et de tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Les larmes que la tendresse me force de répandre à tous moments sur les nouvelles inventions de votre piété, vous parleraient bien mieux que tout ce que je vous puis dire; et par-dessus tout la force de l'esprit intérieur, qui dans l'éternité aura son jour, et qui dans le temps demeure caché avec Jésus-Christ en Dieu selon ses ordres, vous dira pour sa gloire ce que je retiens dans le silence. Je vous ai proposé en simplicité mes besoins, comme à celle qui veut bien souffrir une charge si importune avec tant d'excès de charité, que je ne puis vous en témoigner assez les ressentiments de mon cœur, ni en reconnaître devant Dieu la grâce et la miséricorde; car vous faites les choses avec la charité d'un Dieu qui est immense à mon égard. Je pense à aller chez vous,

mais ce n'est qu'avec honte depuis la perte que vous avez soufferte à mon occasion. Mais vous pardonnerez à la joie et à la consolation que j'espère recevoir en Notre-Seigneur par votre chère présence, qui me fait oublier toute crainte et tout respect humain. Je suis en possession de vous voir toujours surmonter le mal par le bien, et d'en recevoir de continuels témoignages. Aussi, selon la prophétie de l'Apôtre, vous jetez des charbons ardents de charité et sur ma tête et dans mon âme, qui ne s'éteindront jamais et s'y conserveront dans toute l'éternité. Je prie Notre-Seigneur de reconnaître en lui toutes ces grâces que je reçois de vous, et qu'il vous délivre désormais de tant d'importunités si fâcheuses, que je vous nommerais insupportables, si la charité immense de Jésus-Christ n'opérait tout en vous. Vous souffrirez encore celle-ci avec toutes celles du passé, et Dieu reconnaîtra votre charité invincible dans tous les secours que vous prêtez à son pauvre et inutile

serviteur, pour le tirer de toutes les misères qui l'accablent et au corps et en l'âme. Je ne vous oublie pas aux pieds de la sainte Vierge, et il me semble qu'elle m'oblige plus que jamais à reconnaître vos charités et vos grâces. Jamais Élie ni Élisée n'eurent tant de sujet de prier Dieu pour ces bonnes veuves qui les secouraient, que j'en ai pour le remercier et l'aimer des bontés dont vous usez envers moi. Adieu, ma très-chère et très-honorée fille en notre divin Maître et en sa très-sainte Mère.

LETTRE IV

Il découvre à une personne deux grâces particulières qu'il avait reçues de Dieu en l'oraison.

La fidélité que je dois à la grâce du Fils de Dieu qui me lie à votre âme, et qui m'oblige tous les jours de plus en plus de la porter à lui, ne permet pas que je vous cèle l'honneur qu'il lui a plu me faire ce

matin en l'oraison. Car, après avoir humilié mon âme, comme il a accoutumé de faire avant qu'il me fasse miséricorde, après l'avoir chargée de confusion sur son état présent comme elle le mérite, et après m'avoir demandé, avec une espèce de reproche, si j'aimais cet état dur et pesant, sans attendre que je lui fisse d'autre réponse que par mon silence et par ma confusion, il m'a fait entendre ces glorieuses paroles pour moi : *Je veux vous engloutir en ma sagesse*; et ces autres très-aimables pour vous : *Je veux que vous l'y attiriez en moi*. Oh ! qu'il y a longtemps que j'ai vu cet état, et que, laissant le tout à l'amour du divin Maître, sans oser toutefois en faire la demande, j'aurais désiré d'y entrer ! Oh ! qu'heureuse est l'âme en cet état ! Quel service n'est-elle pas capable de rendre à ce grand Tout ? Et que n'aurais-je pas promis à ce divin amour, si j'eusse osé parler en sa présence ? Après ces paroles et ces assurances que j'ai reçues de mon divin

Maître, et auxquelles j'eusse bien voulu répondre, j'ai demeuré derechef dans un silence que Dieu ne laissait pas d'entendre, avec tout ce que j'eusse voulu dire à son cœur.

J'irai durant ces trois jours suivants faire trois visites, comme autant de petits pèlerinages, au très-saint Sacrement en notre paroisse. Au premier jour, je demanderai pardon à Dieu de tous les obstacles que j'ai mis jusqu'à présent à cette auguste grâce dont je viens de vous parler. Au second, je lui demanderai l'anéantissement et la destruction de tout ce qui empêche la libre et pleine entrée de mon âme en Dieu. Au troisième, je le prierai de me donner la fidélité à cette grâce et le saint usage qu'il désire que j'en fasse selon les ordres et les règles de sa maison. C'est à quoi il faut que je travaille durant quelque temps, et à quoi j'espère que vous m'aiderez dans tout le zèle de votre cœur devant Dieu, en Jésus et Marie.

Le saint époux a fait aussi sentir et entendre à mon âme, à votre sujet, ces douces paroles : *Je l'ai choisie et l'ai faite une avec vous dans mon œuvre.* Ce qui m'est une consolation merveilleuse, et que j'ai cru vous devoir faire savoir aussitôt pour la joie de votre cœur.

LETTRE V

Il représente à une religieuse qui avait été choisie pour être infirmière les avantages de cet emploi.

Je viens d'apprendre que vous êtes choisie pour être infirmière, ce qui me console beaucoup, parce que vous aurez dans cet emploi de quoi vous exercer et surmonter votre délicatesse. Voici le temps où il faut mourir entièrement à soi. Nous sommes dans les jours que l'Église dédie à faire honorer la Passion du Fils de Dieu, et où le principal emploi d'une âme ne doit pas être à pleurer sur lui, comme il le témoigna

lui-même aux filles de Jérusalem, mais à gémir sur soi-même, à mourir à soi et à mortifier tout ce qui est du vieil homme. C'est là la grâce qu'il nous a acquise par sa mort. Ce qui fait dire à saint Paul que la mort opère en nous, c'est-à-dire que la mort, qui a coutume d'être inutile et inefficace en elle-même, n'est pas de cette nature en Jésus-Christ; car elle opère en nous, parce qu'elle nous a mérité la grâce et la vertu de faire mourir notre vieil homme. C'est pourquoi le Fils de Dieu a voulu être crucifié et mourir dans une chair semblable à la nôtre, c'est-à-dire qui était en ressemblance de la chair du péché, pour nous montrer l'obligation que nous avons de crucifier en nous le péché avec nos passions qui en sont des rejetons, et même toutes nos inclinations déréglées. Et nous avons d'autant plus d'obligation de les mortifier, que, bien loin de nous porter à Dieu, pour lequel seul nous sommes faits, elles nous en détournent ordinairement pour nous

appliquer à nous-mêmes ; car, en nous sollicitant à rechercher nos aises et notre propre satisfaction , elles nous jettent insensiblement dans la paresse et dans l'amour du repos en cette vie , qui doit être pourtant un temps de travail et de combat.

Job dit que la vie de l'homme est un combat perpétuel. Le Sage remarque que l'homme est né pour le travail, et saint Paul ajoute que la chair convoite et combat continuellement contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. L'esprit, en ce lieu-là, signifie le Saint-Esprit, qui nous sollicite perpétuellement de ne point adhérer à la chair. Réjouissez-vous donc de ce que vous êtes dans un état où votre chair ne sera point contente, où vos inclinations ne seront point satisfaites, et où vous aurez mille occasions de les mortifier. Donnez-vous à ce divin Esprit de votre Maître, afin que vous soyez revêtue de lui et que vous viviez en lui à la gloire du Père. S'il veut tout faire en vous, et que le vieil

homme n'y fasse rien, entrez dans ces mêmes sentiments et répondez à ses désirs. S'il vous porte à vous vaincre vous-même et à vous mortifier, suivez ses saints mouvements. S'il vous anime à la charité du prochain et au désir de l'assister pour l'amour de Jésus et comme Jésus même, soyez ravie de le servir, puisque c'est votre époux même que vous servez dans le prochain et que vous soulagez dans ses membres.

C'est un amour extrême que celui qu'on doit avoir pour Jésus. Il me semble que si ce divin Sauveur se présentait à moi malade, estropié ou infirme, j'aurais des passions étranges de le servir, de l'assister et de le consoler. Si je le pouvais mettre en moi-même, je l'y mettrais, tant je voudrais le soulager et le conforter. Mon Dieu, que ne feriez-vous pas, si vous le voyiez en quelqu'un de ces états ! Pour moi, il me semble que l'on devrait mourir de joie et de consolation, considérant l'honneur que

ce bon Seigneur nous ferait de s'adresser à nous pour panser ses saintes plaies, ses saintes maladies, ses adorables infirmités. Oh bien, c'est à ce coup qu'il vous fait cet honneur et qu'il veut vous faire participante de cette consolation, en vous mettant à l'infirmerie, qui est une vraie sacristie et un trésor admirable, puisque les membres et les reliques de votre amour y reposent. Ce sont ces membres que vous devez honorer et chérir mille fois plus que vous-même. C'est une charge que vous devez recevoir avec respect et avec amour. C'est un emploi que vous devez estimer par-dessus tout. En un mot, c'est une grâce dont vous devez remercier Dieu infiniment. Que vous aviez besoin de ce supplément à votre foi pour aimer Jésus-Christ sensiblement ! Vous aviez passé trois années à tâcher de l'aimer en cachette et avec beaucoup de sentiment, et vous deviez avoir acquis en cette retraite la facilité de l'aimer dans la pureté de la foi, qui est insensible ; mais je vois

• bien qu'il vous faut encore ce secours extérieur. C'est par là que Notre-Seigneur même va prendre expérience de votre fidélité, et reconnaître si c'est lui vraiment ou bien ses consolations que vous aimez; il verra si vous l'aimerez dans l'apostume, dans la lèpre et dans la croix, de même qu'au Thabor. Adieu.

LETTRE VI

Il se recommande aux prières d'une religieuse, à qui il témoigne le désir qu'il a d'être serviteur de Jésus, et de Jésus enfant.

Notre-Seigneur vive et règne pleinement en votre cœur pour y prendre son repos et sa retraite en ces jours, où, sortant de la sainte demeure de sa Mère, il ne trouvera point de séjour parmi les hommes infidèles. Il y a trop longtemps que je ne vous écris point; et j'ai peur que notre silence n'ait blessé la charité que je dois être soigneux

de conserver à la gloire de Notre-Seigneur et de notre Maître. Je vous recommande tout de nouveau le pauvre petit esclave et serviteur de Jésus, et je vous le recommande d'autant plus particulièrement, que j'ai des obligations très-pressantes de l'honorer en ces jours, comme il vous le fera connaître un jour, si je ne puis avoir le bien de vous le déclarer. Je vous prie donc de tenir ma place auprès de lui en ces temps, et de me présenter à sa divine majesté le plus souvent que vous pourrez. Je vous cède pour cela tout le droit qui me reste sur moi-même, et je voudrais être dans les mains de tous ses bons serviteurs et de toutes ses fidèles servantes, afin qu'il pût m'agréer et m'accepter pour sien et pour son pauvre petit serviteur. C'est ce que je souhaite plus que tout ce qui peut être imaginé. Avec cela j'ai tout ce que je désire, et après cela je ne veux rien. Serviteur de Jésus, et de l'enfant Jésus, c'est tout. Il veut de pauvres, d'humbles et de petits

serviteurs comme lui ; qui soient patients , charitables , amoureux de la pauvreté , de la bassesse et de la souffrance ; morts et déjà crucifiés en esprit au monde , et vivants à Dieu son Père. Que peut-on désirer après cela ?

J'ai reçu , il y a un an ou deux , un billet de votre charité , que je conserve encore pour honorer l'enfant Jésus. Je vous conjure de me continuer cette grâce , et je m'estimerai bien heureux de lui être fidèle. Je vous prie de demander à Dieu la grâce que je n'apporte point d'empêchement à ses desseins , et que je commence avec le commencement de l'année des chrétiens à le servir en esprit et en vérité.

LETTRE VII

Que la vraie noblesse est en la foi, et qu'on possède toutes les choses en Dieu plus excellemment qu'en elles-mêmes, quand on les a quittées pour lui.

La Providence de Dieu m'ayant offert une occasion de vous écrire, j'ai cru m'en devoir servir pour vous confirmer toujours dans les avantages de la foi, qui me paraît de plus en plus auguste et divine en ses voies. Je vous prie de remarquer cette parole et de la tenir imprimée dans votre cœur en l'honneur de celles que la très-sainte Vierge conservait attentivement et soigneusement en son âme. C'est que toute alliance et toute union qui est hors de la foi dégrade une âme chrétienne de sa noblesse et la fait tomber en rotture. En la foi tout est divin, tout est tiré de l'être bas et grossier de ce monde, et tout est passé en l'être de Dieu même. Oh ! que l'âme est heureuse,

qui est ainsi délivrée de tout, et qui est entrée dans l'état libre et dégagé où Dieu habite ! Quel bonheur de posséder Jésus-Christ et Marie, de ne vouloir avoir que ce qu'ils portent et conservent en eux, et de n'admettre rien en soi que sous leur forme et leur figure, demeurant au reste en nudité totale, et rejetant toute idée de créature qui pourrait partager l'esprit et l'occuper humainement. Qu'une âme en cet état approche de la félicité des bienheureux, qui possèdent en Dieu toutes les choses qui doivent contribuer à leur béatitude ! Que Dieu est adorable en ses voies, qui tire à soi suavement une âme en la retirant fortement de tout ! Qu'il aime de voir le dénûment fidèle où la créature s'exerce par son amour, et qu'il rend éminemment en lui ce qu'on se dérobe et ce qu'on rejette pour lui plaire ! Car il est certain qu'on possède en lui et plus parfaitement, et plus sûrement, et plus pleinement, et plus purement, toutes les choses

auxquelles on renonce pour son amour, que si on les possédait en elles-mêmes. Rien ne peut enlever à une âme ce qu'elle possède en Dieu; et, selon l'expression de saint Paul, ni les hommes, ni les démons, ni même les anges du paradis ne le lui sauraient ravir. Fions-nous à la parole de Jésus-Christ, qui nous assure que son Père rend le centuple en ce monde des choses que l'on quitte pour lui, parce qu'il les rend en soi divinement et en éminence. Car les délivrant alors de l'être grossier et importun à l'Esprit-Saint, où elles sont toujours lorsqu'elles sont hors de Dieu, et qu'accommodées à nous elles sont descendues de l'état parfait qu'elles avaient en son sein, il les rappelle à lui et tire en lui avec elles tout ce qui leur appartenait et qui était de leur dépendance. Passez donc en Dieu pleinement, et attirez-y avec vous tout ce qui vous regarde. Possédez en Jésus et Marie tout ce qui vous appartient, et ne souffrez rien en vous que ce que vous aurez

reçu d'eux et qui sera consommé en eux-mêmes. Jésus et Marie sont les sources de toutes les grâces ; ce sont des fournaies où toutes les créatures, comme de saintes victimes, sont consommées en amour ; et il n'y en a pas une qui doive être agréable à votre cœur, ni qui puisse être vraiment ardente du feu de la vraie charité, si elle ne se trouve dans ces fournaies et dans ces centres du véritable amour. Que Jésus et Marie vous possèdent en tout, et qu'ils consomment et perdent votre âme en eux. Ainsi soit-il.

LETTRE VIII

Il conseille à un ecclésiastique de ne point s'engager sitôt dans les ordres sacrés, et de ne point écouter sur cela les empressements de la nature.

Je bénis Dieu des dispositions qu'il met en votre âme pour l'accomplissement de ses desseins, et de la miséricorde qu'il vous fait

de n'acquiescer pas aux empressements de la nature , qui voudrait vous régler et vous conduire dans l'œuvre de la grâce. Elle ne peut avoir d'accès et ne doit point même être écoutée dans les choses qui sont par-dessus son état : *Quæ supra illam , nihil ad illam*. Il faut , par conséquent , que nous imposions silence en notre vocation à tout ce qui n'est pas Jésus-Christ ou son Église, réglée par son esprit, que nous devons écouter en patience , fermant les oreilles à toute l'humeur et à toute la raison humaine, qui veut avoir sa part dans le conseil de Dieu. Quand vous étiez président, et que, les portes fermées, vous traitiez des affaires de conséquence en votre cour, vous n'eussiez pas souffert qu'un valet ou un laquais eût pris séance ou donné son avis dans vos sacrés conseils. La sainte Trinité, qui est toujours attentive sur la conduite de ses ministres et qui anime son Église de son conseil , ne veut pas admettre dans cette assemblée divine, qui

se règle et qui examine les choses par l'esprit de cette sagesse éternelle, une infâme ni une harengère insensée, pour y faire vacarme et y troubler la paix et le calme qui préside dans le conclave de la grâce. C'est une insensée et une folle que la nature ; il la faut laisser et l'abandonner aux portes de notre cœur, et lui laisser faire là ses vacarmes parmi les peuples. Les ministres de Dieu ne font point cas de ses murmures, et lui laissant évaporer ses chaleurs avec mépris, ils ne font attention qu'aux sacrés conseils de la Sagesse, et ils n'écoutent que la voix de Jésus, qui parle avec douceur et paix dans l'âme qui est en silence, et qui entend en patience cette suprême Majesté, qui donne ses arrêts avec tant de force et de gravité, qu'on ne peut pas douter de ses ordres.

Vous savez par expérience quelle est la joie de votre cœur quand ce grand Tout y préside et parle. *In pace locus ejus*. Votre âme est alors en paix, et rien ne l'inquiète.

Mais quand , au contraire , la nature , cette esclave révoltée et cette libertine insensée , vous parle , elle ne porte dans le cœur qu'inquiétude , qu'ardeur , que chagrin , que murmure , et elle trouble la paix et la suavité qui nous doit toujours accompagner.

Mon cher Monsieur, notre grand Maître disait à ses disciples : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* Et en cela l'on connaît la sagesse des serviteurs , quand ils attendent en paix les ordres de leur maître , qui voit ce qui se passe en sa maison , et qui ne révèle ses desseins que dans le moment qu'il lui plaît , avançant ou reculant toutes choses , selon son plaisir. Puisque Jésus notre grand Maître voit les besoins de son Église et veille incessamment sur les sujets qu'il désire avancer , il le faut laisser faire. Il apprend en l'Évangile la méthode de se conduire , disant à un chacun de prendre la dernière place en sa maison et à sa table : *Recumbe in novis-*

simo loco. Et il ajoute qu'il faut se laisser presser pour monter plus haut. Notre-Seigneur tient toujours une même méthode. Comme il a donné ses conseils à toute son Église, il ne s'en dément pas, de peur d'infirmer sa conduite et d'en ôter l'estime, la force et la créance dans l'esprit de ses disciples. Personne, dit-il, ne doit se presser ni se promouvoir soi-même; il faut qu'il se laisse appeler; il faut qu'on le presse, qu'on le sollicite, qu'on lui fasse instance; et comme c'est Jésus-Christ seul qui, pénétrant dans le fond des cœurs, voit la pureté, la sainteté, la force, la sagesse, le zèle véritable, la profonde humilité, la patience invincible, la douceur inaltérable et le reste des vertus évangéliques nécessaires pour être dignes de ses charges, il impose le silence à son Église, pour l'empêcher d'y appeler ceux qu'il ne voit pas assez fondés pour être promus et élevés aux plus hautes dignités de son saint ministère.

Anéantissez - vous donc devant Dieu ; vivez en patience, et attendez en paix la voix de votre Maître. Il parlera bientôt : mais laissez-le parler ; et que l'humble sentiment de votre cœur, qui se voit éloigné des parfaites vertus de l'ordre où vous aspirez , vous fasse trembler de peur d'être promu, n'étant pas aussi établi comme votre divin Maître le désire en tout ce qu'il demande de vous. Travaillez encore avec courage jusqu'aux quatre-temps de septembre , où toute l'Église sera en pénitence et en jeûne, pour demander le supplément des vertus qui manquent aux ministres qui se présentent à l'onction. Tout le bien et toute la bénédiction de vos jours dépend des saintes dispositions de votre ordination et de l'obéissance à la loi du divin Maître , qui n'agrée jamais les services de celui qui entre en sa maison par force , et qui n'a pas attendu son choix et sa vocation avec respect , humilité et patience. Adieu , mon cher Monsieur ; je suis , dans toute la ten-

dresse que votre bonté exige d'un pauvre misérable pécheur, le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

LETTRE IX

De l'Exaltation de la sainte Croix, et de quelques dispositions pour honorer ce mystère.

Je vous écris cette lettre dans le temps que l'on fait dans ce diocèse l'octave de l'Exaltation de la sainte Croix. Ce mystère renferme tant de trésors et tant de richesses divines pour les hommes, qu'il n'y a pas assez d'un jour pour l'adorer, et même mille octaves ne seraient pas suffisantes pour rendre à Dieu tous les hommages qui lui sont dus pour ce précieux chef-d'œuvre de son amour.

C'est ce mystère qui nous a mérité le bien de jouir et de profiter de la grâce de tous les autres; et si la sainte croix n'avait levé l'anathème et la malédiction que Dieu

avait versés sur nous pour nos péchés , jamais nous n'aurions été admis à la communion de tous ses biens. C'est pour cela que Jésus-Christ s'est fait la malédiction pour nous sur la croix ; car, ayant porté sur lui le coup exécration de l'anathème de son Père , qui l'a foudroyé comme un saint Siméon Stylite sur la colonne , et y ayant été rendu la victime pour tous les hommes, il les a tous réconciliés en lui à Dieu son Père ; de sorte que la sainte croix , qui était auparavant l'opprobre et la malédiction du monde , selon l'Écriture , qui dit que *maudit est l'homme qui est pendu en croix* , est devenue , depuis la mort de Jésus-Christ , la gloire et le triomphe de toute la créature.

C'est elle qui est l'autel auguste et adorable qui a démoli tous les anciens autels , qui a aboli les sacrifices , qui a consommé les victimes, et qui a détruit ce temple magnifique de toute la vraie religion du monde qui était en Jérusalem. Toute cette grandeur

auguste, toute cette magnificence de trésors, tout cet éclat, cette pompe et cette multitude immense de richesses du temple de Salomon, que l'Écriture nous remarque, a été effacée et s'est évanouie à la présence de la croix; car elle a offert à Dieu Jésus Notre-Seigneur, cet auguste et infini trésor des richesses divines; et avec Jésus-Christ elle a porté aussi tous les fidèles, qui ont été attachés avec lui à la croix, et qui n'ont pas seulement été offerts et sanctifiés au grand Dieu, mais encore qui ont été avec lui sacrifiés et consommés à son honneur et à sa gloire.

Prenez donc quelques moments pendant le reste de cette sainte octave, que je souhaite fort que nous fassions ensemble les années suivantes, et que vous commenciez dès celle-ci; prenez, dis-je, du temps pour contempler avec admiration cet autel magnifique et cet arbre adorable chargé de tant de fruits, et portant en même temps cent millions de victimes attachées et enfer-

mées dans ses bras avec Jésus-Christ. L'on compte dans l'Écriture des vingt-deux mille bœufs et six vingt mille moutons que Salomon offrit tout d'un coup à Dieu à la dédicace de son temple ; j'ai lu cela depuis peu plusieurs fois en l'admirant. Mais qu'est-ce que cette figure légère et ce petit nombre de victimes grossières, auprès des millions de saints que l'Écriture dit être sans nombre, qui sont tous pendants à cet arbre et portés sur cet autel, chantant tous le cantique de bénédiction à l'Agneau qui les a sanctifiés à Dieu avec lui ? car ils reconnaissent la croix comme la source de leur bien et le signe par lequel ils triomphent en la gloire. Que de cantiques de louanges et que d'hymnes d'honneur sont dus à cette divine croix ! Perdez-vous avec les saints dans les sentiments de leur amour et dans leur jubilation en exaltant la croix, et magnifiez le lieu du triomphe de Jésus-Christ, exalté et magnifié par cette même croix. Car, comme dit saint Paul, ce divin Sei-



gneur et Maître a été humilié jusqu'à la mort de la croix, et pour cela la sagesse de Dieu l'a exalté et lui a donné un nom, qui est celui de Jésus, que tout le monde adore.

Mon Dieu ! qui eût contemplé par les sens et mesuré selon la règle de la raison la grandeur et la gloire de Jésus-Christ dans les opprobres et dans les confusions de la croix, qu'il aurait bien été trompé ! car c'est dans ces temps d'abaissement et de mépris qu'il délivrait tous les hommes du péché, de la mort, du démon et de l'enfer. C'est dans ces temps d'agonie et de combat qu'il défaisait ses ennemis, qu'il triomphait de leur puissance, et qu'il les assujettissait même au moindre de tous les hommes. C'est alors que par la pauvreté, par les souffrances et par la folie de la croix, il domptait l'orgueil du monde, la superbe du diable et tous les charmes de la chair. Quel prodige ! que Jésus-Christ, par ces instruments d'impuissance qui le rendaient aux yeux du

monde le plus faible, le plus ridicule et le plus inhabile à triompher qui fût jamais, méritât son triomphe et sa gloire éternelle ! Quel spectacle de voir le Fils de Dieu, dans les infirmités et les opprobres de la croix, faire paraître la vertu et la force de la divinité de son Père, qui seul peut agir avec tant d'efficace sous de si vils et de si faibles instruments ! Qui l'aurait cru, que ce Jésus exalté dans la gloire eût acquis à l'Église tout ce qu'elle possède de grâce et de gloire pour l'avoir arrosée et teinte de son sang à la croix ! Après cela, qui pourrait refuser d'aimer cette croix ? Et ne faut-il pas avouer qu'elle mérite bien d'être exaltée en notre cœur et révérée par tout le monde, puisqu'elle a servi à exalter ainsi notre Maître et à enrichir son épouse ?

Ayons un peu de foi, et perçons dans ce divin mystère, que tout le monde veut ignorer, et que l'on abandonne pour s'arrêter aux mystères de douceur et d'exaltation. Votre amour et votre amant se plaint,

dans l'Écriture sainte , qu'il ne rencontre plus de personne qui le console et le soulage dans sa croix. Personne ne s'en charge ; on ne veut point participer à ses opprobres , et cependant il est un époux de sang. Il épouse l'Église dans la croix , et c'est à la croix où il fait l'expérience du véritable amour de ses amantes ; car c'est là où il reconnaît si elles l'aiment mieux qu'elles ne s'aiment elles-mêmes , et si elles font moins d'état de leur plaisir, de leur honneur et de leurs richesses , que de lui-même.

J'ai trouvé ce matin , en disant la sainte Messe , tant de bien dans la croix en la considérant dans sa nudité , et j'ai goûté si suavement la douceur d'être privé de tout et de n'avoir que Jésus , que je ne vois rien qu'il ne faille faire pour posséder ce bonheur ; car qu'y a-t-il autre chose à désirer ? Le monde , en sa folle sagesse , s' imagine et publie que le bien est en la jouissance des choses de la terre ; mais je suis si fort

persuadé du contraire , que je crois que la moindre créature est un empêchement à la totale liberté et à la parfaite possession de ce divin époux. Mais qui pourra comprendre ceci ? A moins que la sagesse divine l'imprime dans le cœur et le fasse goûter à l'âme , jamais on ne sera pleinement et parfaitement instruit et persuadé avec goût de cette vérité. La divine providence, qui m'a laissé cette nuit passée chercher une paille avec tous les rebuts du monde, ce qui me paraissait ce matin à l'autel une chose très-sainte , m'a fait comprendre qu'il y avait un délaissement universel et une privation générale de toutes choses , qui était la source de la parfaite paix de l'âme. C'est ce que j'ai choisi pour mon partage, et ce que je vous supplie de demander à Dieu pour tout le reste de mes jours. Les misères des guerres qui ont été en ces endroits ont tout réduit à l'extrémité, et fait avec justice que tous ceux qui en approchent y participent. Oh ! que Jésus assis sur la paille

était content et riait avec mépris des richesses du monde ! Oh ! que Jésus crucifié et cloué sur la croix aimait la pauvreté, les opprobres et les souffrances, et qu'il y méprisait tous les sages de ce monde, qui estiment et magnifient leurs honneurs et leurs joies ! Entrons dans les sentiments de notre Maître ; magnifions et exaltons en notre cœur la sainte croix, et faisons plus de cas de la folie de Jésus que de la folle sagesse de tout le monde.

Après que vous avez longtemps solennisé et magnifié l'amour de jouissance, qui est l'amour des faibles et des personnes qui commencent, il est bien juste que vous exaltiez présentement en votre cœur l'amour des forts et la nourriture des âmes consacrées absolument à Jésus-Christ. Souvenez-vous aussi, pour l'estime de la croix adorable de Jésus, qu'elle est la règle qui doit paraître en gloire au jour du jugement, et qu'elle servira de sceptre à Jésus-Christ, pour ordonner et mesurer le bonheur et la

gloire de ses bons serviteurs et de ses fidèles servantes. Le défaut de cette vue et l'oubli de cette vérité rendent souvent les âmes paresseuses et négligentes en l'amour de la croix. Ni vous, ni moi, ne vivons point pour cette vie; mais nous vivons pour l'autre; nous ne vivons point à nous, mais à Jésus crucifié pour nous; nous ne sommes point pour jouir en ce monde, mais pour souffrir et pour porter les privations de toutes choses, autant que notre condition nous le peut permettre. Vivons dans la persuasion de ces divines vérités et de cette sagesse que la chair ne peut goûter, et qu'elle tâche toujours de condamner ou d'effacer de sa pensée.

Pour moi, après vous avoir tant écrit et vous avoir ouvert mon cœur pour vous porter avec ferveur au divin amour de Jésus et à la jouissance de ces saintes délices, je suis résolu de vous entretenir désormais de votre bien-aimé comme d'un faisceau de myrrhe, qui doit continuellement reposer

en votre sein pour exciter votre cœur aux justes ressentiments de l'amour de ce divin Sauveur crucifié, lequel et vous et moi ne pouvons reconnaître, non plus que le reste des amants de Jésus, que par l'abstinence universelle des choses délicieuses à la chair et par l'impression amoureuse de tout ce qui est contraire à ses inclinations et sentiments.

Il est temps de croître dans l'amour solide et de nous retirer de l'amour enfantin. Nous lisons aujourd'hui en l'Écriture que Tobie ne fit aucune œuvre d'enfant en toute sa jeunesse, n'adhérant qu'à l'esprit de Jésus, qui le vivifiait dès lors. C'est ce qu'on devrait dire de nous avec bien plus de raison, puisque nous sommes sous la sainte loi de l'Évangile, qui veut que l'on vive non pas en enfant selon les sens, mais en homme parfait selon l'esprit : esprit qui n'est autre que Jésus crucifié et privé de toutes choses, qui nous a été donné dans le baptême et dont nous sommes vivifiés, qui

nous doit faire dire à Dieu, comme saint François après qu'il se fut dépouillé de tout pour son amour : Mon Dieu, mon tout et mon amour.

J'espérais encore ajouter quelque chose à cette lettre ; mais la surprise de la poste, qui me presse, m'oblige à quitter et à remettre à quelque autre occasion à continuer le doux sujet sur lequel j'avais commencé à vous écrire.

LETTRE X

Il exhorte à procurer l'union chrétienne entre quelques personnes qui s'étaient divisées.

La charité de Dieu le Père, qui unit en suavité ses enfants, et qui les appelle à l'union indissoluble pour le temps et pour l'éternité, se réjouit dans leur société, comme il se complaît en celle qu'il a avec son Fils. Il semble qu'il ne soit point content jusqu'à ce qu'il les ait attirés à leur dernière

consommation dans le ciel; et, en attendant, il les fait soupirer et gémir après ce sein adorable, dans lequel il les doit consommer en lui-même et les faire un en lui, comme il est un avec son Fils et avec son divin Esprit.

Dieu, qui ne peut cesser de vivre avec son Fils et de lui donner tout son être et toute sa vie, lui communiquant tout ce qu'il veut et tout ce qu'il pense, et versant tout son intérieur en lui, désire que l'Église fasse une expression de cette vie divine et de cette auguste société. C'est à quoi tous les anges et tous les saints sont consacrés dans le ciel, et à quoi Dieu prépare ses enfants sur la terre; et c'est ce qui m'oblige de vous mander que, sans attendre davantage, vous préveniez vos filles qui s'écartent de cet esprit, pour les rappeler à leur devoir. Avertissez-les souvent qu'elles ne doivent être qu'un avec leurs sœurs en Dieu, dont l'esprit tend toujours à l'unité, et que la multiplicité, le partage et la divi-

sion sont les opérations du diable et de l'amour-propre. Représentez-leur que l'esprit de la religion chrétienne étant de relier en un tout ce que la malice du démon avait partagé et divisé, ce n'est point vivre en chrétien que de vivre dans cette désunion. Faites-leur connaître comme, portant par leur condition un habit et un extérieur de mort au monde et à elles-mêmes, elles ne doivent pas vivre selon les lois du siècle et de la chair. Conjurez-les au nom de Dieu de ne laisser point triompher le démon de Jésus-Christ et de leurs âmes. Dites-leur aussi que je ne leur écris point sur ce qu'elles me demandent, parce qu'il serait inutile de leur rien dire du progrès et de l'avancement en la vie chrétienne, si elles n'ôtent auparavant tout ce qui empêche en elles le principe de la sainte vie. En un mot, ne vous laissez point de leur remettre incessamment devant les yeux cette grande vérité, qu'il n'y a rien à faire auprès de Dieu, si l'on n'a la charité envers le pro-

chain, et que sans cela il n'y a point de salut.

Au nom de Dieu, n'épargnez rien, afin qu'on ne trouve point cette zizanie parmi vous; car que dirait-on de nos travaux? Vous qui devez être ma couronne et ma joie, pour parler aux termes de saint Paul, voudriez-vous bien faire ma tristesse et ma confusion? Au nom de Dieu, tâchez, par toutes sortes de voies d'humiliation, de tendresse et de compassion, ou par quelque autre invention de charité, enfin par quelque moyen que ce puisse être, de les ramener à Notre-Seigneur, qui est un Dieu d'union et de paix. Celui qui fera plus de chemin aura plus de part à la couronne. Que je serais ravi d'être auprès de vous, pour refondre tous vos cœurs en charité!

LETTRE XI

Il prie une personne de ne plus se servir, en lui écrivant, des termes d'honneur et des autres marques de respect dont on se sert dans le monde.

Je vous prie de n'user plus des termes du siècle en m'écrivant; nous sommes d'un autre monde, d'une autre famille et d'une autre génération en Jésus-Christ. Il veut, dans ce temps de sa très-sainte enfance, que vous rentriez en votre simplicité, et que vous vous renouveliez dans votre première fidélité. Je vous le dis de la part de notre Maître. Plus donc de Monsieur, ni de soie, ni de feuille entière sans nécessité; mais toujours très-cordialement, simplement et humblement. Ne me croyez point changé à votre égard : je pense tous les jours à votre âme, et le cœur que l'Immuable vous a donné est toujours le même, sinon qu'il croît dans le désir de vous voir. Je prie Notre-Seigneur qu'éternellement il

nous tienne unis en sa divine charité, et que, comme de toute éternité il nous a portés dans le sein de son amour, qu'éternellement il nous consomme en lui-même. Adieu. Vivez en paix, toute remplie de l'amour du grand Tout. C'est le souhait de celui qui est tout vôtre.

LETTRE XII

Il instruit une âme de ce qu'elle doit faire pour vivre comme épouse de Jésus-Christ.

Puisque vous voulez être désormais toute à Jésus-Christ, et que vous désirez que je vous instruisse de ce que vous devez faire pour vivre comme sa sainte épouse, je vous dirai que l'épouse de Jésus doit être anéantie en elle-même et toujours remplie de son époux. Elle doit être désoccupée de soi et occupée de lui; elle doit oublier ses propres intérêts pour n'embrasser que les siens; elle ne doit désirer que sa gloire et

l'établissement de son royaume en elle et en toutes les créatures ; elle doit se laisser tellement à l'époux , qu'il la possède universellement et au dedans et au dehors, et qu'il use de toutes ses facultés pour agir et opérer en elle et par elle à la gloire de Dieu. Mais il faut pour cela qu'elle soit vide d'elle-même et qu'elle ne soit qu'une pure capacité, pour être animée et vivifiée de lui seul.

La véritable épouse doit avoir le désir que tous les hommes se remplissent d'estime, de louange et d'amour de l'époux ; elle le doit porter toujours en son esprit et en son cœur ; elle doit être ravie de trouver l'occasion d'en parler et de le faire aimer, connaître et admirer de tout le monde ; elle doit prendre sa complaisance unique en lui et en ce qui est de lui ; elle se doit souvent réjouir de ce qu'il est tout saint en lui-même et en toutes ses œuvres ; elle doit être tellement unie avec lui, qu'elle regarde l'estime et les louanges de l'époux

comme si elles étaient à elle ; elle doit tressaillir de joie et vivre en jubilation de le voir suivi et honoré ; enfin la gloire de l'époux doit être son bonheur et sa vie.

L'épouse ne doit plus savoir ce que c'est que propriété ; car, étant passée dans les propres de l'époux, et l'époux en ayant pris possession pour en jouir comme d'une chose qui est à lui, elle n'est plus à elle et elle n'a plus de droit sur elle-même ; si bien qu'elle ne doit plus avoir de propre volonté pour agir et pour régler par elle-même sa vie et sa conduite ; mais elle doit être animée de la volonté de l'époux, qui, étant l'esprit vivifiant, et de l'Eglise universelle, et de l'âme en particulier, veut occuper intimement toutes ses facultés et les animer de sa vie. De sorte que c'est Jésus-Christ qui doit lui faire vouloir ce qu'elle veut ; c'est Jésus-Christ qui doit lui faire connaître ce qu'elle connaît, et qui doit être tout universellement en son âme.

Pour assurer l'épouse en sa conduite, et

pour lui rendre témoignage que c'est l'esprit de l'époux qui la dirige intérieurement et qui l'anime de sa vie et de son propre vouloir, lui-même se rend vivant sensiblement sous le directeur, qui est comme le sacrement, le procureur et l'oracle sensible de l'époux, qui se cache sous lui pour justifier la vérité de son esprit par l'unité des sentiments qu'il met dans le cœur du directeur et de l'âme fidèle; et comme l'Église universelle, qui est l'épouse de Jésus, est dirigée universellement par lui sous l'extérieur de ses pontifes, de même il réside sous les directeurs et sous les pasteurs particuliers pour la direction de ses épouses particulières, comme il le promet en la sainte Écriture.

L'esprit qui vivifie les pasteurs rend témoignage aux épouses de Jésus-Christ que c'est lui-même en eux qui les dirige en sa vertu, étant vrai qu'elles éprouvent en elles des opérations si pressantes de la parole de l'époux dans le pasteur, qu'elles se voient

toutes portées et établies dans le bien en l'efficace de leurs seules paroles, qui, sans l'Esprit divin, ne pourraient pas former intérieurement dans les âmes ce qu'ils ordonnent extérieurement, n'y ayant que la force et la vigueur de la sainte parole de Dieu qui fasse ce qu'elle dit. *Le Seigneur a parlé*, dit l'Écriture sainte, *et les choses ont été faites*. Le pasteur, animé de l'esprit de l'Église, imprime par expérience, avec force et avec suavité, l'amour et la vertu d'exécuter et d'accomplir ce qu'il ordonne à l'épouse de Jésus.

Que si quelquefois il arrive que l'âme souffre quelque peine contre l'obéissance à Jésus-Christ dans le pasteur, elle doit s'y soumettre en la foi de Jésus, qui souvent permet ces résistances pour accoutumer les âmes à s'établir dans l'exercice du sacrifice de leurs désirs et de leur propre volonté, et les obliger à donner ce témoignage de leur foi par-dessus la raison. Le grand désir de l'époux est que l'épouse ait renoncé si en-

tièrement à sa sagesse et à sa raison, qu'il soit lui-même toute sa sagesse, et qu'elle ait une si grande foi en lui, qu'elle demeure toujours ferme et fortement persuadée que rien ne se fera jamais hors de ses volontés sous l'obéissance de l'Église, et qu'il fait toujours réussir toutes choses selon ses ordres et ses desseins.

L'épouse donc, toujours unie en son intérieur à l'époux, doit laisser perdre et abîmer sa propre lumière et sa sagesse en celle de Jésus. Comme il est toute la splendeur des saints, en remplissant l'intérieur de son épouse il la couvre de lumière, il la délivre d'erreur et de ténèbres, et il l'empêche de courir et d'aller çà et là dans les voies égarées. Comme il est aussi toute sagesse, il tient l'esprit et tout l'intérieur en modestie et en respect devant Dieu, opérant la paix et le repos dans le fond de l'âme, sans quoi elle se verrait avec peine et à tout moment molestée et inquiétée par la vivacité et par l'agitation continuelle de

l'esprit propre. Mais quand ses puissances intérieures sont occupées de l'époux et remplies des opérations divines, elles sont sans désir d'opérer en elles-mêmes, et elles sont contentes et satisfaites, parce qu'elles trouvent en lui leur plénitude naturelle ; et il empêche qu'elles ne s'inquiètent ni ne s'émeuvent, parce qu'elles ont la fin de leur inquiétude, qui est Dieu, ce bien universel qui remplit tout désir et toute capacité. Il faut encore que l'épouse soit d'autant plus soigneuse d'arrêter son esprit, que les légèretés, les dérèglements et les inutilités de son esprit propre blessent et choquent beaucoup la majesté du saint époux. Car le moyen qu'il ne soit offensé de voir passer en sa présence tant de fantômes ridicules, qui ne servent qu'à donner confusion à sa sagesse ?

L'épouse doit aussi porter la robe nuptiale, c'est-à-dire qu'elle doit paraître extérieurement revêtue des vertus de Jésus-Christ, et porter sur elle l'impression de

son éclat et de sa beauté intérieure, en sorte que rien de nu ne paraisse en elle; c'est-à-dire qu'on n'y voie rien de la vie naturelle, mais que tout y soit revêtu de Jésus-Christ, couvert par ses vertus et animé de sa grâce et de sa vie divine. Elle doit même faire impression de sainteté partout en la vertu de l'esprit caché qui la remplit et la possède. Elle doit, ainsi que les espèces du très-saint Sacrement, qui servent comme de robe et de vêtement qui renferment Jésus-Christ, porter en elle la majesté de son époux et en imprimer l'amour et le respect. Elle doit, comme saint Jérôme dit que la sainte Vierge faisait durant sa vie, porter avec elle des effets excellents de grâce et de sanctification dans les cœurs. Car, comme Dieu remplit la capacité de ses puissances et de ses facultés et qu'il agit en elle en paix, en majesté, en sagesse et en sainteté, sans qu'il y ait rien d'empressé, d'amer, ni d'ardent en sa conduite, il est impossible qu'elle n'opère bé-

nédiction en toutes choses et qu'elle ne porte au respect de l'époux, soit par son extérieur, qu'il revêt de ses saintes vertus; soit par son intérieur, qu'il remplit de ses mêmes dispositions et qu'il anime de son esprit.

Mais pour cela il faut que l'épouse soit en son intérieur dans un renoncement continu à elle-même et à toute opération propre. Il faut qu'elle soit dans une mort universelle, afin qu'elle soit tellement vivifiée de l'époux, qu'il soit toute sa vie, sa voie et sa vérité : sa vérité, en sa lumière; sa vie, en sa charité; sa voie, en toutes ses vertus.

C'est l'effet de l'amour de transformer l'âme en la chose qu'elle aime. Ainsi l'épouse doit être changée et transformée en l'époux, qui, se cachant sous elle pour vivre sous son extérieur comme s'il était encore vivant dans le monde sous un extérieur commun, la veut remplir de ses mêmes dispositions et de tous ses senti-

ments. C'est ainsi que la sainte Vierge, modèle unique des amantes et des épouses de Jésus, était en son intérieur disposée envers Dieu comme Jésus-Christ même l'était; et elle portait en son âme, par une participation intime des dispositions de son Fils, tous les sentiments dans lesquels il vivait envers son Père et même envers toutes choses. Et c'est ainsi que doivent être les vraies épouses de Jésus-Christ. Il faut qu'elles aient une participation universelle de sa vie intérieure et divine, participation qui, à la vérité, est selon le degré et la mesure qu'il lui plaît, mais qui les met pourtant dans leur intérieur en jouissance et en participation universelle de tout Jésus. Car l'épouse et l'amante fidèle et saintement jalouse de l'époux ne peut rien laisser en lui qu'elle ne tâche de faire passer en elle-même.

Elle doit donc premièrement aspirer à cette abnégation parfaite en Jésus, abandonné uniquement à la conduite de Dieu

son Père. Elle doit toujours vivre en Jésus-Christ dans une grande religion et un profond respect envers Dieu, en la présence duquel elle doit se tenir incessamment anéantie, séparée de tout, et embrassant par charité tout le bien à faire dans l'Eglise. Elle doit aspirer toujours vers son divin esprit, afin qu'il la remplisse de tout lui-même, ne voulant vivre qu'en lui seul, et n'ayant d'amour, d'estime, ni de respect que pour lui. Elle doit lui rendre toujours en l'intérieur quelque devoir et quelque hommage, comme celui du sacrifice, de louange, de prière, d'offrande, d'action de grâces, ou quelque autre semblable.

Elle doit aussi, en vue du domaine et de la souveraineté de Dieu sur toutes choses, se regarder comme pauvre et dénuée de tout, considérant toutes les choses qu'elle prend pour soi comme des biens de Dieu, dont elle lui demande l'usage par grâce et par miséricorde, et dont elle ne veut user qu'en esprit de dépendance et de mendicité.

Il faut qu'elle dise, comme Jésus, que le royaume de Dieu est le lieu de son attente où elle remet à posséder pleinement toutes choses, et que, ce royaume n'étant point de ce monde, elle ne fait état que des biens intérieurs et divins, et ne regarde tout le reste que comme du fumier et de la boue. Il faut qu'elle s'estime si heureuse de la seule et intime possession de son Dieu, qu'auprès de lui tous les biens extérieurs lui paraissent insupportables et lui soient en horreur. Elle les doit regarder comme des moyens très-faibles d'honorer Dieu et d'aider le prochain, et quoiqu'elle puisse en garder toujours quelque chose chez soi pour les œuvres de Dieu et pour le soulagement de ses pauvres, elle y doit être néanmoins entièrement morte. Car, quoique ces œuvres et ce soulagement soient agréables à Dieu, ils le sont pourtant beaucoup moins que les devoirs intérieurs du cœur, qui sont plus précieux mille fois que tous les biens du monde. Oh ! si vous con-

naissiez combien sont heureux les pauvres d'esprit, qui, au milieu des biens du monde, par le mépris intérieur qu'ils en font et par le dégoût dans lequel ils vivent, peuvent les avoir et les posséder sans en être possédés, que vous soupiriez après cet état, et que vous souhaiteriez d'être dans cette sainte disposition ! Car alors tous les biens de la terre ne vous causeraient plus d'empressement, ils ne vous donneraient plus d'amusement d'esprit inutile, et votre âme, dégagée parfaitement de toute la vanité de ces fantômes, ne s'occuperait plus que de Jésus-Christ seul, que vous regarderiez toujours comme l'unique et précieux trésor de votre cœur, et comme Celui en qui vous auriez le moyen, par mille devoirs intérieurs, d'honorer la majesté de Dieu et d'enrichir son Église.

Or, comme l'époux a bien du dégoût de son épouse quand il voit au fond de son cœur quelque affection cachée pour les cho-

ses grossières, il faut qu'elle s'éprouve et se sonde souvent là-dessus. Il faut qu'elle examine si elle a de la peine à donner; si elle s'afflige quand elle fait quelque perte; si elle a de la joie à recevoir; si elle a du plaisir à amasser et à garder; enfin si elle a le désir d'en avoir davantage. Il ne faut point se tromper, c'est un des derniers désirs qui s'éteignent au fond de l'âme, que celui d'avoir et de posséder les choses. La pensée que la créature grossière a de s'établir au monde fait le désir de posséder ses biens pour y pouvoir subsister à son aise : et le désir d'aller à Dieu et de jouir uniquement de lui est un des sentiments des plus rares qui soient sur la terre. Cependant c'est celui-là seul qui doit être dans l'épouse de Jésus, qui, remplissant toute la capacité de ses désirs et la dégoûtant de toutes les choses grossières, la met en un tel état, qu'elle n'est jamais contente qu'elle ne voie toutes les choses qui l'environnent, et dont elle est infiniment éloignée de

cœur, comme appartenantes à Jésus et à ses membres.

L'épouse doit encore avoir en abomination le monde et surtout le péché, qui est le dieu du siècle. Elle doit le détester, ainsi que faisait Jésus-Christ, qui en portait toujours en son âme le jugement et la condamnation, comme étant contraire entièrement aux lois de Dieu son Père et opposé aux maximes de son Évangile.

L'épouse doit de même, à l'égard des plaisirs et des satisfactions sensibles, en avoir horreur comme de la mort et de l'enfer, n'ayant de joie et de délices qu'en l'époux, qui est tout à elle, et dont elle doit être tellement occupée et possédée, que pas un autre que lui ne puisse avoir d'accès ni d'entrée en son intérieur.

Jésus est toute l'occupation, la possession, la joie, la jubilation et la béatitude de l'âme sainte, qui hors de lui ne peut et ne doit rien goûter, et ne doit rien trouver que de très-grossier, de très-impur et de très-

amer. La chasteté parfaite de l'épouse a des délicatesses si saintes , que l'on ne peut les voir et les goûter sans en être ravi.

Enfin l'épouse pénétrée, possédée, animée et pleinement vivifiée des sentiments et des dispositions de l'époux, doit être intérieurement anéantie en elle-même devant Dieu, ne souffrant jamais aucune pensée d'estime, de complaisance, de retour, ni de souvenir de soi, et n'ayant en vue que Dieu en Jésus et Marie.

L'épouse doit avoir en soi une disposition d'anéantissement, de basse estime de soi et de la vileté de son être pécheur, sans en sortir jamais, soit en traitant avec Dieu, soit en traitant avec le prochain. Elle doit agir en tout comme étant un néant en elle-même, et comme étant revêtue en sa chair de toute inclination au mal et de tout désir de péché; en un mot, comme n'étant que péché. Jésus-Christ, qui était revêtu extérieurement de l'iniquité du monde, sous une chair en ressemblance de péché, por-

tait en son intérieur, couvert de honte et de confusion, les humiliations qui étaient dues au péché, et il fondait alors en son cœur l'humiliation des chrétiens, qui, étant revêtus intérieurement de la grâce et de l'esprit de Jésus-Christ, ne laissent pas d'être couverts d'une chair infectée de crimes et pétrie de tous désirs d'injustice et d'iniquité. C'est ce qui doit abîmer l'épouse en la confusion d'elle-même depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est ce qui la doit obliger à se voir en son intérieur comme une excommuniée et digne d'être chassée de la société et compagnie des saints, et à plus forte raison des approches et des saints baisers de l'époux. C'est ce qui la doit porter à recevoir les mépris, les rebuts et les contradictions, comme des choses honorables à son état, c'est-à-dire à ce qu'elle est par elle-même, ne pouvant être, selon cette vue, assez méprisée, contredite, persécutée et crucifiée, tant elle est digne non-seulement de mépris, d'oubli et de délaissement, mais

d'horreur, de condamnation, d'anathème et d'exécration, ne méritant par elle-même que l'enfer.

La croix de Jésus est le caractère et le sceau de son contrat d'alliance avec l'âme. Il est l'époux de sang, parce qu'il a épousé l'Église sur la croix, et qu'elle est sortie de son côté percé et de son sommeil sur le Calvaire. C'est pourquoi l'épouse n'est pas digne de lui, si elle a peine à le suivre, si elle ne veut pas être ferme et stable dans le crucifiement, et si elle refuse de faire, à l'exemple de la sainte Vierge, la profession d'humble servante de Jésus dans les ignominies, les souffrances et les délaissements. Il faut que l'épouse, entrant en possession et en union de Jésus-Christ, se résolve d'entrer en part de tous ses états pénibles et souffrants, *communiant*, comme dit saint Pierre, *aux passions de son Sauveur*. Il faut qu'elle soit aussi bien unie à lui sur le Calvaire que sur le Thabor, et qu'elle fasse état de porter continuellement

la croix en cette vie de tentation, en cette vallée de larmes, en ce théâtre de pénitence, pour faire amende honorable et satisfaction publique du péché aux yeux des anges et de Dieu même, et à la face du ciel et de la terre.

L'épouse, n'ayant plus aucun pouvoir sur elle-même, puisqu'elle est transférée dans le domaine total de l'époux, doit vivre si absolument dans sa dépendance, qu'elle n'agisse que selon ses désirs et par ses mouvements. Il faut qu'elle soit comme Jésus-Christ à l'égard de son Père, qui ne faisait rien qu'il ne vît absolument ses ordres; en sorte que son opération était tellement unie avec son Père et animée de son opération propre, que c'était une simple et une même chose. *Pater usque modo operatur, et ego operor*. Quel dégagement, quelle liberté, quelle soumission et quel abandon à l'esprit doit être dans mon âme pour agir toujours de concert avec lui, et pour qu'il soit à tout moment

dans cette coopération mutuelle avec elle !

Enfin l'époux , recevant avec plaisir l'épouse abandonnée à son pouvoir par le droit et par la justice de sa condition , se livre de sa part à elle , lui donnant par amour tout pouvoir sur lui , disant à sa chère épouse ce qu'il disait à Dieu son Père : *Tout ce que j'ai est à vous , et tout ce que vous avez est à moi.* En sorte qu'il est tout à l'âme , comme l'âme est toute à lui. C'est là le fondement de la simplicité et de la confiance que doit avoir l'épouse en son époux , duquel elle doit attendre toutes choses , sans craindre qu'il lui en puisse refuser aucune , étant maîtresse par amour de ses désirs et de ses volontés. Mais elle doit bien prendre garde à ne pas oublier le respect dans sa confiance , ni l'anéantissement de son cœur en la sainte union et en la jouissance de l'époux. Car ce sentiment est une marque assurée du véritable amour , qui , naissant de la vraie lumière , fait toujours en l'âme une impression de révérence

envers l'époux et d'humiliation envers elle-même.

L'épouse ensuite doit demeurer en paix dans son fond, vivant toujours soumise aux ordres de l'époux, et toujours préparée à répondre avec fidélité aux desseins de sa puissance, et à suivre les instincts de son divin amour en quoi que ce puisse être, sur le Calvaire ou sur le Thabor, dans la mort ou dans la vie. Elle doit, en la jouissance de son époux, qui habite en elle avec le Père et le Saint-Esprit, être assurée que dans l'œuvre de Dieu elle éprouvera la participation de la puissance du Père pour opérer, de la sagesse du Fils pour s'y conduire, et de l'amour du Saint-Esprit pour faire et souffrir toutes choses en la vertu de l'époux; et qu'elle accomplira ainsi les desseins de Dieu en son Église, qui ne la veut pas seulement parfaite comme lui en elle-même, mais aussi en ses voies et en ses opérations, afin qu'opérant en foi et en charité, le Père soit le principe de son opé-

ration, le Fils de sa lumière, et le Saint-Esprit de son amour.

LETTRE XIII

Dispositions chrétiennes durant le saint temps
de la maladie.

Ne soyez point en peine de l'indisposition dont je suis attaqué par la volonté de Dieu. C'est un ordre très-spécial de sa bonté et de sa providence, dont nous le devons remercier. Il y a plusieurs choses à purifier en moi, et les maladies sont pour cela les meilleures voies. Il m'a ordinairement traité de la sorte par sa bonté infinie. Qu'il en soit béni à jamais. Je ne puis dans mes infirmités m'appliquer à la prière aussi assidûment que je pensais le faire en me tirant du tracass de la ville; mais il faut que le sacrifice de notre corps, de notre esprit, de notre temps et de tout nous - même lui serve de supplément. Le mauvais usage que

j'ai fait de ma santé est cause de ces infirmités. Mais Dieu veuille, par sa bonté, se satisfaire en nous comme il désire, et se contenter, s'il lui plaît, en notre destruction et en notre consommation. Tous ces maux ne sont que des fantômes au prix de ce qui nous est dû et de ce que méritent nos péchés. Quelle miséricorde et quelle bonté de Dieu de nous faire porter une si douce pénitence ! Bien loin de nous en plaindre, adorons son amour, qui nous traite avec tant de douceur, et qui nous fait cette grâce de vouloir, comme dit saint Paul, accomplir en nous ses souffrances et achever ce qui manque à ses peines. Il me semble que c'est un honneur incomparable que Notre-Seigneur nous fait de vouloir se servir ainsi de nos corps pour souffrir encore en nous à la gloire de son Père. Glorifions-nous donc avec l'Apôtre en nos infirmités, afin que la vertu divine habite en nous. Ne manquez pas de faire grande attention aux sentiments que Notre-Seigneur vous donnera durant

le saint temps de votre infirmité. Car l'ordinaire de Dieu est de faire par les maladies ce qu'il ne peut faire souvent dans la santé. Surtout abandonnez-vous toute à lui, pour faire de vous ce qu'il voudra, vous offrant à lui comme sa victime pour souffrir tout, et même la mort, que méritent vos péchés.

LETTRE XIV

Il exhorte une personne à lui bien découvrir toutes ses pensées et tous ses sentiments touchant un dessein qu'elle avait, afin qu'il puisse discerner ce que Dieu demande d'elle.

Je me sens soulagé de vous voir fortifiée en esprit pour porter votre croix. J'en bénis Dieu de tout mon cœur, et je me trouve en repos de vous voir résolue d'exécuter votre dessein. Je vous demande toutefois cette grâce de m'écrire toujours, dans la simplicité et dans la confiance d'un véritable enfant, quelles sont sur cela les dispositions de votre cœur. Je vous l'ordonne

dans tout le pouvoir que Notre-Seigneur me donne sur votre âme. Vous savez bien dans les affaires de cette conséquence combien il faut être attentif à Dieu et à la voix de l'époux dans le cœur. C'est à moi à discerner la voix de l'amour-propre et celle de la charité de Jésus-Christ sur vous. C'est pourquoi ne feignez point de m'exposer vos répugnances, vos difficultés et vos inclinations. Sans cela vous pourriez être trompée, et ne recevoir pas les avis et les ordres que vous avez à observer, soit pour les choses que vous devez faire, soit pour le temps où vous les devez faire. Soyez fidèle à votre père, ma chère fille, et ne lui tenez rien caché. Ouvrez-lui toutes choses et lui exposez tout avec sincérité. Encore une fois, ma fille, mandez-moi nettement vos sentiments sur cette affaire et les dispositions les plus intimes et les plus foncières de votre cœur. Je gémissais si j'ignorais quelque chose de vos pensées, de vos inclinations et de vos sentiments. Faites-moi savoir sur-

tout si vous avez quelque vue de pouvoir subsister où vous êtes , et s'il y a quelque chose un jour à y espérer pour le service de Notre-Seigneur. Dites-moi tout ce que vous en pensez , afin de ne rien omettre à peser devant Dieu et de lui recommander le tout. Aidez-moi à sauver votre âme et à accomplir la sainte volonté de Jésus. Adieu , ma fille. Tout vôtre en Jésus pour toute l'éternité et pour les moments de la vie présente. L'affaire ne sera point sue de ma part. Je sais assez la conséquence du secret. Il est bon de la cacher et de n'en parler qu'à ceux que Dieu a ordonnés sur vous , où le démon ne voit goutte.

LETTRE XV

Il parle de la sainteté de l'état ecclésiastique , et de l'importance de prendre du temps pour s'y bien préparer.

Quelque inclination que vous ayez pour l'état ecclésiastique , prenez garde de ne

vous y point engager que vous n'ayez bien consulté votre vocation et pris un temps notable pour vous purifier. Les prêtres doivent être choisis et enlevés du milieu des hommes par la voix de Dieu, et non par le choix des personnes qui, par une insolence insupportable, s'élisent elles-mêmes et s'introduisent dans la maison du Seigneur. Que diriez-vous d'un gueux courant les rues, et tout rongé de vermine, qui s'introduirait dans la maison d'un roi, et voudrait y tenir rang parmi les gentilshommes qui servent à sa chambre, et parmi les seigneurs qui l'approchent de plus près? Ne serait-ce pas une témérité insupportable, et qui mériterait que le prince et toute sa famille, non-seulement chassât de sa maison, mais encore fit châtier sévèrement l'insolence de cet audacieux? Dieu veut choisir ses ministres et ses prêtres, et il les veut choisir entre mille pour leur donner part à sa familiarité et à tous ses secrets. Mais il veut qu'ils soient dans l'innocence

et dans la pure charité : il veut qu'ils soient dignes de l'approcher et de traiter bouche à bouche et cœur à cœur avec lui, comme un ami a accoutumé de faire avec son ami. *Jam non dicam vos servos, sed amicos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus.* — Je ne vous nommerai plus mes serviteurs, dit Notre-Seigneur à tous les saints prêtres en la personne des apôtres; mais je vous appellerai mes amis, à cause que les serviteurs ne savent pas les secrets de leurs maîtres, comme je vous les découvre maintenant que vous traitez avec moi.

Les rois ne veulent pour leurs pages et pour leurs domestiques que des enfants bien faits et des plus beaux qui se rencontrent dans leur cour, comme on le voit chez Daniel en la personne des trois enfants de la fournaise, car ils furent choisis comme les plus beaux de tout le royaume pour servir le roi Balthasar. C'est ainsi que doivent être choisis dans l'Église les ministres du Roi des rois. Il faut qu'ils surpassent en

beauté intérieure et en sainteté les plus saints d'entre les peuples. Notre-Seigneur fait en cela sur la terre ce que son Père fait dans les cieux. Car, comme les anges, qui sont les substances les plus pures et les êtres les plus parfaits qu'il ait créés, sont ceux qu'il a choisis pour être les princes de sa cour et les ministres de sa gloire, ainsi Notre-Seigneur, qui imite son Père en toutes ses actions, et surtout en la formation et l'établissement de son Église, veut choisir des sujets qui soient purs comme des anges pour approcher de ses autels, et pour être les ministres de son amour et les porteurs de sa parole. *Qui facit angelos spiritus, et ministros suos flammam ignis.* Aussi voyons-nous en plusieurs lieux de l'Écriture sainte que les prêtres sont appelés des anges, parce qu'en effet ils doivent être dégagés de la matière comme des anges, pour pouvoir, comme eux, purifier, illuminer et perfectionner les autres. Car, pour être en état de purifier, il faut qu'ils soient

dans une fort grande pureté. Pour illuminer, il faut qu'ils aient l'esprit pur et net, qu'ils l'aient intelligent, ouvert à la lumière et capable d'étude, et qu'ils l'aient même arrêté et propre à l'oraison, pour puiser en Dieu les lumières divines, qui sont les uniques qui éclairent sûrement les esprits. Pour perfectionner et unir les âmes à Dieu, il faut qu'ils aient une grande charité, qu'ils aiment la prière, et que dès leurs premières années on voie en eux des marques de piété et des inclinations pour la vertu et pour les bonnes mœurs, afin qu'étant eux-mêmes parvenus à l'union divine ils puissent ensuite y attirer et en instruire les autres.

Et, après tout, n'est-ce pas une chose déplorable de voir des personnes du monde dans une union à Dieu très-intime et très-capables d'en instruire les âmes, et de trouver des prêtres qui, bien loin d'y être parvenus, ne savent pas seulement ce que c'est? Quelle confusion que le prêtre, qui

doit servir à élever toutes les saintes âmes à Dieu et à leur communiquer la grâce et l'esprit, en soit moins rempli que le peuple ! Dieu dit dans l'Écriture sainte qu'il sera sanctifié par ceux qui s'approchent de lui, et que son nom sera glorifié par leur moyen. *Sanctificabor in eis qui appropinquant mihi, et glorificabor in eis.* Mais comment Dieu sera-t-il sanctifié dans les âmes et sa sainteté portée dans le cœur des peuples par les prêtres, si eux-mêmes les premiers ne sont saints et les plus proches de Dieu ? Examinez donc bien ce que vous avez à faire avant que de vous engager dans un état si saint. Voyez devant Dieu ce que vous avez été, et ce qu'en cette occasion vous devez craindre d'une conduite précipitée. Il faut que le souverain Pasteur vous appelle ; car il connaît toutes ses brebis, et c'est lui qui les appelle toutes par leur nom. *Vocat eas nominatim.* Mais c'est ce qui me fait beaucoup appréhender pour vous, car il ne les appelle dans le bercail

que lorsqu'il les voit sans tache et dignes d'être offertes à Dieu son Père, qui ne veut point d'hosties qui soient marquées. Il ne les appelle que lorsqu'il voit qu'elles sont grasses et en assez bon point pour être présentées sur son autel. C'est pourquoi l'Eglise désire en ceux qui s'en approchent l'éloignement des vices, la pratique des vertus, l'ouverture d'esprit pour les bonnes lettres, l'amour de la prière et de l'oraison, l'inclination aux choses saintes, la modestie, la douceur, en un mot une modération et une sainteté dans la conduite qui fassent paraître un grand esprit de piété et de religion en toutes choses : ce sont là les marques générales que les saints nous donnent de la vocation à l'état ecclésiastique ; mais c'est ce qui doit tempérer votre ardeur et modérer cet empressement extraordinaire qui vous porte à recevoir au plus tôt les saints ordres. Car, en y entrant par autre part que par la porte de la vocation, vous y entreriez, ainsi que dit

l'Évangile , comme un larron et un voleur, qui ne peut que tout perdre par ses scandales.

Je tremble pour vous quand je vois dans l'Écriture sainte que celui qui était entré au festin sans robe nuptiale en fut chassé et jeté dans les ténèbres extérieures. Car il me semble que c'est la figure des châtiements que vous devez attendre si , ayant si peu travaillé à vous revêtir des vertus et de l'esprit de Notre Seigneur, vous entrez dans un état où il ne doit y avoir que des saints. C'est sur quoi je vous conjure de faire de sérieuses réflexions, afin de ne faire aucune démarche ni aucune avance pour vous engager dans une profession où ni votre vie passée ni vos dispositions présentes ne font point assez paraître que Notre-Seigneur vous appelle. Nous en dirons davantage à notre première entrevue. Je suis en Jésus et Marie tout vôtre.

LETTRE XVI

Il ne faut pas, dans les œuvres de charité qui se présentent, se régler par le jugement des hommes, mais par la charité de Jésus-Christ.

Vous avez fait une grande charité à la pauvre N***. Il ne faut pas beaucoup écouter les hommes lorsque la charité nous presse, et que le Saint-Esprit nous élève et nous attire au-dessus des obligations connues aux raisons et aux sentiments communs de la prudence humaine. Jésus-Christ n'avait pas obligation de mourir pour nous, de donner jusqu'à la dernière goutte de son sang et de se soumettre aux circonstances les plus humiliantes de la croix. Une goutte de sueur ou une larme de ses yeux eût suffi : un soupir et un gémissement de son cœur, un de ses pas, le moindre de ses regards, une adoration, une louange, une contrition, une liaison avec un séraphin, ou un chérubin, ou un

autre ange, qui, dans la beauté de son être spirituel, eût dit un mot à Dieu son Père, au lieu de prendre la chair humaine en la ressemblance du péché, la moindre de ces choses eût été suffisante et infiniment même au delà des besoins de toutes les créatures; mais sa charité a été au delà de tout ce qui se peut comprendre. Je loue Dieu et le bénis de la charité qu'il vous a donnée, qui vous a fait racheter cette pauvre âme qui s'allait perdre. Faites-en de même dans les autres occasions qui se présenteront. Si le monde blâme votre conduite, il vous doit suffire que Dieu l'approuve. Adieu.

LETTRE XVII

Il propose à une personne divers motifs chrétiens pour conserver sa santé.

Je ne dois pas laisser votre lettre sans réponse. Ce n'est pas en ce jour qu'il faut

être muet, pendant les ferveurs d'une mère qui excite ses enfants à la charité. C'est bien peu profiter de l'exemple de cet amour consommé que d'être languissant en sa présence. Il me semble qu'il est aisé d'être victime en ce jour. Il ne faut que laisser agir ce feu qui a été apporté sur la terre pour achever le sacrifice. Ma fille, que cette divine mère est libérale, et qu'il est doux de la servir et de tâcher de vivre de sa vie ! Elle est toujours prête à le communiquer, et, pour peu que l'on veuille, on en est aussitôt rempli. Je ne souhaite pas seulement à votre âme qu'elle ressente la présence de l'époux, mais aussi qu'elle le possède en vérité, et que vous le portiez toujours par une parfaite correspondance avec lui. Quant aux motifs que vous pourrez prendre pour la conservation de votre santé, outre celui de l'obéissance, qui vous délivre de toute propre recherche, vous devez considérer votre corps comme le temple du Saint-Esprit, qui vous est mis

en garde , et qui , n'étant pas vôtre , vous oblige d'en rendre compte à son maître. Vous devez en faire de même que si vous aviez à répondre d'une chapelle qui s'en irait en ruine , et que vous seriez obligée de réparer. De plus , votre corps est membre de Jésus-Christ : ayez-en donc soin , comme si Notre-Seigneur se devait plaindre du mauvais traitement qu'il recevrait de vous. Traitez-le encore comme celui d'une tierce personne à laquelle vous feriez charité. Et enfin souvenez-vous que , comme fille de Dieu le Père , vous êtes de sa famille , et qu'il veut qu'elle se conserve et se maintienne. Elle est à lui ; il l'a acquise par le sang de son Fils ; il a droit sur elle , et il veut que nous la conservions , afin d'en faire usage pour son service. Je finis avec le jour , ce qui m'ôte la liberté de vous écrire davantage , mais ne m'ôte pas celle de tenir mon cœur présent à Dieu , pour lui sacrifier le vôtre et toute votre personne , de laquelle la sainte Vierge s'est

chargée ce matin bien amoureusement ; car elle a reçu à bras ouverts et le prêtre et l'hostie, qui, ce me semble, lui était offerte avec beaucoup de dégagement.

LETTRE XVIII

Que dans les œuvres de Dieu il ne faut pas s'appuyer sur les grands, mais sur Jésus-Christ. Sa joie d'être éloigné de la cour pour travailler dans les lieux délaissés.

Je suis bien aise d'être délivré de la cour. C'est un lieu dont j'ai toujours eu bien de l'éloignement, et je suis ravi que Dieu m'en ait banni pour jamais avec tant de rigueur. Je vous plains dans ce buisson d'épines ; mais il faut attendre, pour vous en tirer, que Dieu manifeste plus amplement ses volontés. Nous sommes touché plus que jamais de votre état, depuis que nous l'avons connu et ressenti par expérience. Oh ! qu'il faut peu se fier aux grands et aux enfants

des hommes ! dit l'Écriture. Il fallait que je visse ce que j'ai expérimenté , pour être confirmé dans cette vérité autant que je le dois être. Il faut que nous allions aux pays délaissés ; il faut que nous quitions la foule et que nous fuyions la concurrence des autres serviteurs de Dieu , pour aller aux lieux abandonnés. Il nous faut obéir à Notre-Seigneur, qui nous commande de secouer la poudre de nos souliers , et penser à deux fois à s'approcher des grands.

Pour l'affaire que vous désirez que je vous mande , afin d'y employer une personne de grande autorité , il sera bon que j'en confère avec vous. Il ne faut pas exposer les œuvres de Dieu à être rebutées. Qu'il est doux de faire l'œuvre de Dieu en son Fils et par les voies de l'esprit d'humilité , de pauvreté et de simplicité , où les grands ne doivent paraître que pour adorer de loin , et non pour y toucher ni pour s'en approcher ! Notre-Seigneur m'a appris pour une bonne fois comme il voulait que je me reti-

rasse des grands, et que je prisse garde d'établir ma confiance en leur crédit. La jalousie de Dieu, qui a toujours écarté les grands et qui les a rebutés toutes les fois qu'ils se sont présentés pour paraître en l'œuvre qu'il m'a commise, m'apprend bien que c'est là le sujet du rebut qu'il a voulu que je souffrisse, et qu'il voulait lui seul être connu en son ouvrage, qui autrement serait attribué aux hommes.

Il faut marcher dans la pureté des voies de Dieu en tout. Ce n'est pas assez de commencer, il faut continuer, et prendre garde dans la suite des choses de se tenir toujours à l'écart de tout ce qui pourrait blesser la sainteté des voies évangéliques, quoique même dans le fond on ne se sentît pas conduit par ces principes et par ces mouvements. Il faut garder aussi bien le dehors que le dedans dans l'œuvre de Dieu, et conserver l'extérieur de la conduite évangélique aussi bien que l'intérieur, marchant toujours en toute justice chrétienne et en

toute sainteté. Car il faut que tout se ressente de Jésus-Christ, et que tout, tant au dedans qu'au dehors, l'annonce et le prêche.

LETTRE XIX

Il promet à une personne de n'abandonner jamais le soin de sa conduite.

Je ne puis vous dire autre chose en répondant à votre très-chère lettre, sinon que je m'abandonne à Dieu pour tout ce qu'il voudra que je vous rende de service. Si vous voulez le servir et vous abandonner à lui, rien ne vous manquera jamais, et, pour un pauvre pécheur, il vous donnera un saint. Quoi qu'il en soit, je suis tout vôtre, et il me semble que Dieu le veut ainsi. Au moins pouvez-vous être assurée que cette pauvre écorce de piété ne vous manquera pas. C'est le moins qui vous puisse arriver. La lumière de Dieu ordonnera de

notre retour, ou bien de notre absence ; mais toujours porterai-je, présent ou absent, la qualité de père, vous ayant engendrée à la grâce, ainsi que le disait saint Paul à ses enfants. Ce sera à la vie et à la mort, et même, comme je l'espère, pour toute l'éternité. N'en doutez pas, ma très-chère fille, non plus que de la disposition de mon cœur, tout porté à servir en tout ce qu'il pourra l'âme que Dieu lui a si tendrement confiée. Vous êtes la première acceptée, vous serez la dernière laissée, et toujours très-soigneusement conservée. Les prières et les sacrifices seront toujours présents pour vous, et toujours vos chères lettres seront reçues à bras ouverts et répondues d'un même cœur. Je n'ai, très-chère fille, qu'une seule peine, qui est le sujet même qui vous afflige ; car je ne sais quel moyen je pourrai avoir de vous servir quand la providence et la bonté du grand Tout m'obligera de m'éloigner pour le servir en ces provinces où Dieu n'est pas connu, et où

Jésus même n'est pas nommé. Il faudra bien qu'un autre que moi vous assiste dans vos exercices, auxquels il ne vous faut non plus manquer tous les ans qu'à respirer pour vivre. Ne faut-il pas qu'un père pourvoie à ses enfants en cas d'absence ? Ne faut-il pas qu'il les prépare à son éloignement ? Ne faut-il pas qu'il les sèvre pour leur donner de plus solide nourriture ? C'est là ma pensée, c'est mon dessein, et non pas de vous quitter, si ce n'est de vue. Vous me serez toujours présente, et je vous prie qu'il en soit de même de vous à mon égard. Levez les mains au ciel pendant que je combattrai pour mon Amour. Nourrissez-vous en l'oraison pour me fortifier par l'union de nos cœurs et de nos services. De la sorte vous aurez part, et même par justice, à ce que je ferai, recevant force par vous et me rendant fidèle à Dieu par l'assistance de vos prières. Allons donc ainsi, augmentant partout la gloire de notre Amour. Venez avec moi d'esprit et de

prière, et soyez présente au combat. Quelle joie de savoir que notre Tout se glorifie, que vous y ayez votre part, et que notre Amour se plaise à se servir de ce pauvre instrument et de cette chétive créature qu'il a rendue votre père en Jésus-Christ! Enfin, quelle bénédiction que Dieu soit honoré et sa volonté accomplie! Ce sont là, je m'assure, les désirs uniques de notre très-chère fille, et ce sont aussi les souhaits entiers de son pauvre et très-indigne père, le chétif esclave de Jésus. Adieu.

LETTRE XX

Il exhorte un ecclésiastique à bien porter ses peines, et à ne pas quitter l'œuvre de Dieu pour les oppositions qu'il y rencontre.

La paix de Jésus-Christ règne dans votre cœur au milieu des délaissements et des contradictions que vous souffrez. Je vois votre affliction, je compatis à votre peine, et je

la porte avec autant et plus de sentiment que vous; mais je me fortifie en esprit et me réjouis dans le fond de mon âme, voyant combien cet état vous est avantageux et combien il sera utile à la gloire de Dieu. C'est ainsi que les œuvres du divin Maître se font. Il faut que vous portiez le joug qu'il impose à tous ceux qui ont l'honneur d'être employés par son choix à son divin service. Il est juste d'acheter par la peine de la croix la gloire de servir à ce grand maître et l'honneur d'entrer dans sa sainte maison, et il est juste aussi qu'il récompense ceux qui le servent par l'honneur et la gloire de porter ses livrées. C'est pourquoi je vous prie de vous estimer heureux en cet état et d'embrasser avec amour le bonheur de vivre crucifié. L'esprit du baptême demande cela de nous, et Notre - Seigneur nous le montre en la personne de saint François, dont nous faisons aujourd'hui la fête. Ce saint est le modèle d'un vrai chrétien, et ce séraphim qui le crucifie est la figure du

Saint-Esprit, qui nous est donné pour nous sacrifier en toute notre chair et en toutes les parties de nous-mêmes. C'est à quoi il faut que nous travaillions soigneusement, nous laissant au moins crucifier par Notre-Seigneur, ou bien par les hommes qui sont ses instruments, si nous ne voulons pas mettre la main à nous crucifier nous-mêmes, ou si nous ne sommes pas assez purs pour être crucifiés par le pur amour, comme une sainte Catherine de Gênes et quelques autres saints, qui, par la vertu de l'amour, ont porté la mort en tous leurs membres.

Pour l'accablement que vous me témoignez, je pense qu'il vous arrivera souvent dans vos peines, parce que vous n'êtes pas assez anéanti. Comme il vous reste quelque chose de vous-même, sur quoi vous vous appuyez, et que vous sentez en vous quelques forces, lorsque vous voyez ces forces accablées par le poids de votre charge, il ne se peut que vous ne ressentiez un grand sujet d'abattement. Cessez de

vous appuyer en vous , et vous serez bientôt en pleine paix ; car alors on ne pourra jamais vous rien ôter, ni vous affaiblir en aucune manière , parce que vous n'aurez plus rien à perdre , et que l'esprit de Dieu , qui ne peut être pressé ni accablé d'aucune chose , sera votre support et votre soutien en tout.

Adorez cependant sa divine vertu qui crible , qui écrase , qui opprime les siens comme il lui plaît , afin d'être lui seul le soutien de son œuvre. Adorez-le comme l'unique agent et le principe de tout , à qui tout serviteur est inutile quand il est hors de sa main et de sa puissance. Ayez bon courage en Notre-Seigneur et mettez en lui toute votre confiance. Comme vous ne sauriez avoir de vigueur par vous-même ni en vous-même , priez-le qu'il vous anéantisse , afin qu'il soit toute votre force. Il vous sera toutes choses , si vous voulez être tout à lui , sans être rien en vous-même ; car il est tout aux siens : *Omnia et in omnibus*

Christus. Soyez donc soigneux, pour le laisser régner en votre âme, de vous tenir anéanti en sa présence, retirant de vous tout effort et toute propre présomption, afin que ce divin Maître succède à votre infirmité, et s'insinue en vous au lieu de votre superbe et de votre amour-propre. Ce fond d'orgueil et d'établissement en soi est le grand obstacle à son opération dans le cœur, et c'est ce que nous lui devons demander instamment qu'il détruise en nous. Monsieur N***, qui sait par expérience ce que c'est que de vivre au milieu de la persécution, pourra vous secourir de son conseil, et vous faire participant des voies dont il a usé pour se fortifier dans ses peines. Je vous vois dans une grande affliction et bien abattu sous la croix; mais il en fallait venir jusque-là pour un entier et parfait sacrifice, l'honneur y étant immolé avec le reste de l'hostie. Dieu en soit béni à jamais pour sa gloire et pour votre bien. Vous avez eu un peu de désirs de vous sou-

lager en sortant du lieu où vous étiez, pour chercher les consolations et l'abri des bonnes âmes; mais Dieu vous a fait voir qu'il sait redoubler le fardeau quand on l'évite et qu'on le fuit. Il faut aimer sa croix et adorer ses châtiments. C'est un trésor qu'on doit embrasser avec amour et renfermer dans son cœur comme le plus grand joyau du monde. Je vous laisse à la sagesse, à l'amour et à la puissance de Dieu, qui vous conduit, pour en faire tout l'usage qu'il désire.

LETTRE XXI

Son grand désir pour la solitude, et son dégoût du monde.

J'espère aller bientôt dans la petite solitude que j'ai préméditée, et y commencer une nouvelle vie sous la faveur et la protection de la très-sainte Vierge. Je le souhaite avec grande affection, pour y mener

la vie cachée que j'ai si peu goûtée jusqu'à cette heure. La retraite me promet de me la faire éprouver dans la société intérieure de Jésus en Marie, dans laquelle nous devons espérer de vivre éternellement, et que nous ne saurions prétendre posséder que par la nudité parfaite de notre âme et par la séparation universelle de toute créature. Je n'y puis penser sans transport, et je n'ose même m'y appliquer, craignant l'excès des sentiments que me cause cette vue, tant le cœur humain et la créature est faible sous le poids de l'opération divine. Je suis si heureux que Dieu me réduise maintenant à être seul dans l'impuissance de travailler extérieurement, que je ne puis en exprimer ma joie. Toute la créature, quelle qu'elle soit, m'est à cette heure un accablement. Je ne puis souffrir ni goûter que Marie en Jésus, mon unique. Tout au ciel et en la terre, et je vis présentement de cela seul. Tout me lasse, tout m'afflige, tout m'incommode; il n'y a que cela seul

qui fait toute ma vie , toute ma joie , toute ma santé , tout mon bonheur dans mes croix et dans mes peines , et même dans tout ce que le malin pourrait trouver de plus cruel. Je crois que vous ne me refuserez pas ce bon office de m'aller ensevelir dans ma grotte.

LETTRE XXII

Il console une personne de la mort de son frère.

Je ne me suis pas précipité pour vous consoler sur la mort de monsieur votre frère. J'ai voulu laisser le temps de le faire à votre principal directeur, qui est le Saint-Esprit; et j'ai cru que ses opérations seraient plus fortes et plus saintes, étant mises en vous par son seul ministère.

C'est le respect que les directeurs de l'Église doivent au divin ministre de Dieu Notre-Seigneur Jésus, lequel, par son Esprit, vous aura fait entendre les desseins

de son Père sur vous, et vous aura fait connaître qu'en vous dérochant les créatures il veut que son cher Fils Jésus vous tienne lieu de toutes choses. C'est à cette heure qu'il redoublera en vous son amour et qu'il vous fera sentir comme il veut être votre frère, aussi bien que votre époux et votre fidèle ami ; en un mot, qu'il vous veut être toutes choses ensemble. C'est là où va la sainte jalousie de Jésus, incomparable dans l'amour.

J'ajouterai encore à ceci que c'est un effet de l'amour de la très-sainte Vierge, qui, en vous dépêtrant des créatures, désire avancer son œuvre, etc.

LETTRE XXIII

Il donne plusieurs avis très-utiles pour les âmes qui veulent travailler solidement à leur perfection, et particulièrement pour celles qui commencent.

Je m'étonne de l'instance que vous me faites pour vous conduire, étant si peu ca-

pable de le faire; et de ce que vous préférez ma misère aux avantages que vous auriez trouvés en la personne que je vous proposais. Mais quoi? je le veux bien, puisque vous le voulez, et que celui par qui Notre-Seigneur me fait connaître ses volontés, ayant égard à vos instances, que je lui ai représentées, et à la crainte de vous brouiller, m'a dit de continuer et de vous rendre tous les services que vous désireriez de moi. Ordonnez donc, et servez-vous de celui que le Ciel vous redonne, et qui continue d'être toujours tout à vous en notre tout Amour. Je vous demande particulièrement une grande simplicité envers nous, et surtout envers Notre-Seigneur, n'ayant en tout qu'un simple et seul regard de Dieu, sans mélange d'aucun autre motif, et ne souffrant point que votre âme, que Jésus a achetée pour l'employer à la gloire de son Père, s'amuse et s'arrête jamais à ce qui n'est pas de lui.

Pour ce que vous me dites, que vous ne

faites point d'actes intérieurs, à moins d'y être bien attirée jusqu'à ne vous en pouvoir défendre, il y a quelque chose à dire là-dessus. Car si c'est que vous attendez le sentiment pour agir, et que vous vous tenez en cette dépendance du sensible, au lieu de vous tenir seulement dépendante de la foi, qui vous présente Dieu partout, Jésus en tant d'endroits, et sa divinité inséparable de vous-même, cela ne serait pas bien, et ce serait une paresse spirituelle. Mais si vous trouvez, par réflexion sur vous-même, que votre cœur et votre volonté se portent ordinairement à Dieu, quoique vous ne puissiez pas si facilement en remarquer les actes formels, cela n'est pas mauvais; au contraire, je serai pour cette disposition; car il y a deux sortes d'opérations en nous, les unes que nous pouvons discerner et remarquer, les autres que nous ne pouvons pas; et les dernières ordinairement sont les meilleures, parce qu'elles tiennent l'âme dans une plus grande simplicité et unis-

sent plus intimement l'esprit à Dieu que les autres. Mais aussi on y prend aisément le change ; et l'âme, si elle n'y prend garde, tombe souvent dans l'oisiveté, au lieu d'être dans l'exercice continuel de son amour. Et même ces opérations ne se donnent pas ordinairement aux commençants. Il faut avoir pratiqué longtemps l'amour avant que de s'y fier. Néanmoins Dieu est le maître de ses dons ; il n'a ni temps ni heure : il offre les choses diversement et comme il lui plaît. Aux uns il les donne plus tôt, aux autres plus tard ; et pourvu qu'il trouve fidélité, il ne s'en soucie pas.

Il faut que vous vous tentiez vous-même et que vous examiniez si vous vous plaisez dans les bas emplois, dans les moindres exercices, qui sont si sortables à votre état de pauvre pénitente. C'en est surtout le temps, maintenant que le Fils de Dieu converse avec les bêtes et se laisse approcher des démons. Exercez-vous à cette vie cachée et intérieure. Aimez le silence et

parlez peu , si ce n'est par œuvre , ne cherchant en tout qu'à plaire à Dieu , qui découvre ce qu'il veut , et qui cache ce qu'il lui plaît.

Donnez-vous toute à lui , afin qu'il fasse de vous et en vous ce qu'il voudra , surtout afin qu'il vous donne le feu de son saint amour. Il ne faut rien vouloir ni désirer pour vous. Il ne faut même vous purifier que pour plaire à Dieu et être parfaite devant ses yeux.

Je suis bien consolé de la communion que vous avez faite : je souhaiterais beaucoup que vous en eussiez l'ouverture. Je vous demande une dévotion toute particulière pour ce mystère , qui comprend et nous donne tous les autres. J'ai des obligations très-pressantes de le faire honorer : vous en saurez un jour davantage. Je vous conjure d'y contribuer de votre part , et que je commence par vous ; et , puisque Dieu veut si expressément que je sois vôtre par mes petits services , soyez aussi nôtre

par ces petits devoirs que je vous demande pour ce tout aimable Sacrement, qui vous donne votre époux, qui le fait être vôtre, et qui vous fait être une même chose avec lui. O ma chère fille, quel trésor ! Celui qui fait les bienheureux descend en vous : que ne devez-vous pas être en jouissant de ce Tout ? Les bienheureux, en le possédant, ne désirent que de le posséder : comment donc voudriez-vous souffrir en vous d'autres désirs ? Comment votre cœur peut-il être séparé de ce tabernacle où il habite et où il demeure, en attendant que vous le receviez et que vous le délivriez de cette prison où son amour le met pour entrer dans votre âme ? Soyez-en inséparable de cœur, si vous ne le pouvez être de présence réelle. Soyez à lui sans réserve, et donnez-vous-y le plus souvent que vous pourrez. Notre-Seigneur continue de vous attirer aux mystères de sa passion et de sa mort, et l'institution de ce saint sacrement est en partie pour vous représenter ces mystères.

Car qu'y a-t-il de plus puissant pour vous les remettre devant les yeux que de vous faire voir un corps qui, par la seule puissance des paroles, est séparé de son sang; un corps qui est sans sentiment, sans parole, sans vue et sans l'usage du moindre de ses sens? Et c'est ce que fait cet adorable sacrement, qui vous rapporte votre époux en personne, lequel, ayant été crucifié une fois pour tous les hommes, se sacrifie encore pour vous sur les autels.

Accoutumez-vous à faire toutes vos actions en union à Jésus-Christ, car tout hors de lui et de ses mérites n'est rien. Et, pour cela, habituez-vous à reconnaître que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, que vous n'êtes que péché, indigne par vous-même de pouvoir plaire à Dieu en aucune de vos actions; que vous ne pouvez être recevable devant ses yeux que comme revêtue de cet aimable Sauveur dont vous avez été rendue par le baptême membre vivant, et animée de ce divin Esprit qui conduit et

gouverne tout le corps de l'Église, dont vous êtes une partie, et que c'est ainsi que vous devez vous présenter à Dieu pour être supportable devant sa majesté.

Surtout, quand vous vous y présentez en l'oraison, conjurez-le de vous regarder comme sa fille, comme membre et supplément de son Fils, des mérites duquel vous êtes en cette qualité revêtue. Donnez-vous-y aussi à l'esprit de l'Église, qui seul sait comme il faut prier, ce que vous ignorez, afin qu'il vous conduise, et qu'aidant votre infirmité il vous fasse prier. Cet esprit de l'Église est l'esprit de Jésus-Christ, qui est le même dans les membres et dans le chef. C'est le Saint-Esprit même que Dieu a donné à ses fidèles, pour les conduire dans la prière et dans toutes leurs œuvres, comme étant le principe de toute sainteté, sans lequel ils ne sauraient rien faire qui puisse plaire à Dieu. Il faut donc tout faire en la personne de Notre-Seigneur, comme ses membres, comme lui étant unis, comme

ne faisant qu'un tout avec lui, comme étant revêtus de lui-même. Il faut même se donner à lui, pour faire tout par son esprit et par sa vertu sainte. Ainsi, quand vous boirez, quand vous mangerez, quand vous dormirez, aussi bien que quand vous prierez ou que vous ferez quelque autre chose, faites-le toujours de la sorte, agissant dans les maximes, dans les dispositions, dans les vertus et dans l'esprit même de Notre-Seigneur. Car c'est là ce qu'on appelle agir chrétiennement.

Je vous dirai encore, outre ce que je vous mandai il y a quelques jours d'observer extérieurement, que vous devez savoir, pour votre consolation intérieure, que les commençants sont obligés d'être beaucoup sur leurs gardes touchant tous les sujets qui les ont pu blesser par le passé. C'est ce que vous éviterez soigneusement en vous abandonnant à Notre-Seigneur, pour ne point mettre d'obstacle à ses desseins et à ses ordres sur vous. Jésus-Christ est fidèle à ses

promesses. C'est lui qui est le père et le tuteur des orphelins, et, lorsqu'ils s'abandonnent à lui, il veut les garantir et en être le protecteur par l'opération de sa grâce. Ainsi soyez assurée qu'il vous protégera en sa sainteté, si de votre part vous vous tenez toujours unie intimement à lui en Marie. Il vous protégera particulièrement contre ceux qui pourraient servir d'empêchement à la sainteté des voies qu'il veut tenir sur vous. Soyez pour cela dans une retraite intime avec votre Tout, qui vous veut être toutes choses. Il ne peut souffrir que rien n'aborde de vous que lui tout seul. Voyez avec quelle douceur il veut se rendre victorieux de votre âme. Soyez toujours honteuse de vos résistances et confuse de vos faiblesses. Anéantissez-vous en elles, et faites profit de tout pour mériter l'unique amour de votre Tout. Adieu, ma fille, les affaires du Maître m'appellent. Si je reviens à temps, je continuerai de vous écrire.

J'oubliais à vous mander, pour vous don-

ner toujours matière d'humiliation, qui est une chose si chère à l'âme fidèle, que vous devez travailler à vivre incessamment dans la méfiance de vous-même; car ce que nous croyons éteint en nous est souvent très-vivant et caché sous la cendre. Il ne faut jamais se fier à cette maligne bête, qui fait semblant de dormir pour nous mordre. L'éloignement de soi-même, en attirant à soi le Fils de Dieu, pour être à l'âme toutes choses, et en se retirant toujours de tout en Jésus-Christ, notre prince et notre roi, est d'une merveilleuse sûreté. Un seul est nécessaire, nous dit ce divin Sauveur en la personne de sainte Madeleine. Réjouissez-vous de ce qu'il accomplit pour vous cette parole, et de ce qu'il vous donne matière de faire un des sacrifices de la très-sainte Vierge en sa divine purification, où elle faisait profession de vouloir être morte dans l'esprit et dans l'affection de toute créature, et de se contenter de Jésus-Christ, qui sait bien fournir par lui-même les choses qui

sont utiles et nécessaires à notre maintien.

Pour ce qu'on n'approuve pas que vous demandiez quelquefois à Jésus la raison de vos angoisses, je vous dirai que, si vous le faites par curiosité, pour votre soulagement, ou bien par quelque sorte de soulèvement et de murmure contre l'ordre de Dieu, cela serait contraire à l'humilité, à la soumission et à la parfaite charité qui doit régner dans l'âme et qui doit faire de la volonté de Dieu une même chose avec la nôtre; et de la sorte on aurait raison de ne l'approuver pas.

Mais si vous faites simplement cela devant Dieu pour lui ouvrir votre cœur, pour lui découvrir votre intérieur, pour épancher votre âme devant lui, comme dit l'Écriture sainte, parlant d'une âme qui traite avec lui en confiance, pour ne plus penser qu'à ce qui le regarde, la pratique en serait sainte, puisque l'Apôtre même la conseille, et que cela est commun parmi les épouses

de Jésus-Christ, comme nous l'apprenons dans leurs vies.

Au reste, qu'aucun jour ne se passe que vous ne fassiez quelque mortification de corps ou d'esprit, soit en étouffant des pensées inutiles, soit en retranchant quelques paroles superflues, soit en vous séparant ou tout à fait ou du moins pour un temps de quelque conversation naturelle, soit en retenant votre vue et la retirant des objets inutiles, soit en vous privant à table de quelque morceau qui serait à votre goût. Enfin faites en sorte que tous les jours vous gagniez sur vous quelque chose, et remportiez quelque victoire sur votre chair. Voyez ce que le salut et la gloire ont coûté à Jésus, votre époux : c'est ce qu'il doit coûter à ses élus, qui lui doivent être conformes.

Enfin ne quittez jamais votre oraison pour les tentations qui vous y arrivent, mais demeurez fermes aux pieds de Jésus-Christ, qui souffre ces misères en vous pour

votre humiliation; relevant votre esprit en Dieu et renonçant à tout ce qui lui déplaît. Ce qui se passe en nous et en notre sentiment contre le gré de notre volonté ne déplaît point à Dieu; au contraire, c'est une matière de victoire, pourvu que, par nos pensées et par nos entretiens volontaires, nous n'y ayons point donné sujet. Et même quand il y aurait eu de notre faute, après en avoir demandé pardon à Dieu, souffrons ce qui se passe en nous, et prenons des pensées de Dieu qui nous occupent aisément et qui rappellent notre esprit.

LETTRE XXIV

Il exhorte une personne de grande condition, et qui pouvait faire des biens considérables dans le monde, à ne pas suivre le conseil de ceux qui, sans des marques suffisantes de vocation, la pressaient de se faire religieuse.

Vous ne pouvez et ne devez point obéir à la précipitation avec laquelle on veut que

vous vous déterminiez. Car, 1^o quoiqu'elle soit juste de la part des personnes qui requièrent cela en suite de leurs règles, elle ne l'est pas à votre égard, parce que vous ne devez vous déterminer que par dépendance de Dieu. Il opère quand il veut en sa puissance, et il suspend, quand il lui plaît, son opération. Si bien que, pendant qu'il se cache à vous et vous tient en balance, vous devez prendre la condition qui vous donne du temps et du loisir pour vous laisser convaincre pleinement par la bonté et la puissance de Jésus-Christ, votre tout, qui voit votre volonté préparée à lui obéir.

2^o Si toutes ces grandes âmes dont vous nous parlez, qui ont quitté le siècle, n'avaient eu, pour se faire religieuses, que des raisons générales de la perfection de l'état religieux devant l'esprit, sans aucune inclination ni attrait dans la volonté pour embrasser cet état, elles ne s'y fussent jamais sûrement engagées. Autrement toute personne qui voit cette même raison, et qui

connaît l'excellence de cet état, devrait s'y engager. Et ainsi il y aurait vocation à la religion pour tous les chrétiens qui sont persuadés de la beauté et de la sainteté de l'Évangile. Il faut quelque chose de plus : et ce plus est cette bonté divine intérieurement persuadant et convaincant, excitant ou portant avec paix et avec joie d'esprit à la religion.

3° Par la sincère confession de votre cœur, et par l'exposition que vous me faites de votre intérieur, vous avouez que vous sentez un désir vif, accompagné d'une joie d'esprit, qui vous porte à servir le prochain. Et, pour exprimer votre disposition, vous dites que votre cœur vole, quand vous pensez à servir les pauvres dans un hôpital. Vous avouez même que vous sentez une abondance d'esprit intérieur, qui vous ferait verser tout votre sang et donner tout ce que vous avez de bien, de temps, de santé et de vie, pour gagner à Dieu l'âme d'un seul des huguenols dont vos terres sont

remplies. Vous savez aussi que tout ce qu'on vous dit pour vous engager, et les considérations dont on se sert, ne sont que des raisons extérieures qui laissent votre âme sans vie, sans joie, sans paix et même dans la tristesse et dans l'embarras. Vous reconnaissez, d'ailleurs, que vous ne vous êtes jamais sentie appelée ni attirée à cela par aucune puissante persuasion intérieure, qu'au contraire vous avez reçu de tout temps l'impression forte et l'attrait efficace pour le service du prochain et des pauvres, et que même vous l'avez exercé avec une abondante bénédiction sur les âmes et sur les corps.

4° Vous vous souviendrez qu'entre plusieurs considérations qui vous ont portée à faire vœu de virginité, vous avez eu particulièrement en vue la liberté entière que vous auriez par ce moyen de servir les pauvres, et que vous n'en avez eu aucune de la religion, dont Dieu apparemment vous aurait donné la pensée s'il vous y avait

appelée : vu surtout que la grande contestation de vos proches sur votre vœu ne procédait que de ce que vous ne vouliez pas être religieuse, mais que vous aviez dessein de demeurer dans l'état de virginité au milieu du siècle.

5° Quant à ce que vous dites que vous craignez le siècle, lequel vous connaissez, et que vous vous défiez de vous-même, c'est un sujet de consolation de voir que Dieu vous prépare ainsi à opérer votre salut avec crainte, et à faire les œuvres de Jésus-Christ en esprit d'humilité, qui est le grand principe de notre force et de notre confiance en Notre-Seigneur, dans lequel on peut tout, et qui ne manque jamais aux siens quand ils ont la volonté de le servir.

6° Vous ne vous séparez point du désir de vous sacrifier totalement à Dieu dans le genre de vie que vous embrassez, et vous ne vous retirez de la clôture que pour vous conserver la seule liberté de servir le pro-

chain dans les temps qui vous seront prescrits par l'obéissance, attendant que Dieu vous appelle à un dernier sacrifice, où vous pourrez un jour finir et consommer votre vie , après avoir rendu au prochain ce que vous devez, selon que la providence divine vous a engagée par votre condition. Voilà ce que j'ai cru vous devoir dire sur votre état et sur les propositions que l'on vous fait, etc.

LETTRE XXV

Il prépare une âme et l'instruit aux tentations
et aux combats intérieurs.

Je ne puis vous laisser plus longtemps dans l'état où je vous ai vue sans vous dire un mot de consolation qui est tiré de l'Écriture sainte, et qui est celui dont Dieu même se servit autrefois pour préparer au combat un de ses serviteurs. *Mon fils*, lui dit-il,

préparez votre âme à la tentation, et portez en patience le fardeau de la peine. Les enfants de Dieu qui sont nés à la vie de leur Père se voient bientôt exercés par ses soins, et le désir qu'il a de les faire croître en sa vertu et de les affermir dans ses voies, fait qu'ils ne sont pas longtemps sans se voir attaqués et sans être obligés de combattre. C'est pour cela qu'après le baptême, qui est le sacrement de leur naissance, il a institué la confirmation, où ils sont enrôlés en sa milice, et où le Saint-Esprit leur est donné, non plus seulement comme un esprit saint qui les vivifie, mais comme un esprit de force et de vertu, qui, les rendant des hommes parfaits en Jésus-Christ, les met en même temps au rang de ses soldats. C'est pourquoi ils doivent combattre courageusement contre le diable et résister à ses tentations, considérant que Jésus-Christ est vivant en eux comme dans ses membres, pour y continuer ses victoires et ses triomphes sur ses ennemis. En effet, sa joie est

de combattre en eux, et sa gloire est de vaincre dans les siens; il lui est plus glorieux et plus honorable de vaincre dans des vaisseaux d'infirmité que de remporter par lui-même la victoire sur ses ennemis. Il faut donc, suivant ses desseins, vous résoudre à la tentation et au combat; car Dieu ne veut pas laisser son Fils et son Esprit inutiles en vous. S'il commence à vous visiter, bénissez-le de tout votre cœur, et sachez qu'il est proche de vous dans la tribulation. Il vous l'a déjà fait paraître, vous ayant tenue retirée de tout consentement et de toute adhérence à votre peine. La tentation se change en mérite quand on a résisté, et on ne saurait espérer la couronne que l'on n'ait légitimement combattu, comme dit l'Apôtre. Adieu, ma fille. Je suis tout vôtre en Jésus-Christ. Je vous dirai encore ce mot : que Dieu tire toujours le profit et le progrès de l'âme dans la tentation, et que le dernier malheur du diable est de se vouloir approcher des âmes hu-

miliées, et qui cherchent Jésus-Christ en vérité.

LETTRE XXVI

Quelques avis utiles aux âmes tentées.

Dans toutes les tentations que le démon vous livre, et que vous me marquez, il faut que vous observiez toujours les mêmes règles ; et voici la conduite que je vous conseille d'y tenir.

Premièrement, reconnaissez qu'elles viennent du malin. C'est beaucoup que d'en être persuadée ; car par là vous verrez quel sentiment il en faut avoir, et ce que vous devez croire de celui qui ne peut que mentir.

Secondement, c'est une maxime de tous les Pères, que, dans les tentations contre la foi, jamais il ne faut ouvrir ni les oreilles ni les yeux pour entendre ni pour examiner les discours de cet apostat et de cette

raison pervertie par la superbe et subornée par son propre aveuglement. Il faut, au contraire, boucher les oreilles du cœur, et dans la retraite intérieure se tenir uni à Jésus-Christ le plus intimement et fortement que l'on peut, se perdant en lui par la foi, sans vouloir rien savoir ni posséder que lui.

Faites pour les autres tentations qui accompagnent toujours celle que vous avez contre Dieu, ce que je vous conseille pour celles-ci, et Jésus-Christ éloignera enfin tous ces brouillards. La sainte Vierge sera garante de tout. Sous sa protection tout l'enfer frémira, et, quoique ces mâtins aboient, ils ne vous mordront jamais : je vous ai si souvent avertie qu'elle est l'arsenal et les armes de ceux qui en Jésus-Christ prétendent combattre leurs ennemis. Allez donc en confiance prendre le bouclier qui lui pend à la main pour la défense de sa servante. On ne voit pas dans le siècle que les époux envoient à la guerre leurs

épouses, ni que les maîtresses y mènent leurs servantes. Mais il n'en est pas de même du saint époux du ciel, qui dit que son épouse fidèle est terrible en sa sainteté et en sa force, comme une armée rangée en bataille, qui seule est capable de défaire toutes les forces de l'enfer. La maîtresse ne veut pas que sa servante en soit quitte à meilleur marché qu'elle-même. Elle est toute hâlée et noircie de ses combats et de ses fatigues, et elle veut que sa servante y soit accoutumée comme elle. Judith, dont nous lisons l'histoire en ce temps, défait tout d'un coup l'armée des ennemis de Dieu, munie qu'elle est de la force que la prière lui fournit. Il faut vous accoutumer au combat, et, étant confirmée comme le reste des chrétiens, vous devez vous regarder comme enrôlée dans la milice de Jésus-Christ. Courage, ma fille, et ne vous étonnez pas si vous me voyez éloigné de corps; l'esprit est toujours présent à votre âme fidèle. Il faut que vous appreniez à

marcher sans vous attendre à la lisière extérieure de votre nourrice. Sa force est à présent au dedans de vous, elle est passée en vous, et elle marche avec vous en tous vos pas.

LETTRE XXVII

Il explique à une personne, à l'occasion de la tonsure qu'elle venait de recevoir, quelques-unes des obligations des clercs représentées par leur habit.

J'ai bien de la joie d'apprendre votre vocation à l'état ecclésiastique, de savoir que Jésus-Christ vous a reçu au nombre de ses ministres, et que l'Église vous a admis au nombre de ses clercs. C'est maintenant que vous devez vous considérer comme religieux de Notre-Seigneur, puisque vous entrez en un état où on fait profession particulière de son culte, et où on est dans un engagement de lui rendre les devoirs les plus essentiels de la religion. C'est pourquoi

vous avez changé d'habit en y entrant, et on vous a revêtu de la soutane, qui est l'habit de sa sainte religion, pour vous faire connaître que la profession extérieure que vous faisiez était une profession d'une continuelle religion envers Dieu. Et c'est pour cela aussi qu'en entrant dans le clergé on vous a déclaré que vous entriez dans sa maison pour lui rendre service, en sorte que vous deviez vous considérer le reste de vos jours comme un de ses domestiques, qui doit assister continuellement auprès de sa personne. C'est là le sujet de la joie qui s'est répandue dans sa famille, c'est-à-dire dans l'Église, qui a témoigné à votre entrée son ressentiment et la joie qu'elle avait de voir un de ses enfants entrer en la maison de son Prince, et la cour du Roi se rendre plus magnifique; et de même que les frères se réjouissent extrêmement lorsqu'ils voient l'avancement de leur frère à la cour, et l'honneur qu'il reçoit d'être admis en la maison du souverain, ainsi toute l'Église

s'est tellement réjouie de vous voir admis au saint clergé, qu'en témoignage de son allégresse elle a chanté ce beau cantique : *Domini est terra et plenitudo ejus*. Alors elle s'est écriée : *Ouvrez vos portes, princes du ciel : Attollite portas, principes, vestras, et introibit Rex gloriæ*; faisant allusion à Jésus-Christ, et comparant son entrée glorieuse dans le ciel à l'entrée du clerc dans l'Église, qui est le paradis du monde. C'est pourquoi elle en fait paraître la même joie que les anges eurent de l'ascension de Jésus-Christ dans le ciel. Le clerc même est estimé roi par la couronne que le pontife lui fait sur la tête, pour montrer qu'il est roi de lui-même, sans quoi il ne serait pas admis à l'honneur de la cléricature. Et pour la récompense de ses travaux et des victoires qu'il a remportées sur lui-même, on lui impose cette marque d'honneur et de sa sainte royauté; ce qui est encore une allusion à la récompense que le Père éternel donne à son Fils à son entrée dans le

ciel, en le déclarant roi et lui mettant sur la tête une couronne de pierres précieuses : *Posuisti super caput ejus coronam de lapide pretioso*. Aussi le clerc reçoit l'honneur de roi par la bouche des peuples, qui le nomment roi des vertus, *rex virtutum, potens in prælio*. Et en esprit il est un roi de gloire en tant qu'il est vêtu du surplis, qui signifie la vie nouvelle, la vie divine, la vie de la résurrection dont le clerc est revêtu, en un mot, la religion du ciel. Si bien que le clerc, comme religieux de Jésus-Christ, fait profession de toute la religion dans la cléricature. Car, premièrement, en mettant la soutane, il en professe la première partie, et celle qui s'exerce particulièrement sur la terre, qui consiste à être humilié, à porter sa croix, à être mortifié en toutes choses, qui est le fondement que l'Évangile met de toute la religion chrétienne : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus*. Et, secondement, il fait profession de la religion du ciel, qui

est marquée par le surplis : religion parfaite, religion consommée, religion que les clercs doivent imiter autant qu'ils peuvent dans l'Église, par des amours, par des respects et des louanges continuels, etc.

LETTRE XXVIII

Il exhorte un ecclésiastique à conserver sa santé pour le service de l'Église.

Vous pouvez bien penser quelle joie votre lettre m'a donnée après avoir été si longtemps privé de vos chères nouvelles. Mandez-moi soigneusement l'état de votre esprit et de la santé de votre corps, qui, étant fort délicat, demande que vous ayez soin de le soutenir par les moyens communs du repos et de la nourriture, comme Notre-Seigneur l'a bien voulu faire pour votre exemple. Si vous ne le faites, vous vous trouverez souvent en tel état par vos souffrances, que vous aurez beaucoup de peine

à y résister, surtout dans les moments que Dieu voudra priver votre extérieur de ses grâces sensibles, qui souvent sont capables de soutenir le corps. Je vous demande aussi la grâce de vouloir prendre tous les soulagements que l'air, la saison et les remèdes pourront vous fournir dans le lieu où vous êtes, afin de confirmer la santé que vous avez vouée et consacrée à Dieu. Vous savez qu'elle appartient à Jésus-Christ, à cause du droit qu'il s'est acquis sur toute créature pour la gloire de son Père; et vous savez en particulier qu'il l'a choisie en vous pour le service de son Église, laquelle, ayant reçu les droits cédés de Jésus-Christ, prétend avec justice vous pouvoir demander l'usage de votre corps pour son service. Voyez à combien de maîtres et de maîtresses vous appartenez; voyez à combien vous êtes redevable, et si vous pouvez avec justice leur refuser votre conservation. Travaillez-y en séparation de vous-même et dans l'obéissance à vos supérieurs. C'est

la prière que vous fait celui qui est tout
vôtre.

LETTRE XXIX

Il parle à une religieuse de l'obligation qu'elle a de mourir à tout pour ne vivre qu'à Dieu seul, ainsi qu'il lui est figuré par son habit.

Je viens de recevoir votre lettre, qui m'a donné bien de la joie, voyant les sentiments et les dispositions qui sont en vous, par la bonté de Dieu et de son saint Esprit. C'est à lui à faire ses œuvres; hors de lui il n'y a que vanité, qu'embarras et qu'inutilité. Je le prie de régner en vous et d'y détruire, comme roi et prince absolu, tous ses ennemis, qui voudraient s'y élever à son préjudice et au vôtre. C'est lui qui vous doit détruire et vous immoler en tous vos mouvements, je veux dire en tout ce qui est de propre en vous et qui n'est point de lui. Car il doit seul vivre en vous et y

tenir sans cesse la chair morte sous ses pieds. Il doit toujours y vivre le tonnerre à la main pour foudroyer ses ennemis, et pour ne souffrir rien qui s'oppose à ses adorables volontés. Il faut, ma fille, que vous soyez vivante en Dieu et morte en vous-même. Il faut que vous soyez comme un crucifié, morte en la chair, et comme un Jésus animé dans l'esprit. C'est pourquoi vous portez une robe blanche avec le rochet, qui marque la vie divine de Jésus-Christ; et vous avez par-dessus une robe noire, qui marque sa vie extérieurement crucifiée en la chair. Prenez donc garde de ne point vivre selon la chair, et de ne souffrir jamais qu'elle soit principe de vos entreprises et de votre conduite. Soyez soigneuse de renoncer en tout ce qui est d'elle en ce que vous entreprendrez, soit en particulier, soit en public. Que tout soit mort en vous, ou bien mortifié aussitôt que vous y verrez quelque marque de vie. Car, quand tout ne serait pas mort, vous trouveriez cet

avantage en ce qui pourra naître, qu'il vous fournira de quoi immoler à tout moment à Dieu. Que votre esprit soit un esprit de religion envers Dieu, et qu'il prenne son plaisir au sacrifice de soi-même. Car c'est en cela que consiste la vraie religion, qui sacrifie à Dieu tout ce qui est impur, afin de laisser vivre dans l'âme la pureté du Saint-Esprit. Laissez-le régner et vivre en liberté dans votre cœur, afin qu'il vous élève à Dieu en sa simplicité. L'esprit de pénitence dont vous faites profession, et vous la devez faire toute votre vie, vous doit être uni et mêlé avec celui de religion, et lui doit servir de fondement. L'esprit de Jésus-Christ comprend tout esprit en toute disposition sainte; et pour cela une vertu est toujours jointe à l'autre, quand elle est en nous par l'esprit de Jésus-Christ; et l'une sert de préparation à l'autre, si bien que ce que vous faisiez sur vous autrefois par principe de punition, de vengeance et de satisfaction, qui est de vous anéantir pour

Dieu, d'ôter et d'étouffer les sentiments de la chair avec tous ses mouvements propres, et tout ce qui est de vous-même en vous, vous le devez faire maintenant par principe de religion. La chair, et tout ce qui est de propre en nous, et que l'on nomme nature, ne peut être que principe de mort, ou du moins il ne saurait jamais nous appliquer qu'à nous-même, et jamais ne peut nous élever à Dieu. C'est pourquoi il faut laisser agir et régner en nous le divin Esprit, qui veut être le principe de notre vie. Écartez-vous aussi de tous retours sur vous-même et de toute application à votre propre personne. Car, sous prétexte de perfection, vous vous embarrasseriez par amour-propre. Laissez-vous à l'Esprit, et le priez qu'il vous détruise vous-même et que vous lui soyez fidèle pour le souffrir et y coopérer. Mais après cela ne vous amusez plus à vous, ni à ce que vous êtes, ni aux progrès que vous faites; car vous n'en pouvez pas juger. Dieu seul le peut et le fait. Il faut aller à

· votre devoir et vous abandonner à la vertu et à la direction de son esprit, pour le glorifier en tout et pour lui plaire, lui laissant le soin de tout ce qui vous regarde, et ne pensant qu'à ce grand objet, qui vous purifiera et justifiera en le servant. Lui seul doit être l'occupation de votre esprit et l'application de votre âme, comme il l'est des bienheureux. Ils sont si occupés de Dieu seul et si pleins en tout eux-mêmes de ce divin Tout, qu'ils vont partout où il les envoie sur la terre, sans le perdre jamais de vue, et qu'ils le servent auprès du prochain en tout ce qu'il désire, sans cesser de le bénir et de le glorifier de tout leur cœur. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous fasse vivre de cette vie religieuse du ciel, où la religion et le culte de Dieu s'exerce et se pratique en perfection.

LETTRE XXX

Il rend compte de la manière dont il a été occupé durant l'octave de la Nativité de la très - sainte Vierge.

La très-sainte Vierge, qui a accoutumé de me faire toujours quelque grâce au jour de ses mystères, m'a beaucoup favorisé en celui de sa très-sainte nativité. J'ai été si fortement occupé de ses grandeurs, que, durant toute son octave, je n'ai pu avoir d'autre pensée, et je ne trouve encore rien qui me console tant dans mes peines que cette vue. D'abord que je fus à l'oraison, je vis en esprit la très-sainte Trinité regardant ce chef-d'œuvre admirable de ses mains, la très-sainte Vierge naissante sur la terre, et je remarquais sa grande complaisance dans la vue et le regard de ce divin objet. Je me réjouissais de voir mon divin Tout et ces divines personnes prendre son plaisir en elle, et je voyais que c'était

le premier objet de leur solide contentement qui eût paru dans le monde.

Je voyais que depuis la chute d'Adam elle était l'unique sujet de leur pleine satisfaction sur la terre, parce que, tous les hommes étant dans le péché, elle seule avait été sans offense et avait paru parfaite en sa beauté. Je voyais que c'était elle qui était l'unique toute belle; qu'il y avait bien soixante reines et quatre-vingts concubines, comme il est dit dans le Cantique, ce qui me paraissait exprimer le corps des esprits angéliques et des âmes saintes, qui sont sans nombre; mais qu'il n'y avait qu'une seule colombe, une parfaite, une choisie pour être épouse, fille et mère de Jésus-Christ, qui était la sainte Vierge; que c'était elle de laquelle Dieu recevait plus de joie qu'il ne recevait de déplaisir et de peine de tous les démons ensemble; que c'était là, en un mot, l'objet unique des délices de Dieu. Il me semblait aussi que c'était en elle que Dieu regardait son

Eglise, qui était toute comprise en sa personne, et que, renfermant en son étendue Jésus-Christ, comme sa mère, et le reste de ses membres, comme ses propres enfants, il voyait en elle la semence de toute son Eglise. Il commençait à goûter en ce jour les délices qu'il attendait de cette épouse bien-aimée, et il regardait en elle ce beau royaume dont il veut bien être appelé le roi, quoiqu'il dédaigne cette qualité pour le reste du monde : *Regnum meum non est de hoc mundo.*

Cette complaisance d'un Dieu infiniment sage et infiniment adorable pour une créature me paraissait une chose admirable; mais elle ne me surprenait pas, voyant que cette créature était l'ouvrage excellent de ses mains et le chef-d'œuvre de son amour, en qui il avait mis tant de richesses et de trésors. Je voyais alors comme il fallait concevoir la grandeur des perfections de la sainte Vierge par la grandeur de l'amour que le Père éternel portait à son Fils bien-

aimé, et que, comme cet amour était infini et n'avait point de bornes dans l'étendue des biens qu'il lui voulait faire, il lui avait aussi donné une mère aux perfections de laquelle il n'y avait rien de comparable ; qu'ainsi il mettait en elle tout ce qu'il pouvait et qu'il savait devoir contribuer à rendre une âme parfaite et digne de porter son Verbe, qui, sortant de son sein, devait trouver hors de lui un sein et une demeure convenables à son état.

Je voyais donc ce chef-d'œuvre admirable des mains de Dieu, la sainte Vierge, toute remplie du Saint-Esprit en sa divine nativité, et les opérations de ce divin Esprit agissant en elle et se communiquant à elle en plénitude ; et je considérais cette sainte âme rendant à Dieu le Père, dès le moment de sa naissance, un million de devoirs. Elle me paraissait s'offrant à Dieu et offrant avec elle toute l'Eglise, comme ayant un jour à en être la mère ; en sorte que dans cette volonté nous y étions com-

pris, et nous étions sanctifiés et dédiés à Dieu par l'offrande qu'elle avait faite d'elle-même, se dédiant et consacrant à Dieu en tout ce qu'elle était et qu'elle serait jamais. Il me semblait, suivant cette vue, que nous devions ratifier cette offrande, nous vouer à Dieu comme elle s'y était vouée, et nous consacrer à lui aussi fidèlement et inviolablement qu'elle l'avait fait et pour elle et pour nous. Quelle jouissance dans le cœur de Dieu, disais-je en moi-même, pour une si sainte offrande que la sainte Vierge ! Quel doux présent que celui d'un cœur si amoureux et si vaste, qui, lui seul, contient plus d'amour que tous les séraphins, et qui présente à Dieu plus de devoirs que ne font tous les anges ensemble ; car elle présente à Dieu son âme, qui, seule, pèse plus au poids du sanctuaire que toutes les hiérarchies, mais qui outre cela contient encore Jésus et toute son Église. O Dieu ! que de délices de voir dans ce cœur toutes les louanges

qu'il rend à Dieu ; de voir toutes les adorations que cette âme divinement éclairée rend dès ce moment à la très-sainte Trinité ; de voir les amours de cette créature toute divine ; de voir enfin en elle seule, en ce commencement, tout ce que l'Esprit de Dieu répandra un jour dans toute son Église ! O prémices adorables ! ô sentiments divins ! ô amours ! ô adorations ! ô louanges divines et plus estimables que celles de toute l'Église, si on en excepte celles de Jésus-Christ.

Il me venait alors en pensée que c'était avec grande raison que l'Église, aux jours de la conception et de la naissance de la très-sainte Vierge, chantait le psaume *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Les fondements, ou autrement les premiers sentiments et les prémices de la vie de la très-sainte Vierge sont élevés par-dessus les plus hautes montagnes, c'est-à-dire par-dessus les apôtres, qui sont les âmes les plus parfaites et les plus éminentes de l'É-

glise; car, en effet, les prémices et les commencements de la vie de la très-sainte Vierge sont plus sublimes que les achèvements et la consommation des plus grands saints, et ce sont ces entrées ou ces portes que Dieu aime plus que les tabernacles de Jacob. Il y a deux entrées de la très-sainte Vierge : l'une cachée et inconnue, qui est sa sainte conception; l'autre, plus évidente, qui est sa nativité. Or Dieu aime ces entrées plus même que la sortie des apôtres, lesquels sont figurés avec les églises qu'ils fondent et édifient sur la terre par les douze tabernacles de Jacob.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.
O sainte Vierge, vraie demeure de Dieu, qui comprenez en vous toute l'Église, on ne peut exprimer la gloire et la grandeur de votre âme. Elle est devant les yeux de Dieu si aimable et si désirable, que quiconque vous connaîtra et voudra suivre vos attraits, pour maudit qu'il soit, il doit attendre miséricorde; quand ce serait une

perdue comme Rahab, cette infâme abandonnée; quand ce serait une idolâtre publique comme était Babylone, si l'on a recours à vous et si l'on veut vous reconnaître et se soumettre à votre puissance, le péché sera bientôt oublié : *Memor ero Rahab et Babylonis scientium me.*

Ecce alienigenæ et Tyrus et populus Æthiopum, hi fuerunt illic. A ce moment de sa conception et de sa naissance, elle offrait à Dieu toute l'Église; elle lui présentait avec elle toute l'étendue des nations qui devaient servir à son honneur et à sa gloire, et il les acceptait déjà en acceptant ses vœux et son offrande.

Numquid Sion dicet : Homo, et homo natus est in eâ, et ipse fundavit eam Altissimus. A voir cette magnificence et cette sainteté dans l'âme de Marie, n'est-il pas aisé de concevoir que Dieu l'a préparée pour faire naître son Fils unique Jésus, qui est le fils de l'homme, et avec lui aussi toute l'étendue de son Église : *Homo et homo natus est*

in ea, et ipse fundavit eam Altissimus.
C'est Dieu tout seul et sa toute-puissance qui a jeté les fondements de cette divine créature.

Dominus narrabit in scripturis populorum et principum, horum qui fuerunt in ea.
Dieu remplira le cœur de tous les peuples d'honneur et de ressentiment pour elle : tous les grands du monde lui porteront respect ; enfin toutes les créatures et tous les fidèles qui étaient compris en elle , et qu'elle offrait aussi à Dieu avec elle au jour de son oblation , conserveront gravée dans leurs cœurs l'obligation qu'ils lui ont , pour avoir eu tant de soin d'eux , lors même qu'ils n'étaient pas.

Sicut lætantium omnium habitatio est in te. C'est une joie commune et universelle de tous les fidèles chrétiens quand ils pensent à ce jour. Ils se regardent en vous comme dans leur demeure , mais demeure sainte et demeure de paix , de joie et de jubilation ; et l'Église s'estime heureuse

d'être embrassée de vous et comprise dans l'étendue de votre sein. Voilà quelles ont été mes principales occupations en ce mystère , etc.

LETTRE XXXI

Qu'il faut attendre en paix les moments de Dieu ,
et agir avec prudence dans son œuvre.

J'eus hier l'honneur et la joie de rendre une visite à notre divine mère dans Notre-Dame, sans avoir le loisir d'y arrêter aussi longtemps que je l'eusse bien désiré. Néanmoins, en ce peu que j'y fus, j'eus le bien d'y être confirmé pleinement que vous deviez être contente de ce que vous aviez fait pour vous mettre en liberté, sans passer plus avant. C'est assez pour cette fois. Attendez en patience l'heure du divin Maître, qui a ses temps si justes, si favorables et si doux pour exécuter ce que sa divine providence a ordonné. Il fait tout avec force et avec suavité, et c'est ce qui ne paraît pas

encore en l'exécution de cette œuvre ; ainsi il faut attendre un temps plus favorable et une ouverture plus libre et plus facile. Les fruits qui tombent d'eux-mêmes et qui se séparent doucement de leurs arbres ont été souvent agités par les vents et secoués par la main des hommes, sans qu'ils soient pour cela tombés. Il est bon de tenter les choses en témoignant à Dieu la disposition et la préparation de notre âme, de laquelle il tire toujours de bons effets, quoique l'exécution ne suive pas, non plus qu'au sacrifice d'Abraham. Dieu vous rendra bien au centuple de ce que vous faites.

Pour notre voyage, je crois qu'il vaudra mieux le différer à un temps plus favorable et plus doux, de peur que la curiosité ne porte la personne que vous savez à faire des recherches qui auraient des suites fâcheuses. Ce qui ne se fait pas en un jour se fait bien en un autre, et la sagesse de Dieu a bien agréable qu'on use de précaution et de prudence dans son œuvre. C'est ce qu'il a

recommandé à ses disciples avec soin, leur disant qu'ils fussent prudents contre le siècle comme des serpents, et les avertissant soigneusement qu'ils se gardassent des hommes, comme des suppôts du démon, qu'il incite et met en campagne pour troubler et inquiéter son œuvre et ses ouvriers.

LETTRE XXXII

Il exhorte une personne qu'il conduisait à ne point s'affliger de son absence, et à se détacher de tout pour être toute à Jésus et à son pur amour.

Quoique sainte Thérèse ait pleuré autrefois le départ de son directeur sans que le Fils de Dieu l'ait trouvé mauvais, comme il lui témoigna de sa propre bouche, lui disant qu'on ne devait pas moins au médecin de l'âme qu'à ceux du corps, dont l'on peut légitimement, et pour une juste nécessité, appréhender et regretter l'absence ; toute-

fois dans la partie supérieure de son esprit elle était satisfaite du bon plaisir de Dieu, et elle-même s'accusait de ses larmes à son époux. C'est, ma chère fille, ce que vous devez faire maintenant ; et croyez-moi, dans cette séparation de la créature, Jésus-Christ vous demeurant, vous recevrez davantage que si elle vous était présente. Il doit vous être plus présent, et ne manquera pas de l'être, puisqu'il vous ôte d'auprès de vous celui qui vous le représentait, lequel suppléait à ses propres conseils. C'est donc à lui maintenant à suppléer à ce qu'il vous ravit, et à vous récompenser avec une abondance d'époux pour ce que vous lui aurez donné. Donnez-moi donc tout à lui, afin qu'il m'emmène où il voudra, et qu'il dispose de moi comme il désirera. Dites-lui que votre volonté est satisfaite de la sienne, et que vous ne voulez premièrement que lui, et après en lui ceux qu'il lui plaira. Ce que je vous dis ici est pour vous détacher de tout, pour ne vouloir rien que Jésus, et

pour vous mettre dans le point où notre tout Jésus demande ses amantes. Aimez donc uniquement Jésus, et soyez collée à Jésus; jamais, s'il se peut, séparée de Jésus. Enfin, mourez d'amour pour Jésus notre amour, faisant mourir en vous à tout moment ce que vous ne sentez pas de Jésus. Que toutes vos distractions et les pensées des créatures qui vous viennent, meurent en Jésus : c'est-à-dire que, quand vous vous trouverez distraite, vous portiez aussitôt votre esprit et surtout votre volonté en Jésus, afin de les y faire mourir. C'est l'effet du soleil d'éteindre les étoiles et de dissiper les brouillards. La présence du Fils de Dieu et son seul regard étouffera en vous et les pensées oisives et importunes de l'esprit, et les mouvements fâcheux qui troubleraient votre volonté. Enfin, que notre cher et notre unique Tout soit et l'aliment de votre bonheur et le contre-poison de votre mal, afin que vous n'ayez qu'un objet et une pensée, mais mille mouvements

d'amour pour lui. Tout amour, ma chère fille, tout amour pour Jésus, et ne cessons jamais d'être à l'amour et en l'amour. Mais que votre amour premièrement soit pur, aimant Jésus seul sans mélange d'aucune créature. Secondement, qu'il soit ardent, afin qu'il vous porte vivement, fortement, ardemment en lui, et que vous accomplissiez avec ferveur, et non avec remise et lâcheté, tout ce qu'il demandera de vous. Troisièmement, qu'il soit actuel, c'est-à-dire que vous renouveliez les actes d'amour le plus souvent que vous pourrez.

J'avais encore à vous mander que, quoique je vous aie dit avec précipitation, et sans avoir eu le loisir de m'expliquer, qu'il fallait vous attacher précisément à l'humanité de Jésus, il ne faut pas pourtant vous retirer des vues de sa divinité, quand il lui plaira de vous y attirer. Car, hélas ! il est Dieu ! Et quelle joie à votre cœur de savoir que votre époux est tout-puissant, infini, tout parfait, tout aimable ! Mais ne les re-

cherchez pas maintenant, ni ne les prenez pas pour matière de vos oraisons sans un attrait particulier de votre Tout, en dépendance duquel vous devez tout faire. La dépendance consiste à suivre ses inspirations, et vous les recevrez en vous présentant à votre époux, auquel vous vous abandonnerez quand vous aurez dessein de faire vos actions, surtout quand vous aurez à en faire d'indifférentes. Celles de l'obéissance vous sont assez déclarées de sa part par votre règle. Toutefois il est bon de lui témoigner, au commencement et des unes et des autres, qu'on les fait parce qu'elles plaisent à Dieu, et qu'il nous les ordonne en union avec Jésus. Je vous éclaircirai davantage ce sujet, qui est si saint et si important à l'âme humble et souple à Jésus-Christ. Que si vous n'entrez pas d'abord en cette pratique, ne vous découragez pas ; mais attendez l'heure de notre Tout, en l'amour duquel je suis tout vôtre.

Au reste, ma très-chère fille, souvenez-

vous que lorsque sainte Madeleine reçut l'adieu de Jésus-Christ, il lui dit qu'elle ne l'approchât pas, quoiqu'elle en eût un désir ardent; remettant cela au jour du ciel, où elle le verrait et le posséderait pour jamais, et non-seulement au jour qu'elle y serait élevée, mais quelques jours après que lui-même y serait monté. Si maintenant il faut nous dire adieu et nous résoudre à ne nous voir que dans le ciel, c'est beaucoup; mais ne remettons pas si loin. Aimons bien Dieu, aimons bien Jésus-Christ, conformons-nous bien à lui pour être tout un en lui, et nous serons en lui unis intimement les uns aux autres. C'est un admirable moyen pour contenter nos désirs que l'amour de Jésus, en qui je suis tout à vous et pour le temps et pour l'éternité.

LETTRE XXXIII

Il montre à un directeur de séminaire l'obligation qu'il a de faire pénitence, et d'inspirer ce même esprit aux ecclésiastiques qui sont sous sa conduite.

La profession que vous faites de vouloir vivre et mourir à la croix m'a donné une des plus sensibles consolations que je puisse recevoir en cette vie. C'est là la grande vocation de tous les chrétiens, et particulièrement celle des prêtres, dont toute la gloire doit être de souffrir et d'être trouvés dignes d'endurer quelque chose pour la gloire de leur Maître. L'esprit de pénitence, qui remplit l'âme de douleur et le cœur d'amertume en vue des offenses de Dieu, leur doit donner ces sentiments; et il les doit convaincre qu'il ne faut point que l'âme d'un prêtre en cette vie ait de relâche en son crucifiement. C'est ce que vous tâcherez de bien faire comprendre à tous les ecclé-

siastiques du séminaire, afin qu'ils s'accoutument aux humiliations et aux violences qu'il se faut faire, et que l'Évangile dit être nécessaires pour emporter le royaume de Dieu. Notre-Seigneur, tout saint et tout innocent qu'il était, fut relégué par le Saint-Esprit dans le désert pour faire pénitence. Ce qui apprend à l'Église et à tous ses membres qu'en quelque état que l'on puisse être il faut se résoudre à ce même exercice. C'est pour cela aussi que ce divin Esprit nous est donné, qui, étant un esprit de sainteté, vient en nous pour nous séparer, nous diviser, nous crucifier, nous mortifier et nous ensevelir avec Jésus-Christ. Par cette voie qui ôte tout mélange d'impureté, nous irons croissant de clarté en clarté par l'opération de ce même Esprit : notre intérieur se transformera de plus en plus en Dieu jusqu'au jour de sa consommation parfaite, comme dit saint Grégoire de Nazianze ; et alors, pour me servir des termes de l'Écriture sainte, le feu divin nous salera

saintement en sa manière, *omnis igne salietur* : c'est-à-dire que le feu de l'amour, consommant, pénétrant et absorbant toute mortalité, nous servira de soutien et de conservation en notre consommation même, par opposition au feu d'enfer, qui est le sel des damnés qui les conserve et les consume tout ensemble.

C'est ce qu'il faut que les prêtres sachent, et dont les clercs doivent être bien instruits dans le séminaire, afin qu'ils se nourrissent de ce même Esprit et qu'ils en soient remplis dans tous leurs exercices. S'ils vont à l'oraison, qu'ils y aillent comme de pauvres et misérables mendiants, selon que le dit saint Augustin; qu'ils y aillent comme ce pauvre blessé de l'Évangile, laissé tout nu, meurtri de coups, percé de plaies, à demi mort, criant miséricorde et demandant la vie. Il a recours à sa foi et à l'ardeur de son amour, qui le vivifie et lui aide, comme par sa force et sa chaleur naturelle, à réparer ses plaies et les maux de son âme,

qui est tout ulcérée et toute fumante de l'ordure de ses désirs impurs et dégoûtant le pus et l'apostume de ses œuvres honteuses.

S'ils se présentent à l'étude, que ce soit comme ces pauvres aveugles de l'Évangile qui crient après Notre-Seigneur : *Jesu, fili David*. Qu'ils demandent au Fils de Dieu : *Domine, ut videam*. Qu'ils se regardent dans la chair et dans cette masse obscure et aveugle du corps humain comme de pauvres prisonniers dans les cachots obscurs et sous terre, qui travaillent en vain à chercher la lumière, si le saint geôlier de l'Esprit ne vient ouvrir la porte, et ne leur vient donner le jour dont lui seul a les clefs.

Qu'ils se considèrent comme ces pauvres ensevelis dans les tombeaux, ou comme ces misérables accablés, mais encore vivants sous les mesures d'une maison ruinée et abattue par surprise. Dans la nécessité où ils se voient captifs et esclaves de leur

malheur, sans pouvoir se retirer de leurs misères, ni se faire jour par eux-mêmes, ils sont contraints de finir en gémissant la langueur de leur vie, à moins qu'ils ne soient secourus par la main des vivants, ou par le soin d'un habile architecte, qui les délivre promptement par les inventions de sa sagesse. Ainsi en est-il de l'homme qui se trouve accablé sous les ruines de la nature humaine. Jamais il ne doit prétendre de s'en retirer par lui-même, et à moins que Notre-Seigneur, ce saint architecte et ce divin réparateur de nos ruines, ne le retire de sa captivité, il faut nécessairement qu'il périsse dans sa misère.

Il doit en être de même de la pratique des vertus, auxquelles il faut qu'ils s'appliquent avec le même esprit et la même disposition de pénitence. Il faut pour cela les instruire de la peine et de la difficulté que Notre-Seigneur fait souffrir à l'âme pour jouir de son royaume et pour entrer en son paradis terrestre des vertus. L'ange du zèle

de Dieu est à la porte avec l'épée ardente du feu, qui marque la peine, la douleur et la souffrance qu'il faut porter pour jouir de ce bonheur dont on est déchu, et où on ne rentre qu'à la sueur de son front. Nous sommes dans une faiblesse très-grande en ce monde, et cependant nous avons à traîner après nous un poids étrange, qui est notre chair. Il me semble que nous sommes en cet état comme un esclave qui, traînant après soi une meule de moulin, veut pourtant monter à la cime d'une montagne, mais par un chemin où il trouve un million de puissances ennemies qui s'y opposent, qui l'assiègent, qui l'environnent, qui l'appesantissent, qui le troublent, qui l'éblouissent, qui l'offusquent, le voilant de ténèbres et d'illusions, l'empêchant de voir son chemin, et le portant dans d'affreux précipices. Voilà où nous en sommes réduits. Car c'est une chose effroyable que la voie de la vertu et la vie de l'esprit en ces contradictions et résistances, et en la dif-

ficulté d'y faire progrès sans un total abandon à Dieu et une foi parfaite. Il faut leur montrer que Notre-Seigneur seul, en cet état, peut nous délivrer de nos maux et nous élever au-dessus de nous-mêmes pour nous établir en toute perfection, et que ce divin Sauveur nous soulage en la vue des efforts, des sacrifices et des violences qu'il voit que nous souffrons et que nous nous faisons à nous-mêmes avec sa grâce, sans laquelle tous ces efforts seraient inutiles, lui seul pouvant nous délivrer du labyrinthe de notre chair et de l'accablement des vices qui nous dévorent et nous consomment.

C'est pourquoi exhortez-les souvent à entreprendre leur renouvellement avec beaucoup d'humilité, de patience et de longanimité. Apprenez - leur aussi dans ce même esprit à porter tous les états pénibles que Dieu a laissés comme des vestiges de sa justice en tous les exercices : par exemple dans l'oraison, les sécheresses, les amer-

tumes, les délaissements, les scrupules, et plusieurs autres tentations. Dans l'exercice de la charité du prochain, les rebuts, les contradictions, les délaissements, les afflictions. Dans leur étude, les bouchements d'esprit, les dégoûts, les lassitudes, et les ennuis, les troubles, les confusions, les impuissances d'avancer, de dire et de comprendre. Dans la pratique des vertus, les résistances de la chair, les violences qu'il se faut faire à soi-même, les contradictions du monde, la confusion de soi-même, les délaissements d'esprit, les découragements, les lâchetés, les timidités et les autres choses qui se trouvent à toute heure dans ce pénible exercice, où il faut de nouveau former et enfanter Notre-Seigneur.

Les femmes, qui souffrent les douleurs de l'enfantement en punition du péché, sont les images et les figures d'une âme qui enfante et engendre en elle Jésus-Christ après l'avoir perdu. Jamais il ne renaîtra en elle qu'avec de très-grandes tranchées et d'ex-

trêmes violences. Et c'est en cela que consiste la première et essentielle pénitence de l'homme. Il faut qu'il serve Dieu en pureté d'esprit, dans une séparation de tout et dans une mort universelle à tout soi-même ; ce qui ne se fait point sans gémissement, sans peine, sans violence et sans sueurs. Il faut commencer par là notre pénitence, et il la faut continuer ainsi toute notre vie. Car sans cela toute la pénitence extérieure est vaine et inutile.

LETTRE XXXIV

Que tout doit nous porter à Jésus et nous le faire
aimer.

Je ne doute pas que vous n'ayez eu un sacrifice à faire à l'arrivée de votre homme, qui s'en est retourné les mains vides. Mais bénis soient les ordres du saint amour de Jésus, qui se plaît à percer le cœur de ses victimes et à les associer ainsi

à sa divine Mère, à cette hostie précieuse, dont le cœur fut si souvent pénétré du glaive de douleur par la mort de son Fils. C'est lui qui est le supplément de notre religion, et en qui vous devez trouver les louanges et les remerciements nécessaires pour reconnaître les biens de Dieu et les miséricordes que vous en recevez. Bienheureux le chrétien qui connaît ce que lui est Notre-Seigneur, et qui de toutes choses prend sujet de retourner à lui. Il le faut envisager comme le principe de tous les biens qui nous sont faits. Il le faut même regarder comme le bien principal que nous pouvons recevoir de la bonté de Dieu le Père : ainsi nous serons en tout et par tout établis uniquement en Notre-Seigneur Jésus-Christ. O magnificence d'amour ! ô aimable invention de Dieu le Père pour nous faire aimer ce cher Fils ! Comme la sagesse du Fils s'est épuisée dans la chair pour faire connaître, aimer et servir son Père, de même le Père n'oublie rien pour faire aimer ce divin Fils

et pour lui lier toutes les créatures par toutes les obligations et par tous les liens imaginables. Soyez toujours en Marie pour Jésus, comme l'unique et la parfaite amante de Jésus. Ayez le cœur ouvert et dilaté comme elle, et en elle pour l'amour de Jésus, son cher Fils, lequel n'a jamais été aimé si divinement que par elle, et aussi n'a-t-il rien tant aimé ni si parfaitement possédé qu'elle-même. Adieu. Jésus vivant en Marie soit votre tout.

LETTRE XXXV

Il souhaite la destruction parfaite de la personne à qui il écrit, afin que Dieu y vive et règne seul par son esprit.

Si la charité se pouvait plaindre de l'excès de son bien, je le ferais des grâces que Dieu me fait par vous. O Dieu ! il faut bien avouer que la vérité surpasse tous les sentiments des vertus, et qu'on ne doit

point trouver à redire à sa conduite, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sienne a surpris et surmonté l'attente de tous les hommes. Allez donc, et vous perdez en Dieu, qui n'a ni mesure ni borne en ce qu'il est et en ce qu'il opère. Je désire de ne vous trouver plus à mon retour, parce que je voudrais ne trouver en vous que Dieu seul, qui, vous ayant absorbée en lui, vous eût entièrement ravie et dérobée à tout ce qui est de vous. Laissez pour cela régner le Saint-Esprit sur vous ; laissez-le agir en toute l'étendue de ses effets et de ses opérations divines. Qu'il soit en vous le destructeur universel de vous-même et le possesseur de tout votre intérieur, en l'établissement parfait de son règne divin et dans la plénitude de toutes ses vertus et de toutes ses perfections, qui vous rendront parfaitement semblable à lui. Adieu.

LETTRE XXXVI

Il écrit à une personne sur la mort d'un de ses enfants.

Nous sommes dans l'octave des saintes tendresses des parents envers leurs enfants, ce qui m'oblige de vous témoigner les sentiments que j'ai portés, apprenant l'état où vous étiez. Je vous conseille de vous aller délasser pour quelques jours à la campagne; et, en attendant votre retour, je vous supplie d'unir votre douleur avec les saintes larmes de la très-sainte Vierge et avec la douleur de saint Joseph, qui souffraient pour l'absence et l'éloignement de leur très-cher enfant. Et souvenez-vous que Notre-Seigneur sacrifiait, de son côté, les sentiments et les tendresses raisonnables du plus saint et du plus cordial enfant du monde, parce qu'il regardait les intérêts de Dieu son Père, qu'il préférait aux sen-

timents et aux tendresses de la nature humaine. Ma très-chère fille, j'ai été sur le point d'aller chez vous, afin d'apporter quelque tempérament à l'excès de la douleur et de la peine qui vous ont pressée ces jours-ci; mais j'ai cru pour plusieurs raisons qu'il valait mieux attendre votre retour. Je vous supplie cependant de croire que je suis plus que jamais vôtre en Notre-Seigneur Jésus et en sa sainte Mère. C'est le chétif et très-indigne serviteur de Jésus en Marie.

LETTRE XXXVII

Il console une personne sur la mort de son père.

Je vous dirai ce que l'apôtre saint Paul, dans son affliction, disait à ses enfants affligés: *Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations.*

C'est lui, comme dit ce même apôtre, qui soulage les personnes affligées et humiliées, et qui les soutient dans leurs désolations. Quel bonheur que toutes choses nous lient à Dieu dans le christianisme, et que rien n'arrive aux enfants du Père qui ne les rende siens par un titre nouveau? Il faut que la qualité d'orpheline vous rende plus dépendante de Dieu, plus retirée en lui et plus séparée de tout, et qu'elle vous établisse dans une plus grande confiance en lui et dans un abandon plus parfait que vous ne fûtes jamais. Que le sein éternel de Dieu soit maintenant votre demeure, votre repos, votre soutien, votre conseil, votre vertu, votre lumière, votre amour, votre vie, votre tout, et qu'il commence de vous être sur la terre ce qu'il vous sera dans le ciel pour une éternité. En perdant l'image, vous recouvrirez la vérité, et ce Père divin, duquel procède toute paternité au ciel et en la terre, vous sera toutes choses, comme il est à son Fils et à sa fille aînée, je veux

dire à Jésus-Christ et à Marie, desquels je vous conjure d'être inséparable, et dans l'occupation desquels vous devez vous préserver de toutes les créatures qui vous vont assiéger et attaquer. Adieu.

LETTRE XXXVIII

Que ce ne sont point les inspirations qui doivent être la règle de notre conduite, et combien il est important de se soumettre aux directeurs.

Je ne puis vous céler que votre souvenir ne me soit très-fréquent par la miséricorde de Dieu, qui veut que je vous serve toujours comme j'ai fait et comme je ferai à l'avenir, s'il lui plaît m'en donner la grâce. Mais aussi je vous dirai que votre conduite me donne de la peine, et que je crains pour vous, quand je remarque l'attache que vous avez à vous-même. Il ne faut que cela pour éloigner Notre-Seigneur de vous et pour vous empêcher d'avancer solidement en la vertu.

Quoique vous sentiez des goûts en l'oraison et dans le reste de vos exercices, cela n'est rien qu'amusement et tromperie, n'avançant point dans le détachement de vous-même.

Vous me dites que vous n'avez acquiescé au conseil de M. B***, à cause que vous n'étiez inspirée de le suivre. Au nom de Dieu, regardez toute inspiration pour fausse, quand elle est contraire au conseil d'un supérieur; car l'esprit de Dieu, qui réside en eux, ne se contrarie pas lui-même; et quand ce qu'il ordonne ne serait pas selon le bon plaisir de Dieu, il ne le ferait pas connaître à l'inférieure, et elle ferait une œuvre très-agréable à Dieu en lui obéissant. Notre-Seigneur a fait autrefois entendre cela à sainte Thérèse, en lui apparaissant et lui disant que l'obéissance qu'elle avait rendue à son directeur lui avait été plus agréable que ce qu'elle lui rendrait à lui-même. Et la raison est que Dieu aime l'humilité et la soumission, et

que son esprit, qui dispose de tout dans l'ordre, conduit les inférieurs par les supérieurs. Il en use même de la sorte pour notre sûreté ; car, comme nous vivons sous la conduite de la foi, qui est obscure, il nous a voulu donner la voie claire et sensible de nos directeurs, pour notre assurance et pour notre repos. Dans l'obscurité, le faux se mêle avec le vrai ; on prend l'un pour l'autre ; le malin se fourre et se glisse là dedans, et pour l'ordinaire il se rend soigneux de tromper les commençants, tâchant de les arrêter en cette voie d'incertitude, de perte de temps et d'un orgueil imperceptible, qui est ravi d'être conduit par des voies extraordinaires.

Nous ne serons jamais damnés pour avoir été infidèles aux inspirations, reconnaissant leur incertitude et la raison que l'on a d'en douter. Aussi n'est-ce point la voie que Dieu, Jésus-Christ et les apôtres nous ont laissée ; mais c'est la conduite de la foi, qui, nous proposant un chef universel,

visible dans l'Église, pour conduire le corps des fidèles, dans lequel le Saint - Esprit, directeur des chrétiens, réside, donne encore à chacun des directeurs particuliers dans lesquels il habite, en sorte que celui qui leur obéit obéit à Jésus-Christ même, et celui, au contraire, qui entend une autre conduite est sujet à être trompé, n'ayant point de caution de sa direction. Demeurez-en là, je vous prie, si vous voulez que je réponde pour vous; autrement je ne m'en mêlerai plus, car je contribuerais infailliblement à votre perte. De cette sorte de péché vous tomberiez dans un autre plus dangereux; et d'un orgueil fondé sur la vanité même, dont l'on est aisément détrompé, parce qu'il n'a pour fondement que ce monde et ce corps qui passe, ou même l'esprit naturel, qui n'est rien devant Dieu dans le poids du sanctuaire, vous tomberiez dans une attache à vous-même et dans un orgueil spirituel mille fois plus dangereux que le premier, qui vous perdrait tout à

fait. J'en sais des exemples qui vous feraient compassion si je vous les disais. Ayez donc pour règle les commandements de Dieu, de son Église et de votre religion, et, s'il y a quelque chose de particulier qui ne soit pas marqué par votre règle, votre directeur, auquel vous vous soumettrez en toutes choses. L'inspiration est trop dangereuse, surtout quand elle prend ce train de se croire soi-même et de ne point se soumettre. En un mot, ne faites plus tant de cas ni tant d'estime de tous ces mouvements secrets, que vous les preniez pour être les principes de votre conduite. Pour l'amour de Dieu, je vous dis ceci, pressé que je suis du désir de votre salut : suivez ce que vous dira M. B***, et étouffez votre esprit et votre propre jugement; sa conduite est solide, aussi bien que celle qu'il vous propose des saintes filles de la Visitation.

Pour ces actes qu'elles pratiquent, faites-les, et ne craignez point. C'est la règle d'un ordre conduit de Dieu, et une règle

qui avance les âmes avec beaucoup d'amour et de perfection. Défiez-vous de vous-même ; l'oisiveté et la paresse spirituelle se fourrent souvent dans un esprit par l'adresse du malin, sans qu'on y pense. Si j'avais assurance que vous fussiez dans un certain état que je ne vois pas en vous, j'aurais égard à vos raisons ; mais cela n'étant pas, faites ces actes qui vous sont marqués dans ces livres que M. B*** vous a proposés. Suiyez, je vous conjure, tous ses conseils, sans craindre de rien gâter ; car la vertu de soumission ne souffre jamais qu'on perde rien en la suivant. Abandonnez-vous à lui pour l'amour de Jésus, et dans la confiance en votre époux et en votre amour, qui est garant de votre directeur ; soyez assurée que tout sera pour sa plus grande gloire. Faites donc simplement ce qu'il vous dira ; ses avis ne seront pas contraires aux nôtres, comme vous vous l'imaginez ; et même quand il vous dirait quelque chose qui ne convien-

drait pas avec ce que je vous ai dit, oubliez tout pour lui obéir. Je vous le dis encore une fois, obéissez et jouez au plus sûr. Croyez-moi, car je suis en Notre-Seigneur et en sa très-sainte Mère tout vôtre.

LETTRE XXXIX

Il écrit à une personne qui ne pouvait prendre confiance en un directeur qu'il lui avait donné.

Je prie Notre-Seigneur qu'il vous possède pour jamais. Je suis en peine de vous, n'apprenant point de vos nouvelles. Je vois que cela vient de l'inquiétude que vous souffrez et de la sollicitation que je vous ai faite de vous soumettre à M. B***. J'avais souhaité cela pour votre mieux; mais, puisque vous ne le pouvez goûter, il n'est pas raisonnable de vous décourager. Ce n'est pas d'un seul homme que dépend notre salut; il est attaché à notre bon Seigneur et Maître, qui ne nous délaisse jamais tant

qu'il connaît en nous une bonne volonté. Ayez donc bon courage ; donnez-vous toujours toute à lui ; priez-le qu'il vive en vous ; demandez-lui qu'il vous fasse participante de ses vertus, de ses inclinations et de son esprit, afin que vous ne soyez plus ce que vous avez été jusqu'à présent, mais Notre-Seigneur même. Un jour le confesseur de sainte Catherine de Sienne, étant dans sa chambre, y rencontra, au lieu d'elle, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; tant cette bonne sainte était changée en Notre-Seigneur et n'était plus elle-même, c'est-à-dire qu'elle n'avait plus d'inclinations, de désirs, de mouvements, en un mot, de vie intérieure que celle de Jésus-Christ ; ce que Dieu voulut faire paraître par ce changement extérieur. C'est là ce que vous devez demander à Notre-Seigneur tous les jours de votre vie ; priez-le qu'il vous change entièrement en lui, c'est-à-dire qu'il change le vieil homme qui est en vous dans le nouveau, et dans sa nou-

velle vie. La méditation de sa vie et de sa mort, la pratique de ses vertus, la communion fréquente, mais fervente et cordiale, vous serviront beaucoup à cela. Mais, parce qu'il vous faut quelque règle, et que l'esprit de Notre-Seigneur est soumis, il est bon que vous ayez quelque personne qui vous voie et vous serve soigneusement; et comme vous avez auprès de vous un trésor en la personne du R. P. C***, qui pourra servir à vos besoins, donnez-lui accès dans votre maison, et rendez-vous soigneuse d'en profiter.

LETTRE XL

Son zèle pour le service des âmes.

Pour ce qui est du doux travail de vous écrire de votre époux si aimable et si amoureux, pourquoi craignez-vous que cela m'incommode? Eh quoi! le Fils de Dieu,

quand il versait son sang pour vous racheter et pour vous donner un remède à vos maux, craignait-il la douleur ? Mais craignait-il la mort ? Et saint Paul ne m'apprend-il pas qu'il faut que je continue pour vous l'ouvrage de Jésus notre amour, et que j'accomplisse ce qui manque à sa divine passion. Ce tout aimable Sauveur a composé dans ce divin jour de sa mort le remède à votre infirmité, et il dit que je vous le dois appliquer, puisque je suis à votre âme le ministre de ses mystères douloureux. Eh bien, je verrai fumer et bouillonner pour vous ce sang divin dans mes mains, et j'épargnerai mon travail ? Non, ma fille, non pas même ma vie, ni la dernière goutte de mon sang. Il nous l'a commandé lui-même, ce divin Tout, et je lui obéirai avec joie. Allons donc, allons fortement à l'amour. Continuez votre attrait à Jésus pâtissant et anéanti à la croix. Vous avez nécessité d'être telle en ce temps, autrement votre amour envers lui ne saurait être juste. Voir Jésus anéanti,

et ne l'être pas avec lui, c'est être déraisonnable, et ce n'est pas le vouloir aimer ; car le moyen que vous soyez unie à Jésus anéanti, en demeurant vous-même en votre entier ? Ne souffrez point d'être dans un autre état que Jésus. C'est là où aboutissent tous ses desseins sur vous ; il veut que vous viviez comme lui et que vous lui ressembliez par état.

LETTRE XLI

Son parfait dégagement dans la conduite des âmes.

J'ai ressenti quelque douleur, arrivant en cette ville, de la nouvelle qui m'a été confirmée de votre éloignement sans apparence de retour. Sur quoi je vous dirai que, selon le pur esprit de la foi qui me fait espérer que Jésus travaillera par lui-même en mon absence pour l'avancement de votre âme, je n'ai pu, dans cette occasion qu'il me

donne d'un sacrifice si important et si sensible, que je n'aie eu de la joie de trouver à mon arrivée une telle occasion de souffrir pour son amour. Il est le maître absolu de ses œuvres et de la conduite de ses desseins; il faut vivre à lui par-dessus tout, et même par-dessus tout ce qui nous regarde, et vivre en privation de toutes les joies de notre esprit. Il se faut résoudre dans l'attente de la vie future de porter incessamment sa croix, sachant que si nous sommes compagnons des douleurs de Jésus en cette vie, nous communierons à ses joies et à ses consolations éternelles. Je prends congé de vous, dans l'espérance de vous entretenir un jour des ouvertures que Notre-Seigneur nous donne pour le servir en notre éloignement. Je le dirais exil et bannissement, si partout on ne trouvait Jésus-Christ, en qui toutes choses nous sont rendues présentes.

LETTRE XLII

De sa grande dépendance de Dieu dans la conduite
des âmes.

Ne vous étonnez pas des divers sentiments que je vous mande. Dieu m'exerce aussi bien que vous, et il me tient en ténèbres et en incertitude sur ce qui vous regarde. Comme je le vois changer à tout moment de conduite sur vous, je ne dois pas faire autrement. Je dois étudier tout ce qu'il fait, et l'entendre parler par tout ce qu'il opère, soit en l'intérieur, soit à l'extérieur. Je suis à lui pour vivre en dépendance de ses ordres dans tous les moments de ma vie : je ne me lasserai point jusqu'à la mort d'attendre la manifestation de ses desseins. Rien ne me fera précipiter, rien aussi ne me fera reculer. Je tiendrai toujours à lui par la foi, et je serai en sûreté quand je lui serai attaché par ces liens de l'esprit. La foi

a ses fondements invariables et infaillibles, et en elle on ne peut rien appréhender, étant fondé sur la bonté et sur la sagesse d'un Père aussi adorable que le nôtre. Prions toujours en unité d'esprit en attendant notre entrevue; et Notre-Seigneur, se trouvant au milieu de nous, se fera paraître par la vertu de sa parole et par l'unité de ses désirs en nous. Adieu.

LETTRE XLIII

Il donne quelques avis utiles aux âmes qui veulent travailler à la perfection.

Je vous conjure au nom de Notre-Seigneur de ne point altérer la simplicité de vos lettres en m'exposant votre intérieur. Car rien n'est capable de ruiner les ruses de Satan, et d'attirer sur vous les bénédictions de Dieu, et sur moi ses lumières pour votre chère conduite, comme la continuation de votre naïveté et de votre confiance.

Eh quoi ! êtes-vous bien capable de croire, ou plutôt êtes-vous bien susceptible de cette maligne impression, que rien qui soit au monde puisse altérer le fonds de charité que Jésus-Christ a mis en moi pour le salut et la perfection de votre âme ! Le monde ni l'enfer n'ont point d'atteinte au royaume de Dieu. Vos craintes ne sont que des ruses du malin, qui cherche toujours à inquiéter et à troubler les âmes, pour dérober autant de leur occupation en Jésus-Christ, qui veut la paix des cœurs où il habite. Il dit, par son prophète, que *son lieu est en paix*, parce qu'il ne veut point que sa demeure ni que son trône soient agités. Ne manquez pas tous les jours de mourir à votre sens, car vous y êtes encore trop attachée ; et si vous ne faites continuellement la guerre à ce cruel ennemi, vous en serez à la fin accablée.

Ne vous inquiétez point tant néanmoins de vos faiblesses, et ne souffrez point d'autre amertume ni d'autre douleur après vos

fautes, que parce qu'elles déplaisent à Dieu. Si vous y prenez garde, vous verrez que les sujets de vos abattements viennent d'ailleurs. L'amour ne trouble point, et puis il n'est pas ordinairement si sensible en ces rencontres, qu'il puisse produire les effets que vous ressentez. Allez toujours vous confiant en votre époux Jésus. Tremblez en vous voyant, mais réjouissez-vous en le considérant, et ne perdez jamais la paix. Que ne devez-vous point faire pour réjouir ce Père, qui pense tant à vous dans le fond de son cœur, dont la joie ou l'amertume dépend de celle de votre âme ?

Pour votre oraison, ne vous étonnez pas si, lorsque vous prétendez vous y rendre plus exacte, vous vous y trouvez moins recueillie. C'est qu'il y a en vous une petite créance secrète que votre exactitude contribuera à vous unir à Dieu, et il veut vous faire connaître que rien ne vous peut unir à Jésus-Christ que Jésus-Christ même par sa divine bonté. Ce n'est pas que vous ne

deviez toujours y être le plus exacte que vous pourrez; mais il veut avec cela que vous y apportiez une grande humilité, et que vous vous présentiez avec un profond anéantissement devant une si sainte majesté.

Pour ce que vous me mandez de la crainte que vous avez d'avoir été trompée, vous devez croire que vous méritez bien de l'être; mais néanmoins vous devez toujours marcher en confiance. Même ce que vous marquez de particulier de la Visitation ne vous doit point étonner; car cela peut être vrai en un sens, quoique vous ne le connaissiez pas. Abandonnez-vous à ce bon Dieu sans tant examiner sa conduite. Marchez simplement avec lui, et dans une totale confiance. Une fille doit ainsi vivre avec son père. Demeurez toute en lui, vous reposant sans souci sur sa poitrine paternelle. Que nous sommes heureux d'être nommés et d'être en effet les enfants de ce Père! Qu'il soit à jamais loué, adoré et aimé

de toute créature ! Qu'heureuse est l'âme qui le peut continuellement aimer, et que malheureuse est celle qui le méprise et s'y rend infidèle ! Aimez donc, louez et adorez cet unique objet des esprits et des cœurs.

Je crois aussi vous devoir avertir que vous preniez bien garde à ne pas travailler jusqu'au bout de vos forces. Il ne faut pas suivre le zèle indiscret et cette ferveur qui se donne, comme dit saint Pierre, par tentation, laquelle n'aboutit qu'à miner les serviteurs de Dieu. Pour la discipline, ne la prenez pas au delà des ordres que l'on vous donne. Mais pour la prendre par souhaits et par désirs très-ardents, vous le pouvez autant qu'il vous plaira, gardant cette disposition jusqu'au jour où il la faudra souffrir en effet. Encore une fois, soyez fidèle aux ordres qui vous sont donnés, afin que vous ne soyez pas trompée par les ruses du démon et par l'artifice de l'amour-propre, qui, pour satisfaire à une

passion, ne craint point d'en affliger une autre.

Pour votre occupation intérieure pendant vos chapelets de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, je vous prie, en récitant la couronne de Jésus, de vous unir intérieurement à la très-sainte Vierge, pour rendre en elle à Jésus-Christ tout ce qu'elle lui est et qu'elle lui rend ; et en récitant le chapelet de Notre-Dame, de vous unir intimement à Jésus, pour entrer en son intérieur envers la très-sainte Vierge. Vous y trouverez un grand fonds de substance et de vie intérieure qui vous renouvellera toute.

Soyez toujours courageuse à vous humilier. Dieu n'a rien de si cher que de voir triompher la grâce de la nature. Rien ne lui plaît tant que de voir son Fils unique et la puissance de son sang triompher du démon et du venin mortel dont il avait empoisonné notre nature. Faites donc généreusement et magnifiquement ce que vous faites, pour le faire chrétiennement, et pour triom-

pher dignement des restes de la nature. La grâce ne sera jamais maîtresse en rougisant et en tremblant. Le moyen de vous fortifier est de prendre en votre esprit des pensées sortables aux actions viles et basses que l'on vous donne à faire, comme serait la vue de votre néant et de vos péchés; car il n'y a point de bassesse et d'abjection qui ne leur soient dues, et il n'y a point de mépris qu'ils ne méritent. L'enfer et ses confusions en sont des marques assurées, et c'est pour le faire expérimenter aux réprouvés, et en donner connaissance aux élus, que Dieu a formé ces abîmes. Après cela, ne faut-il pas nous plonger et nous abîmer dans toutes sortes d'abjections, d'avilissements, de mépris, de confusions, d'oubliances des respects humains et des retours sur nous-même, qui ne sont que des fantômes et des chimères? C'est là où il faut se plonger entièrement, et non pas craindre de se mouiller le bout des doigts. Je serai ravi quand je vous verrai avancer

dans ces pratiques, et que je saurai que vous aurez été un peu méprisée ; comme ce sera le comble de ma joie quand je saurai que vous l'aurez été beaucoup ! Voilà les choses principales sur lesquelles vous aviez besoin d'être instruite. Ne vous étonnez pas si je ne répons point à plusieurs autres que vous m'écrivez. Je m'arrête aux plus importantes, et je remets les autres au temps que la Providence me permettra de vous voir. Cependant je me consolerais avec lui, attendant le succès de tout ce qu'il opérera dans votre âme en sa divine charité, hors de laquelle toute la vie n'est qu'une langueur perpétuelle.

LETTRE XLIV

Il exhorte une dame à faire un continuel progrès dans le saint amour.

La nature se lasse quelquefois dans sa joie et s'ennuie de son plaisir ; mais la cha-

rité ne dit jamais : C'est assez : elle se fortifie, se renouvelle et s'augmente en la possession de ce qu'elle aime. Quelle joie à Jésus vivant et conversant avec sa Mère dans le monde ! Quelle consolation de voir la complaisance de son Père sur leurs entretiens, et le feu de l'Esprit divin opérant toujours par eux de nouveaux effets d'amour et de grâce ! Un jour défilait l'autre en l'exercice de l'amour, et le premier se voyait toujours surmonté par le second. Ils allaient toujours croissant en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. C'est là le modèle parfait du saint amour, qui fait ce même effet dans les cœurs abandonnés au Saint-Esprit. Notre-Seigneur Jésus-Christ vit sur la terre dans les âmes, et prend accroissement en elles selon les opérations de sa grâce, comme il faisait autrefois conversant en son enfance avec sa Mère, et il continue en nous sa vie intérieure quand nous sommes à lui uniquement. Ce qu'il a commencé en soi, il le

continue dans son Église, en sorte que la vie divine qu'il lui communique, et qui est si glorieuse à Dieu son Père, n'aura jamais de fin dans l'éternité. Il désire que toute la terre soit pleine de son feu, et il ne l'a envoyé ici-bas qu'afin qu'il dévore le monde. Ne voulez-vous pas vous laisser consommer à l'amour? Je vous y eusse invitée dès hier matin, m'y trouvant porté par la charité de Jésus-Christ qui me presse; mais me ressouvenant que je vous avais donné assez de sujet et de matière pour vous appliquer et vous renouveler en l'amour de Marie envers Jésus, je vous ai laissé le loisir de tout lire, remettant à aujourd'hui à vous exciter à faire un progrès continuel dans le saint amour.

Me promenant hier au soir et voyant coucher le soleil, je considérais combien de pas avait faits ce grand astre, visitant le monde en un jour; et je disais en moi-même : Quelle joie serait-ce à une âme qui aurait

fait de pareilles démarches en l'amour divin ! Oh ! qu'elle se coucherait avec grande douceur et consolation, si elle s'était avancée et acquittée de son devoir comme lui !

Nous avons en nous l'esprit de Dieu et Jésus-Christ même, qui est comparé au soleil et nommé un géant, dont les pas et les démarches sont du ciel en la terre et de la terre au ciel. Et n'est-il pas étrange que nous arrêtions sa vertu, et que nous l'empêchions d'avancer en ses voies ? Au nom de Dieu, n'arrêtez pas d'un moment la course de son esprit, et la vitesse avec laquelle il voudrait emporter votre âme. Dites-lui que, s'il est géant, comme vous le croyez, qu'il vous enlève sur ses bras et vous emporte avec lui. Dites-lui que vous êtes un enfant faible et petit, qui ne peut pas avancer comme il fait ; mais que, s'il veut vous faire la grâce de vous élever en sa force et de vous porter en son sein, vous marcherez comme lui à grands pas,

vous avancerez toujours dans la vitesse de votre course, vous arriverez heureusement avec lui. Je vous laisse en ce saint sentiment, que vous trouverez conforme à celui de Notre-Seigneur, qui, excitant à toute heure l'Église, lui dit qu'elle se lève, et qu'elle avance promptement sans chercher du repos en ses voies, lesquelles sont toutes en paix et en consolation au milieu de leur vitesse et de leur rapidité.

Il n'y a rien de plus doux, ni qui donne plus de repos et de consolation à l'âme, que d'être ravi hors de soi-même par Jésus-Christ et par son divin esprit, qui n'a pas besoin pour cela du char ardent d'Élie, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire; mais qui, par sa seule puissance, nous élève de la terre dans le ciel, et du fond de nous-même nous transporte dans le sein de Dieu. Je serais infidèle à Jésus votre époux, si je ne pressais incessamment votre âme pour l'empêcher de se reposer un seul moment sur elle-même. C'est l'unique appréhension

de l'amant, qui veut que son amante s'appuie et se repose sur lui seul, selon les termes de l'Écriture, qui dit que l'Église, épouse de Jésus-Christ, s'élevant au ciel, est appuyée sur son bien-aimé.

LETTRE XLV

Il écrit au sujet d'une personne qu'on lui avait mandé avoir été choquée de sa conduite, et qui le croyait opposé à quelque bonne œuvre.

Vous me marquez que M. N***, à qui on a voulu que je parlasse, a été choqué de ma conduite. Je ne m'en étonne pas, parce qu'ordinairement je donne du rebut aux gens de bien par ma mauvaise grâce, et puis les ouvertures de Dieu et ses conjonctions se font toujours en suavité. Mais quand on fait quelque chose par déférence humaine, quoique ce soit à bonne fin, cela n'a pas la même influence de grâce et ne porte pas la même bénédiction, parce

que ce n'est pas alors une vertu divine qui opère d'une personne dans l'autre et qui agit en toutes les deux.

Pour ma disposition, elle est tout autre que ce saint serviteur de Dieu ne pense, et j'espère qu'avec le temps il connaîtra combien elle est éloignée du procédé qu'il soupçonne. Quoique je sois dans une chair de péché susceptible de toute malignité, et que je puisse tomber dans un grand abandon, je crois que notre Maître est si bon, qu'il m'ôterait plutôt la vie que de me laisser tomber dans ce dernier aveuglement. Aurions-nous, en vérité, la moindre étincelle de son amour sacré, si nous avions les mains liées pour son œuvre, ou seulement croisées et inutiles pour n'y pas travailler? Que serait-ce donc si nous les avions ouvertes pour le détruire? Ne serait-ce pas agir en démon? Pour moi, je croirais cela un crime abominable et un péché contre le Saint-Esprit. Et quelle plus grande joie que d'avoir part à

un si saint ouvrage? Mais je ne mérite pas cet honneur, et je ne suis pas digne qu'on m'y appelle. Je tiendrais même à une très-haute gloire de rendre les moindres services aux plus petits des serviteurs de Dieu qui s'y emploient; mais je ne suis pas même digne de les approcher. Croyez que je suis disposé de la sorte. J'honore ce que je ne puis faire, et je me confonds en tout ce que je fais, tant je suis indigne et incapable de tout emploi.

LETTRE XLVI

Il parle contre les duels, et exhorte une personne à prendre hautement le parti de Dieu contre le monde.

Je reprends aujourd'hui la plume pour vous envoyer un mémoire sur les duels, à l'occasion de M. N***, qui, après s'être battu contre son proche parent, s'est retiré chez son A***, et réfugié dans sa maison. C'est une chose bien odieuse, et sans doute

bien contraire à ses inclinations. Ne pourrait-il pas en cette rencontre témoigner hautement combien il condamne ces crimes, et que, bien loin de les protéger et de vouloir que sa maison serve d'asile et de refuge à ceux qui les commettent, il veut absolument qu'ils s'en retirent ?

Il faut que les respects humains cessent, quand on veut faire triompher Dieu et détruire ses ennemis capitaux, comme sont le péché et le monde. Il faut dans ces occasions faire violence à la mollesse de la nature et de la chair ; et l'esprit de Jésus prend grand plaisir à voir qu'on n'hésite point, quand il y va de se sacrifier soi-même et de s'anéantir pour établir autant qu'on peut le royaume de Dieu son Père. Vous verrez en Notre-Seigneur et en la prudence chrétienne ce que vous aurez à faire en cela pour son service. Autrefois Moïse ordonna aux Lévites de mettre l'épée à la main, et d'aller tête baissée au milieu du peuple d'Israël qui sacrifiait au veau d'or,

avec ordre de ne regarder ni père, ni mère, ni parent, ni ami; mais de mettre tout à mort : ce qui nous apprend que, quand il est question de détruire l'idole du monde qui s'élève contre Dieu, on ne doit rien épargner, mais qu'il faut obéir absolument aux ordres de Jésus-Christ. Il donne sa malediction au monde pour ses scandales : *Væ mundo à scandalis*; et il fulmine le même anathème contre ces misérables scandaleux qu'il fait contre les damnés : *Væ* : déclarant qu'il vaudrait mieux qu'ils fussent au fond des abîmes de la mer avec une meule de moulin au cou, que d'infecter par leur exemple funeste les âmes faibles de l'Église. Par là il veut faire entendre qu'ils sont déjà condamnés aux abîmes éternels de l'enfer, où ils seront perdus et abîmés dans un élément plus cruel que l'eau, qui ne les fera pas mourir, mais les fera revivre éternellement dans leur consommation malheureuse. Et pour exprimer le poids de la justice et de l'ire divine sur ces malheureux,

qu'il prétend tenir écrasés sous la main de sa vengeance pour toute une éternité, il témoigne que cette meule de moulin qui les tiendrait abîmés sans ressource leur serait bien moins fâcheuse que celle qu'il jettera sur la gueule de l'enfer au jour du jugement, pour les tenir éternellement renfermés dans ces épouvantables cachots. Voyez de quels termes il se sert dans l'Écriture sainte pour exprimer la rigueur de ces peines, et vous verrez ce que, etc.

LETTRE XLVII

Il reprend une personne de condition de ce qu'elle choisissait les plus mal faits de ses enfants pour les mettre dans le clergé ou dans le monastère, sans examiner beaucoup leur vocation et leur esprit.

Je bénis Dieu de la résolution que vous avez prise de lui consacrer particulièrement quelques-uns de vos enfants ; et j'ai bien de la joie que vous vouliez les soustraire à

la malignité du siècle , pour les donner à l'Église et les dédier au service des saints autels. Mais je ne puis approuver que vous choisissiez pour cela ceux qui ont le moins d'esprit, et que vous ne vouliez donner au Fils de Dieu que le rebut du siècle. C'est une conduite qui fait paraître bien peu de foi et de religion; et si elle est commune dans la plupart des familles, c'est qu'on aime mieux y voir régner l'esprit du monde que celui du Fils de Dieu. S'il y a un stupide, un étourdi, un lâche, un éventé, en un mot, quelqu'un dont on n'ait pas grande espérance, on dit aussitôt : Il le faut faire moine; il le faut faire d'Église; il n'est bon qu'à cela. Si même il y a quelque personne mal faite, quelque boiteux, borgne ou bossu, c'est celui qu'on offrira à Dieu; et on ne songe pas qu'il ne veut rien d'imparfait qui approche de ses autels, qu'il rejette les présents et les victimes qui ont quelque tache ou quelque défaut, et que le sacrifice d'Abel lui fut agréable, et non pas

celui de Caïn, à cause de la différence des victimes qu'ils présentaient à Dieu. Et c'est ce qui me fait craindre qu'il ne veuille point de vos présents, qu'il ne répudie vos sacrifices, et qu'il ne vous perde, à cause de ces victimes imparfaites que vous lui présentez comme Caïn. Eh quoi ! si dans l'ancienne loi, où on n'offrait à Dieu dans le temple que des animaux et des bêtes, et où la religion n'était qu'une figure de la nôtre, il était expressément ordonné que les prêtres n'eussent aucun défaut en leur corps, que ne doit-on point faire maintenant pour bannir de sa maison tout ce qui peut y être de messéant ? Il demande assurément plus de circonspection et plus de révérence des adorateurs en vérité, qu'il n'en demandait autrefois de ceux qui ne l'adoraient qu'en figure.

Souvenez-vous en particulier de ce que vous avez fait autrefois, quand vous avez offert vos enfants au roi pour être ses pages. N'avez-vous pas choisi les plus beaux et

les mieux faits de votre famille? Pourquoi donc refuserez-vous la même chose à Dieu, qui est le Dieu de la beauté, et celui qui les conservera bien mieux que les rois de la terre? Notre Dieu veut être adoré intérieurement et extérieurement; il veut être servi et de corps et d'esprit; il veut un culte extérieur et un intérieur, une beauté spirituelle et une corporelle. Il faut donc que la beauté du corps et la bonne grâce en ses serviteurs soit accompagnée d'une beauté intérieure; car tous les Pères remarquent que ces défauts extérieurs ne sont que des figures de défauts intérieurs qu'il ne peut souffrir dans ses prêtres. Ainsi ayez soin, avec la bonne grâce extérieure, de leur procurer par une sainte éducation la beauté de l'âme, qui est nécessaire pour servir aux autels, afin de ne lui présenter que des enfants dignes de sa grandeur, et dont vous ne receviez point de reproche. Vous craindriez assurément le reproche du roi si vous lui présentiez un en-

fant stupide et contrefait pour le servir. Or vous avez infiniment plus à craindre si vous offrez à Dieu des enfants qui ne soient pas sains et nets, qui soient souillés et pollus, qui se portent à l'impureté, à la vanité et à l'avarice; car se sont ces vases souillés qui irriteront Dieu, et qui pourraient bien attirer sur vous la malédiction de Balthazar.

Veillez donc très-particulièrement à leur éducation : voyez avec quelles gens ils sont élevés : prenez garde aux sentiments qu'on leur donne et aux maximes qu'on leur inspire. Surtout ne les poussez jamais à se faire ecclésiastiques par aucun intérêt. Faites-leur connaître que ce n'est point pour leur acquérir des richesses, pour les faire entrer dans les honneurs, ou pour les mettre à leur aise, mais pour les rendre plus saints, et pour procurer par eux la gloire et le service de Dieu, que vous avez en vue cet état. Car, si vous ne leur proposez point les intérêts de Dieu,

mais les vôtres, mais votre avancement, mais le bien de la famille, mais leur plaisir, vous faites de vos enfants des victimes de vanité, vous immolez à l'honneur et aux richesses les hosties qui ne sont dues qu'à Dieu, présentant à des idoles des âmes qui lui sont consacrées : en un mot, vous faites des sacrifices aux faux dieux, au lieu d'en faire au véritable Dieu. C'est à quoi je vous conjure de faire souvent réflexion, afin qu'en gémissant sur votre conduite passée vous agissiez désormais comme un père chrétien, qui ne veut point avoir d'autres vues ni d'autres desseins que ceux de Dieu sur ses enfants.

LETTRE XLVIII

Il conseille à une personne de ne point s'engager dans le sacerdoce, à moins qu'il n'ait dessein de renoncer à tout pour y servir uniquement Notre-Seigneur.

Je crois que vous ne devez point quitter l'état où vous êtes pour vous engager dans

le sacerdoce, à moins que vous n'ayez pris un temps considérable pour vous exercer à la sainteté qu'exige cette profession, qui demande un grand dégagement du siècle, un grand zèle de la gloire de Dieu, et un désir ardent de l'honorer et de le servir incessamment dans son Église. Il me semble que c'est là le grand dessein de Dieu dans la vocation des prêtres, d'avoir des personnes qui, dégagées de tout, vaquent uniquement et sans relâche à son culte et à sa religion. Comme il est infiniment saint et parfait en lui-même, et infiniment bon et libéral envers ses créatures, il mérite d'être honoré en sa grandeur et reconnu en toutes ses bontés : et comme son état est éternel, que ses perfections ne changent point, et que ses bontés envers les hommes ne sont jamais interrompues, il veut aussi être glorifié incessamment et reconnu continuellement par ceux qui se ressentent de ses grâces.

Dans le ciel il a établi les anges pour être

en révérence, en respect, en louanges continuelles vers sa grandeur, et exercer incessamment leur religion envers sa majesté divine : si bien que non-seulement ils le louent et le glorifient pour les biens qu'ils reçoivent de ses bontés, mais encore ils l'honorent dans sa sainteté et dans les autres perfections absolues qui n'ont aucun rapport à la créature. Et même leur soin principal est celui d'adorer Dieu en lui-même, sans avoir égard aux grands biens qu'ils en reçoivent, qui ne sont pas considérables auprès de ce qu'il est. D'où vient qu'ils chantent incessamment : *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Sabaoth : Saint, Saint, Saint le Dieu des armées* ; honorant ainsi sa sainteté, qui est une perfection essentielle à Dieu et absolue, et qui ne lui donne aucun rapport aux créatures : et ils sont si assidus à ces devoirs qu'ils lui rendent et pour eux et pour les âmes dont ils ont quelque soin, qu'ils n'interrompent point ces divins exercices d'adoration, d'a-

mour, de louange, de remerciements et de prières.

Or notre Dieu, qui désire avoir sur la terre une religion semblable à celle qu'il a dans les cieux, et qui veut y être honoré, et pour ses grandeurs adorables, et pour les biens qu'il fait continuellement à ses créatures, voyant que la plupart des hommes ne voudraient pas y satisfaire, il choisit les prêtres pour tenir leur place et pour lui rendre en leur nom les devoirs d'une religion perpétuelle. C'est pourquoi ils sont aussi appelés les anges de l'Église, à cause de la religion continuelle qu'ils exercent envers Dieu, et des louanges, des oraisons, des adorations, du culte, des vœux et du sacrifice qu'ils lui rendent incessamment. C'est pour cela que Dieu même se choisit de certains prêtres qui vaquent toujours à l'oraison, d'autres qui sont appliqués sans cesse à ses louanges, d'autres qui s'emploient continuellement aux autres fonctions de l'Église. Et c'est aussi pour ce

même sujet qu'en l'ancienne loi il y avait un sacrifice continuel que les prêtres devaient incessamment offrir à Dieu, et un feu qui, par leurs soins et leurs veilles, ne devait jamais s'éteindre, ce qui marquait les soins continuels et assidus qu'il demande de ses ministres, qu'il destine dans l'Église à son culte et à son divin service.

Voilà quel est le grand dessein de Dieu dans la vocation des prêtres, et ce qui doit être aussi toute votre vue dans le désir que vous avez de vous approcher de ce divin état. Il faut que vous preniez Dieu pour votre seule occupation, et son culte pour l'unique emploi de votre vie. Il faut que vous le regardiez comme Celui que vous devez incessamment servir et honorer. Il faut que vous renonciez pour cela aux occupations séculières, que vous retiriez votre cœur des richesses, de l'honneur et de la vanité; enfin que vous ne fassiez plus état que de Dieu, le regardant comme une mer immense et comme un abîme de perfections

adorables, où on ne peut trouver de fond dans les devoirs qu'on lui doit rendre. Il faut que vous considériez que votre vie étant trop courte et votre cœur trop petit et trop faible, quand même il y en aurait cinq cent mille comme le vôtre, pour rendre à Dieu ce qu'il mérite, vous ne devez point partager votre esprit et vos soins, pour en donner une partie aux bagatelles de la terre, aux sottises du siècle, aux vains amusements du monde. Il faut que votre âme soit toute pénétrée de cette grande maxime de l'Apôtre : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus* : Que personne de ceux qui se destinent au service de Dieu ne s'embarrasse dans les soins terrestres et grossiers de ce monde. Voyez quels sont sur cela vos sentiments, et sondez votre cœur. Voyez si vous voulez être appliqué uniquement à Dieu ; si vous voulez le servir en tout ce que vous pourrez dans son Église ; si vous voulez renoncer à tout autre intérêt qu'à celui de sa gloire ;

si vous voulez désormais qu'il vous soit toutes choses. Si vous n'êtes pas dans ces dispositions, vous ferez mieux de demeurer dans la condition où vous êtes, celui à qui Dieu ne suffit pas n'étant pas digne du sacerdoce.

LETTRE XLIX

Il témoigne sa douleur du peu de respect qu'on portait à de bons prêtres, et il invite une personne à les retirer chez elle.

J'ai été tout à fait affligé par la lecture de votre lettre, et je ne puis me consoler, voyant les mauvais traitements que reçoivent de la noblesse et du peuple les prêtres de vos quartiers. C'est un effet de l'aveuglement du monde sur lequel il faut gémir. Si les chrétiens étaient plus éclairés dans la religion, ils en auraient bien une autre estime; et connaissant à quoi leur servent les bons prêtres, et de combien de

services et de devoirs envers Dieu ils les déchargent, je pense qu'ils les voudraient toujours avoir avec eux, et il n'y aurait point de témoignage de respect et d'amour qu'ils ne leur rendissent. Jésus-Christ, qui satisfait pour nous à Dieu, nous est si cher, qu'il n'y a point de sentiments de respect et de reconnaissance que nous ne lui rendions, et nous ne saurions nous contenter dans nos amours qu'en nous unissant à lui et nous y donnant, afin qu'il nous change en lui-même. Ne lui refusons pas de l'honorer et de l'aimer encore dans ses prêtres, en qui il veut être comme dans des ciboires et des tabernacles pour y recevoir nos hommages. Combien d'âmes fidèles qui, connaissant l'importance de leurs devoirs envers Dieu et leur impuissance à y satisfaire, seraient ravies d'avoir chez elles ces bons prêtres vaquant jour et nuit à les en acquitter! Quelle joie n'auraient-elles point, en consentant intérieurement et s'unissant à tous les actes de religion qu'ils rendent à

Dieu, de se voir soulagées et déchargées de leurs obligations dans l'état où l'impuissance les réduit ? C'est avoir un avantage bien considérable que d'avoir chez soi les amis de son juge, et de pouvoir gagner ses bonnes grâces par le bon accueil qu'on leur fait. Quel bonheur d'avoir sa cause entre les mains d'un avocat qui lui est agréable, et qui y prend intérêt comme à la sienne propre ? Tels sont ces bons prêtres qu'on persécute, qui attirent la bénédiction de Dieu par leur présence. Je vous conjure donc de les retirer chez vous. Ils prendront vos intérêts auprès de Notre-Seigneur, et ils n'apporteront pas de moindres grâces dans votre famille que fit autrefois l'arche dans celle d'Obededom. Je suis.

LETTRE L

Il parle d'une grâce extraordinaire qu'il avait reçue pour lui et pour le bien de la personne à qui il écrit, dont ils doivent ensemble remercier beaucoup Notre-Seigneur.

Je vous écris de la part du bien-aimé Jésus, auprès duquel il y a deux heures entières que je pleure de joie, et que je m'épanche en bénédictions, louanges et actions de grâces pour la chose qu'il m'a ordonné d'écrire. C'est une grâce dont je m'estime si heureux, qu'il me semble que je n'ai plus rien à désirer au ciel ni en la terre, et que je dois dire par cette expérience ce que disait David : que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent et qui le cherchent, et qu'il la fait non-seulement dans les petites choses et ordinaires, mais dans les plus grandes. Car enfin la chose de toutes cellesque notre Maître me pouvait accorder la plus pressante et la plus forte dans les désirs de la

charité, ce divin et suraimable époux des âmes, ce cher lien des cœurs, Jésus, qui appelle toute l'Église à la consommation universelle de son amour dans les cieux, m'a fait entendre qu'elle arriverait.

Voici ses propres termes. Lisez-les à genoux, comme je les écris de même, croyant que nous ne saurions apporter trop de respect et de religion, trop d'amour, de sentiments, de louanges et d'actions de grâces pour cet insigne don, pour lequel la vie entière et mille vies offertes en reconnaissance ne pourraient pas suffire. *Mandez-lui, me disait-il, parlant de vous, qu'elle ne soit pas en peine; vos degrés de gloire seront égaux.* Et, ajoutant les moyens d'y parvenir, il dit : *Elle priera pour vous, vous agirez pour elle, et vos souffrances seront communes.*

Notre divin et toujours très-saint et adorable maître m'a confirmé par là dans ce qu'il lui avait plu autrefois me faire entendre, que toute la vie chrétienne et intérieure

consiste en trois choses : à prier, à faire et à souffrir. Et comme il veut que nous fassions cela dans un esprit commun, quoique extérieurement nous soyons appliqués avec différence aux exercices de notre vocation, il prétend qu'en faisant l'un pour l'autre, par l'autre et en l'autre, tout ce que nous ferons et souffrirons nous servira pour acquérir une gloire et une couronne commune.

Qu'il soit béni à jamais cet aimable Jésus, qui appelle après lui si doucement les siens, qui les instruit si fortement, et qui les pousse si efficacement à porter sa croix avec lui. Oh ! qu'il entend à merveille à adoucir ce joug si pesant en lui-même, mais si léger à l'amour ! Qu'il entend bien à faire entrer ses victimes par d'agréables portes dans le temple ! Il me semble qu'il n'y a rien qui ne soit très-doux à souffrir maintenant. Nous ne pouvons, ce me semble, trouver aucune chose qui mérite que nous la nommions un sacrifice, nous souvenant de la promesse laquelle nous est faite

aujourd'hui. Il me semble que nous serons désormais ingénieux à trouver des moyens de nous crucifier, et de sacrifier les choses qui augmenteront la gloire de Jésus-Christ en nous. Oh ! que l'espérance est forte, et que c'est avec raison que Dieu l'a mise entre la foi et la charité ! Jusqu'à cette heure je n'avais point été assez convaincu de ce que pouvait l'espérance sur un cœur chrétien ; et, quoique la charité pressante puisse tout, c'est une merveilleuse préparation à la très-sainte charité que l'effet de la sainte espérance, qui nous rend présentes la charité, la justice et la miséricorde de Dieu, lequel rend à chacun dans le ciel selon ce qu'il a souffert et opéré pour son amour sur la terre. Je me suis vu si fort rempli d'obligation à Dieu dans cette rencontre, que je me suis engagé pour tous les jours de ma vie à offrir le divin sacrifice et des prières particulières pour cela. Je crois que vous en ferez de même de tout votre cœur, lequel se trouvera trop petit

pour aimer, bénir, louer et remercier Dieu pour cette faveur. Vos yeux auront bien peu de larmes pour satisfaire à l'étendue de ce bienfait; et de ma part je vous puis dire que je ne pense pas que les miens s'étanchent jamais dans le souvenir de cette grâce. Je ne croyais pas même que les pleurs me dussent permettre de vous écrire, tant j'en étais baigné et détrempé en la prière. Je vous écris ceci dès les six heures du matin, pour vous faire savoir le plus tôt que je puis cette bonne nouvelle, n'y ayant point de temps à perdre pour commencer nos actions de grâces, et l'exercice de l'emploi que Dieu nous prescrit à tous deux. J'offrirai demain et après-demain le divin sacrifice sur les huit heures, pour commencer ma gratitude et la vôtre envers Dieu, en Jésus-Christ son Fils et en sa divine Mère.

LETTRE LI

Il marque ses dispositions dans quelque rebut qu'il reçut chez un grand.

Depuis les complots qui se sont faits pour empêcher l'œuvre de Dieu, et le refus que vous savez que nous avons souffert, j'ai reçu un honneur, à cette occasion, de la part de notre divin Maître, que je n'eusse jamais osé désirer. Car il s'est par deux fois rendu présent à mon esprit en la manière qu'il parut devant Hérode. Quoique ce roi eût eu tant de désir de le voir, néanmoins, après sa première joie passée, il se moqua de lui, le traitant comme un innocent et un fou, et l'exposant à la risée de toute sa cour, qui s'en moqua comme lui-même avait fait. Oh! quelle sainte innocence, quelle modestie notre saint Maître ne fit-il pas paraître en cette occasion, quoiqu'il ne se plaignît pas et qu'il se tût! Il voyait en son esprit, et son

Père même lui laissait ressentir en paix tous ces sujets de peine qu'on lui donnait, pendant que son cœur était en joie, en bénédiction, en hommage et en adoration sous ses ordres divins. Cet aimable Sauveur s'était rendu présent en ce lieu pour faire du bien à ce roi et à toute sa cour; et il voit tout se roidir et s'opposer au bien qu'il y voulait faire. Il faut que nous apprenions par cet exemple à vivre en paix et en patience dans ces occasions, en la vertu de son esprit. Il me suffit pour cette heure de vous donner cette instruction, vous confiant encore celle-ci, qui m'a été donnée sur cette vue de Notre-Seigneur, savoir, que je n'avais point encore eu lieu d'imiter cette circonstance de la passion du divin Maître, et que je devais estimer heureuse cette rencontre qui m'y donnait quelque part. En effet, bien loin d'avoir peine de cette conduite, j'en adore, bénis et loue Dieu de tout mon cœur, et, pour la personne que vous savez, je ne pouvais pas lui avoir plus d'obligation que de

m'avoir servi à un si grand bonheur. J'en porterai toujours la reconnaissance dans mon cœur, et je promets à Dieu que je prierai pour elle tous les jours de ma vie. J'aurais déjà oublié et étouffé le souvenir de ces choses, si Dieu ne voulait que je fisse usage en toute son étendue d'une rencontre si importante, et que je misse ordre aux suites de cette affaire dans les voies de son esprit et de son Évangile.

LETTRE LII

On découvre, par la consolation qu'il donne dans cette lettre à une personne affligée, sa profonde humilité et sa grande charité pour le service des âmes.

N'accusez point si fort vos péchés sur la rupture de l'affaire qui vous afflige, que vous ne me laissiez la liberté de croire que mes négligences et les infidélités en ma conduite, jointes aux crimes de ma vie, n'en aient été la cause. Dieu veut que vous leviez les yeux

vers lui pour adorer ses desseins et ses ordres, et que ses pauvres serviteurs et servantes marchent sur les pas de leur maître et de leur maîtresse. Que reste-t-il au Fils de Dieu de tout ce qui s'est passé en sa vie sinon ses plaies, ses douleurs et ses confusions? C'est ce qui paraît maintenant de plus glorieux en lui, et ce qui reluira à toute éternité sur sa personne. Nous sommes dans le temps de notre sacrifice. Plus Notre-Seigneur nous aura immolés, plus tôt il nous consommera en lui-même. Pour ce que vous dites que vous ne trouvez point de but à votre peine et à votre privation, je vous avoue que je n'y puis penser sans un saisissement capable de faire des effets de mort et de langueur perpétuelle, si Dieu ne soutenait ma vie. Notre-Seigneur portait toujours sa mort devant ses yeux, et, si son Père ne l'eût soutenu, il eût mille fois succombé sous sa peine et prévenu ses bourreaux par une soudaine mort. Notre vie est en Dieu, et l'union de notre cœur à Jésus-Christ anéan-

ti, doit être le soutien de nos jours. Toutes les fois que vous aurez besoin de moi, tout inutile que je suis, et que vous trouverez votre âme trop en peine et absorbée dans la douleur et dans la croix, comme il m'en vient quelquefois des appréhensions, ce qui pourrait abrégier votre vie, je vous prie de me faire le bien de me le mander. Rien ne m'empêchera de vous aller voir, ayant l'occasion de nos pèlerinages en vos quartiers. Ce m'est assez d'avoir l'honneur de vous servir en Notre-Seigneur; il n'y a rien que je n'essuie pour cela. Le bien que j'ai reçu dans ce dernier pèlerinage a tellement passé la peine des épines qui se sont rencontrées en chemin, que je l'achèterais encore de mille croix et de mille tortures. Saint Jean, vivant pour la très-sainte Vierge, ne pouvait rien trouver de pénible en la servant; tout ce qui se pouvait présenter de plus fâcheux lui était des douceurs et des joies non-pareilles, et le sacrifice seul eût été capable de le contenter en ce service.

LETTRE LIII

Sentiments d'une véritable humilité.

Notre-Seigneur m'ouvre les yeux de jour en jour pour me découvrir ma misère. Je vous conjure de lui demander fidélité à cette grâce, que j'estime entièrement, aussi bien que beaucoup d'autres, dont il m'a favorisé depuis quelques mois, qui vont toutes à mon anéantissement. Louez Dieu de sa bonté sur moi; remerciez-le pour moi, et le priez qu'il me continue ses grâces, et qu'enfin il me change. Demandez-lui aussi la conduite de son esprit et quantité de choses que je connais m'être nécessaires et qu'il sait; mais surtout l'humilité, à laquelle sa bonté m'applique constamment. Le défaut de cette vertu m'a fait perdre cent mille biens, que sa bonté me peut rendre s'il veut, et dont sa justice me doit priver. Je connais maintenant que je suis si rempli d'amour-propre,

que j'y suis comme assujetti; et depuis que Dieu m'a retiré les mouvements sensibles, qui ne servaient que de couverture à mes vices, je me suis trouvé si nu de vertu et si rempli de désordres, que je ne puis exprimer la moindre partie de mes défauts. Priez et faites prier extraordinairement pour moi, car je vous ferais pitié si je vous faisais voir qui je suis. J'espère maintenant de commencer solidement la pratique des vertus, si la bonté de Notre-Seigneur m'en fait la grâce, car je commence à la connaître.

LETTRE LIV

Son estime et son zèle pour les missions de la Chine.

J'aurai le bien au premier jour de conférer seul à seul avec ce grand apôtre dont je vous ai écrit, afin de voir ce qui se pourra faire pour la gloire de Dieu en ces royaumes éloignés. Dieu y verse tant de bénédictions et

tant de grâces, que le commun des chrétiens y fait ordinairement des miracles. On y voit des prodiges pareils à ceux que Notre-Seigneur promet dans l'Évangile : *In nomine meo dæmonia ejicient, super ægros manus imponent, et bene habebunt*. On y passe les années entières sans qu'on trouve matière de les absoudre; en un mot, il me semble que c'est un paradis. Et ce qui est étrange, il ne se trouve que neuf ouvriers pour des trois cent mille âmes. Je consulterai avec lui si quelques-uns de nos sujets lui pourraient être utiles, supposé que je sois trop indigne pour y aller moi-même. J'ai un grand respect pour la grâce apostolique qui réside en ce saint personnage. J'espère que vous le verrez bientôt, parce qu'il fait état de passer par vos quartiers, en allant en Bretagne pour s'embarquer. J'ai acquis société intérieure avec lui par cette sainte rencontre, et j'en ai déjà ressenti les effets en l'oraison par une expérience sensible d'un jeune martyr nommé André, qu'il avait depuis trois ans

acquis à Notre-Seigneur, et qui souffrit en la présence de son père d'étranges tourments avec une constance merveilleuse. Je l'ai prié de nous donner part, et à vous et à moi, à sa vie et à son esprit, pour dilater son zèle, lui offrant même nos cœurs pour multiplier son martyre. Je lui ai aussi demandé qu'il nous obtînt par Notre-Seigneur cette grâce, que nous fussions présents en esprit à tous ces saints ouvriers qui travaillent en ces royaumes avec tant de charité, et qu'il nous obtînt société et part à leur grâce et à leur amour, pour servir Dieu en tout et partout.

LETTRE LV

Son zèle pour la conversion des infidèles.

Il faut que je vous fasse part de la consolation et de la joie que je reçus le jour de la Purification de la sainte Vierge, entendant le récit de ce qui se passe dans la Chine, dans le Tonkin et dans la Cochin-

chine. Il me semblait que ce récit était l'accomplissement de la prophétie de saint Siméon et d'Anne la prophétesse, dont Dieu se servit pour relever l'humiliation de Jésus-Christ et de sa sainte Mère; et il me venait en l'esprit que ce que l'on nous disait du christianisme parmi ces royaumes gentils, qui font confusion à nos chrétiens et aux plus spirituels de ce royaume, nous donnait lieu de nous écrier : *Lumen ad revelationem gentium : quod parasti ante faciem omnium populorum*. Mais ce qui me faisait soupirer est la disette d'ouvriers en ces lieux, où, dans un royaume entier, il n'y en a que neuf pour trois cent mille personnes. Il y en a un autre où quatre cent mille âmes n'ont pas un prêtre ni un évêque. On vient chercher en France des ouvriers, et je me sentirais bien porté à secourir ces pauvres mais riches États en Jésus et Marie, selon les anciennes espérances que j'en ai toujours eues. Mais je n'ai que des larmes de douleur pour cette affaire, craignant que l'indignité et l'infir-

délité à la grâce de Jésus et Marie ne me rendent indigne de ce bonheur ; et, si l'on met obstacle à ces sentiments de miséricorde et de grâce , je ne serais pas consolable toute ma vie. Je vous dirai , quand j'aurai le bien de vous voir, depuis quel temps j'aspire à cette grâce et à l'honneur d'aller donner ma vie et mon sang pour le salut de ces pauvres gentils. Je me souviens que vous me mandiez autrefois que vous étiez tellement disposé à tous les saints ordres de Dieu, que vous consentiriez de bon cœur de me voir aller au bout du monde, pourvu que l'esprit saint de Jésus-Christ conservât l'union de nos âmes. C'est ce que tout le monde ensemble ne saurait altérer, et ce que les grands sacrifices peuvent beaucoup augmenter. Demandons- lui que sa très-sainte volonté et tous ses adorables desseins sur nous s'accomplissent en toute la manière qu'il le désire.

LETTRE LVI

Son zèle pour aller travailler à la conversion des infidèles. — Son humilité et son attrait pour la vie cachée.

Il y a huit jours que je vous fis paraître la superbe de mon cœur, vous témoignant le désir que j'avais de suivre ce grand apôtre du Tonkin et de la Cochinchine. Mais, après lui avoir parlé à fond de ce dessein ou plutôt de ce projet, ce saint homme, ou Notre-Seigneur en lui, m'a jugé indigne de cette grâce. Ainsi je me vois obligé de demeurer ici dans mon néant, attaché à l'emploi que la divine Majesté m'a donné, où, rempli de la vue de ma misère et de mon indignité, je gémirai et soupirerai toute ma vie pour m'être rendu par mes infidélités si indigne de cet honneur. Si dans le néant où la grâce me retire et me renferme, j'osais encore aspirer et regarder quelque chose de la so-

lide gloire qu'on peut trouver dans le service du divin Maître en donnant sa vie et répandant son sang pour lui, je regarderais l'Angleterre comme une espérance. Et comme ce grand apôtre dont je vous parle me dit que toutes ses intentions avaient toujours été, dès sa jeunesse, d'aller ou du côté de la Chine, ou, s'il ne le pouvait obtenir, d'aller au moins dans l'Angleterre, je m'offris à lui pour accomplir son zèle en ce royaume par tous les services que je pourrais lui procurer, et à toute l'Église; le priant que de son côté il nous associât à ses travaux, et me portât en esprit en tous ces lieux éloignés, où l'Église est si magnifique en dons, en grâces et en richesses du Saint-Esprit. Mais, après tout, je vois qu'il faut nous tenir dans notre néant, recevant avec amour et avec joie les croix et les souffrances qui se rencontrent dans le service du Seigneur. La charité crucifiée est la plus sûre. Toutes choses en ces lieux de langue s'opposent à la charité et à la splen-

deur de l'Église; mais il faut gémir en secret et faire pénitence en notre cœur, vivants martyrs de Jésus en l'Église. Cette vie cachée a quelque chose qui me tient davantage en mon centre, qui est la petitesse d'esprit et le néant. Ces autres emplois ont quelque chose d'éclatant que j'appréhenderais. Mais celui où Notre-Seigneur a fait la grâce à ce pauvre pécheur de l'appeler est plus caché, plus inconnu, et a plus de rapport à l'anéantissement de notre Maître; car il n'est point sorti de la Judée pour faire tout le bien qu'il aurait pu par la prédication de l'Évangile; mais laissant à ses disciples à accomplir le zèle caché et inconnu de son âme pour la gloire et la louange de Dieu, il s'est contenté de travailler dans ce petit pays, et parmi ce peuple où il avait été envoyé. Demandez à Notre-Seigneur qu'il me rende fidèle à ma vocation. Adieu.

LETTRE LVII

Ses grands souhaits pour l'esprit apostolique.

Je vous écris ce mot sur mon départ pour une mission où l'on m'envoie. Je vous conjure de demander pour moi fortement et souvent l'esprit apostolique, car le Ciel me donne de puissants désirs pour cette grâce. Je vous regarde comme la personne qui êtes destinée à prier sans cesse pour tous mes besoins. Celui que je vous expose ici est mon plus grand ; car, si j'obtiens cette faveur, je ne désire ni ne demande plus rien à Notre-Seigneur que de la conserver. Quels biens ne serons-nous pas capables de faire avec cet esprit ? Que de cœurs seront convertis ! que d'âmes reviendront à Dieu ! que de bénédictions partout où nous irons ! Il faut employer toutes nos forces pour obtenir ce don. Voici la fête qui approche où cette grâce se distribue. Levez les mains au

ciel, ouvrez votre poitrine, et fendez votre cœur. Il ne faut rien épargner pour cela. Je vous le rendrai bien après, et vous en sentirez avantageusement les effets. Mais quand vous n'y auriez pas d'intérêt particulier, la pure gloire de Dieu, qui y est intéressée, vous oblige à le faire.

LETTRE LVIII

Il montre à une âme trop timide les sujets qu'elle a de se confier en Dieu.

La vue de vos faiblesses vous décourage trop. Il faut avoir plus de confiance en la bonté de Dieu. Ce qu'il a fait pour votre salut est une marque qu'il vous aime, et ses miséricordes sont plus grandes sur vous que vous ne le concevez. Si vous aviez les yeux aussi ouverts à son amour et aux motifs qui vous devraient obliger de vous confier en lui, comme vous les avez ouverts à vos misères et à ces sujets qui

vous abattent, vous seriez bientôt délivré de vos peines. Car, soit qu'elles naissent de votre propre infirmité ou de la multitude de vos péchés, tout cela ne vous paraîtrait rien auprès de l'étendue des biens qu'une foi vive et constante vous ferait trouver en Jésus-Christ.

Je vous conseille d'avoir souvent en vue sa miséricorde infinie, qui absorbe tout péché, comme une fournaise ardente consume en un moment un brin de paille, ou comme le vaste Océan absorbe dans son sein un grain de sable qu'on y jette. La miséricorde de Dieu n'a point de bornes : elle est immense, et nos péchés devant elle ne sont rien qu'un atome. Sa grande gloire est d'engloutir les plus grands crimes. Plus elle en absorbe, plus elle paraît éclatante. De la multitude de nos péchés et de nos misères immenses il prend sujet de faire éclater sa puissance et d'exalter la grandeur infinie de sa bonté. C'est là le grand fondement de la confiance chrétienne, dont

vous devez vous servir souvent pour vous soutenir dans vos abattements, et pour vous fortifier contre vos craintes.

Vous pouvez encore regarder l'infinité des satisfactions et des mérites de Jésus-Christ, qui a plus satisfait à Dieu que nos péchés n'ont démerité, et qui lui a rendu plus de gloire que les crimes de tout le monde ne lui avaient fait de déshonneur. L'offrande que l'on fait à Dieu de Jésus-Christ son Fils est d'un prix et d'une valeur infinis. Elle contient de quoi payer toutes nos dettes et de quoi lui satisfaire en justice pour tous nos péchés; en sorte que nous lui pouvons dire en toute confiance : Mon Dieu, je vous paie tout ce que je vous dois, et au delà. Il est vrai que pour cela il faut se mettre en grâce ; il faut se réconcilier avec lui ; il faut s'unir à Jésus-Christ par le sacrement de pénitence, afin qu'il nous revête de sa mort et de sa passion. Mais ayant dans votre pauvreté un si puissant secours, et trouvant dans ce divin

Sauveur de quoi suppléer à votre indigence et à vos infirmités, ne devez-vous pas vous confier en lui et vous abandonner à son amour?

Jetez aussi les yeux sur l'immensité des moyens que Jésus-Christ nous a mérités dans l'Eglise, son corps, son sang, ses sacrements et sa parole, avec les opérations si puissantes de son divin esprit. Tant de secours et de remèdes divins pourraient-ils bien vous laisser encore quelque défiance et quelque doute de son amour? Il a vu trois ennemis capitaux qui assiégeaient notre âme : la chair, le diable et le monde. Contre la chair il a mis en nous son esprit, qui est tout contraire, qui la combat sans cesse, et qui, avec notre consentement, est infiniment plus fort qu'elle ne l'est dans ses plus violentes agitations et ses plus grandes révoltes. Contre le diable qui nous assiège, il nous a donné, entre mille autres secours, les anges qui nous embrassent, nous protègent et nous élèvent au-dessus

de toutes les tentations. Il leur a même commandé, comme dit le Prophète, d'avoir soin de nous et de nous garder en toutes nos voies; et ils nous portent en leurs mains et nous soutiennent, pour nous empêcher, non-seulement de tomber, mais de faire aucun faux pas. Contre le monde il nous a mis en son Église, qui est une forteresse invincible et un rempart d'une dernière sûreté, où se trouvent la force des saints du ciel, l'exemple de leur vertu, le secours de leurs prières et la faveur de leurs influences; la société des justes en la terre, qui nous relèvent par leur zèle, qui nous excitent par leur parole, qui nous entraînent dans la foule de leurs bonnes œuvres, et qui nous donnent part à leurs sacrifices et à leurs mortifications continuelles. Ces avantages sont si grands, que, si vous y voulez faire de temps en temps quelque peu d'attention, et ouvrir les yeux aux biens immenses que la foi vous promet, vous serez bientôt délivré de vos défiances

et de vos peines. C'est la grâce que je demanderai pour vous à Notre-Seigneur.

LETTRE LIX

De l'enfance chrétienne.

Je prie Notre-Seigneur de vous remplir de l'esprit de sa sainte enfance, dans ce temps où l'Église se propose à honorer cet aimable mystère. C'est une des grâces que les chrétiens doivent le plus souhaiter pour vivre selon Dieu, et elle leur est même d'une telle nécessité, que, comme Jésus-Christ nous marque dans l'Évangile, si nous ne devenons semblables à de petits enfants, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux. Ce que vous m'avez écrit de ces vains respects qui vous tourmentent, et de cette sagesse trop humaine qui se mêle dans votre conduite, vous peut faire connaître le besoin très-grand que

vous en avez. Car l'enfance chrétienne portera en vous un oubli total des lois du monde et de sa sagesse, et elle établira votre âme dans un état si dégagé du siècle, qu'elle ne pourra plus se conformer en rien à ses mœurs, ni prendre pour sa conduite aucune de ses règles. C'est être enfant que de n'avoir point de prudence et de sagesse humaine, et d'aller où portent l'obéissance et le mouvement de l'Esprit-Saint. L'enfant va sans retour partout où on le mène; et les enfants de Dieu vont partout où l'esprit de Dieu les conduit. Ils ne s'amuse point à regarder si ce qu'ils font est selon les lois du monde, et s'il est conforme à ses coutumes; mais se contentant de la sagesse de la foi, qui est la sagesse de Dieu même, qu'il donne à ses enfants pour règle et pour lumière, ils s'abandonnent purement et sans retour à sa sainte conduite; ils évitent ainsi tout le mélange de la lumière humaine, qui, par son impureté, éteint souvent en nous celle de Dieu; et considérant

que les rois qui furent adorer Notre-Seigneur sous la conduite de l'étoile, qui figurait la lumière du paradis, furent privés de sa clarté durant qu'ils furent chez Hérode et qu'ils consultèrent d'autres principes que la foi, ils ne veulent point chercher en leur propre esprit ni en leur propre jugement ce qu'ils doivent faire, mais dans ce que la lumière de Dieu leur en découvre et que l'obéissance leur en apprend. Ils ne font plus aussi de retour sur eux, ni de réflexions sur ce qu'on en dira dans le monde; et comme ils ne s'arrêtent plus à cette prudence dont l'Écriture sainte dit que toutes les pensées sont vaines et les prévoyances incertaines, *vancæ sunt cogitationes hominum et providentiæ incertæ*, ils tiennent les yeux fermés à ces vaines lumières, afin d'avoir la sagesse divine et adorable qui les conduise en tout, et qui, remplissant toujours leur esprit des vérités divines et de la foi, leur serve de règle en toute leur vie. Ils ne se contentent pas

même d'éviter en général la sagesse humaine en ce qu'elle a de malicieux, mais encore en ce qu'elle a de l'homme, pour ne se point porter aux choses de la piété seulement par un principe général d'un esprit bien intentionné, mais par le mouvement du Saint-Esprit et par sa divine lumière, qui leur fait regarder en chaque chose le bon plaisir du Maître et du Père céleste. Voilà quelle est la conduite des enfants de Dieu possédés de son divin esprit, qui, tout enfants qu'ils sont, ont une sagesse mille fois plus solide, plus sévère et plus réglée que tout le monde ensemble, puisqu'ils ont la sagesse de la foi, qui est la sagesse de Dieu même, pour règle et pour lumière.

Or, non-seulement cet esprit d'enfance donne lumière à l'âme pour la conduire en tout, mais encore il donne doucement le branle à la volonté pour faire ce que Dieu veut. Car nous ne pouvons opérer sans mouvement, non plus que sans lumière; nous

ne pouvons agir sans volonté et sans inclination amoureuse, douce et agréable, qui nous attire et qui nous porte à la chose que Dieu nous fait vouloir. Et même, comme Dieu est un agent parfait, et qu'il remplit toutes les facultés et les puissances de l'âme, agissant en chacun selon sa disposition et son état, non-seulement il remplit notre esprit de lumière, et notre volonté de mouvements suaves et amoureux, mais encore il anime de sa vigueur et de sa force le reste de nos puissances, pour les porter à ce qu'il veut qu'elles accomplissent, en sorte que sa présence auguste donne à l'âme une telle confiance, qu'elle se porte sans hésiter à tous les devoirs que Dieu exige d'elle avec une facilité merveilleuse, jusqu'à entrer dans une sainte audace de tout faire pour Dieu, trouvant tout très-petit auprès de lui, et considérant toutes les entreprises qui se présentent comme des choses de rien auprès du sentiment qu'elle a de sa grandeur. Voyez, Monsieur, quel serait votre bon-

heur si vous étiez bien possédé de cet esprit. Quelle serait la paix, le calme et la joie de votre cœur dans cet état? Avec quelle pureté, quelle force, quel dégagement et quelle fidélité n'agiriez - vous point en toutes choses? C'est la grâce que vous devez demander à Dieu en ce saint temps, renonçant à votre propre esprit, condamnant votre propre jugement, mourant à tout vous-même, pour vous laisser à la conduite de Notre Seigneur, qui vous avertira en temps et lieu de vos devoirs. Soupirez tous les jours après cette grâce, et soyez dans une disposition continuellement aspirante à cet état d'enfance, qui est si utile et si nécessaire à la perfection de l'âme.

LETTRE LX

Il conseille à une personne de lire la Vie de M. de Renty, et d'imiter sa dévotion envers Notre-Seigneur.

Vous ayant offert souvent à Notre-Seigneur depuis votre départ, je vous dira simplement une pensée qu'il a plu à notre Maître me mettre dans l'esprit pour vous la faire savoir. C'est de vous conseiller la lecture de la Vie de M. de Renty, où tout est solide et saint, et, entre ses autres dévotions, de vous exciter particulièrement à celle qu'il portait à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est ce que je vous prie d'étudier attentivement en la lecture de sa Vie, parce que ç'a été tout le fondement de sa sainteté et de ses solides vertus; et lui-même m'at autrefois fait entendre que c'était là tout son fort. Tâchez de vous y conduire comme

lui et de marcher sur ses pas, puisque le divin Maître est encore dans l'Église avec les mêmes moyens qu'il lui a donnés, et qui vous sont ouverts comme à tous les chrétiens. Fortifiez-vous et croissez en lui, et prenez garde à la curiosité de l'esprit propre. L'amour de Jésus veut l'humilité et la simplicité. Je m'en vais à Notre-Dame du Puy prier pour vous, et demander à Dieu qu'il lui plaise vous ouvrir les yeux à ces vérités et vous donner toute la fidélité que son Fils Jésus exige de vous. C'est le très-indigne serviteur de Jésus.

LETTRE LXI

Qu'il ne faut rien précipiter dans les œuvres de Dieu ;
et qu'il faut attendre en patience les ouvertures qu'il
donne pour l'exécution de ses desseins.

Je vous prie de ne rien précipiter en votre affaire, mais d'honorer et d'attendre les saints ordres de Dieu. Il sera garant de votre

attente et de votre patience, laquelle sera devant ses yeux une excellente prière, puisque vous n'attendez que dans sa vue et dans le dessein de connaître sa volonté, et que, de plus, vous faites en cela un sacrifice de votre propre volonté, qui est impatiente de voir réussir ses propres desseins. Vous savez qu'il ne faut rien mêler de propre en cet œuvre divin, et moins à cette heure que jamais, puisqu'il y va de la décision des volontés suprêmes. Il y a longtemps que le grand Maître a commencé cet œuvre, et qu'il a promis de l'achever en sa sainteté. L'empressement et l'inquiétude feraient voir que Dieu ne règnerait pas absolument dans le cœur; car il est un Dieu de paix, et son royaume, comme dit saint Paul, consiste dans la joie et dans la paix. Ce grand Maître agira en nombre, poids et mesure, et il fera mieux qu'on ne peut désirer. Ce n'est pas à nous à lui donner la loi, mais à la recevoir de lui, quand même elle serait contre notre

raison et contre notre volonté. Je prie Notre-Seigneur d'accomplir ses desseins en vous, et qu'il ne vous laisse jamais faire votre propre volonté, pour sainte qu'elle paraisse, et dans quelque circonstance que ce soit. Notre-Seigneur, plus saint que toute la créature, faisait cette prière à Dieu son Père : Mon Père, je vous supplie non-seulement d'accomplir votre volonté sur moi et sur ma mort, mais que cela se passe en toute la manière qu'il vous plaira, pour les personnes, pour le temps, et pour toutes les circonstances que vous voudrez : *Pater, non sicut ego volo, sed sicut tu.* Offrez vous bien à Notre-Seigneur, et vous donnez à sa grâce, pour faire les choses en sa lumière et en sa charité, selon qu'il vous les dictera. Allez aussi avant, mais n'allez pas aussi plus loin qu'il vous poussera. Ce que vous ne ferez pas en un jour, vous le ferez en un autre. Il suffit si vous le faites dans le moment de Dieu et dans sa conduite. Je laisse le tout au divin Mai-

tre en vous, qui veut et qui doit être votre voie, votre vérité et votre vie, et principalement dans ces choses importantes de votre conduite, où vous ne voulez rien que lui et l'accomplissement de ses divines volontés.

LETTRE LXII

Il témoigne un grand désir de voir un jour la vie commune de Jésus et de Marie renouvelée sur la terre.

Je n'ai jamais été plus consolé ni plus rempli de joie qu'en faisant lecture de votre chère lettre. Je suis dans un désir aussi pressant que vous de voir la vie commune de Jésus et de Marie pratiquée sur la terre. Rien ne m'a pressé le cœur plus ardemment et plus fortement que cette charité de Jésus. Autant que la séparation m'en serait dure, autant la vue de ce bonheur me ferait bienheureux. Ce matin,

dans la prière mon cœur s'est vu renouvelé si puissamment dans cette volonté, qu'il n'y a sorte de liens dont que je n'aie souhaité d'être attaché indissolublement à Dieu et à son œuvre en Jésus et Marie. J'ai eu l'honneur de voir la disposition admirable de Jésus-Christ envers Dieu, et comme il n'avait de joie que de se voir lié, engagé et obligé à lui par tous les liens imaginables de l'amour et de la religion. Il me semblait voir ce désir répandu en lui-même et en tous ses membres, pour être avec eux totalement attaché et amoureusement lié à son Père. J'y ai appris que les liaisons et les engagements d'amour sont des décharges et des soulagements à l'âme bien disposée et remplie de ferveur ; et, au contraire, à l'âme tiède et languissante, et à la nature qui fuit la liaison à Dieu, ce sont des embarras, des gênes et des contraintes très-pénibles. Je voyais alors deux différents états de notre âme : l'un de langueur, et l'autre de ferveur ; et je reconnaissais la

disposition d'amour et de zèle pour Dieu qui vous faisait sentir l'état que vous me dépeignez par votre lettre. Ce que je voyais en vous, je le portais en moi ; et cette charité commune, qui doit animer les chrétiens, vivifiait mon âme conjointement avec vous. Béni soit de tout Celui qui fait avec poids et mesure les démarches admirables et les progrès de sa famille et de tous ses enfants. Il manifestera un jour dans sa vérité ce que l'œil ne peut voir, l'oreille ne peut entendre, ni le cœur concevoir, des choses qu'il opère dans les siens. Laissons tout à l'amour et au zèle qu'a ce grand Dieu de se glorifier en son œuvre. Jésus-Christ et Marie seront dans l'éternité les objets principaux de sa complaisance, après la communication éternelle des trois personnes divines ; et au-dessous de ces mers et de ces océans d'amour, tout ce que Dieu aura rempli et animé de son amour céleste, paraîtra pour jamais aux yeux des justes pour leur joie , et aux yeux des maudits amateurs du siècle

pour leur confusion. Vive l'amour de Dieu en Jésus et Marie. Je prie sa bonté qu'il veuille consommer en lui l'Église et ses plus chers enfants. Adieu.

LETTRE LXIII

Comme il faut recevoir de la main de Dieu toutes
les peines qui nous arrivent.

Je ne puis vous céler les sentiments de ma douleur et de ma compassion sur votre état ; et , voyant ce que vous m'en mandez par votre dernière lettre, il me semble que, comme Notre-Seigneur souffrait plus des maux de sa très sainte Mère que de ses propres peines, les peines que vous souffrez me sont mille fois plus sensibles que tous mes propres maux. Mais, après avoir considéré toutes ces choses dans l'esprit de la foi, et avoir mis sous les pieds tout ce que peut souffrir la nature attendrie, qui ne doit espérer ni attendre autre chose en ce monde

que la croix, puisque la souffrance est tout ce qu'elle mérite, je vous dirai que je me trouve comme un père qui voit les incisions des rasoirs que l'on fait sur les apostumes de son enfant. D'une part, il en souffre lui-même et en ressent de vives douleurs ; mais de l'autre il se voit obligé de souffrir que ces plaies lui soient faites pour lui sauver la vie et lui procurer la santé. Ma fille, il faut porter la croix. Vous êtes entre les mains de chirurgiens fâcheux, je le confesse ; ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils font ; mais la main savante et experte de la sagesse de l'esprit qui les conduit sans qu'ils y pensent ni qu'ils le voient, vous fait ces maux pour le bien de votre âme, et pour faire sortir la boue et l'apostume de votre intérieur. O ma filles, que d'ulcères, d'ordures et de maux cachés nous portons dans notre intérieur, que Dieu seul connaît et veut guérir ! Notre bon Dieu, ce père si aimable, dont la nature est la bonté même, et qui n'use de sévérité qu'avec peine et douleur, voit sans

doute la nécessité des souffrances qu'il nous fait endurer par sa sagesse inexplicable. Prêtons le cou au joug de Dieu, portons avec respect les coups de sa divine providence, et nous assurons qu'ils sont tous nécessaires, puisqu'il ne met pas son plaisir à affliger ni à tourmenter ses pauvres créatures. La première condition de l'homme était un état de béatitude dans le paradis terrestre; ce qui marque la première inclination de Dieu sur les hommes; mais la seconde a été de croix. Le premier état a perdu tous les hommes, mais le second les a sauvés; en sorte que maintenant plus la croix est sévère, plus le salut et la gloire est certaine. Notre grand Père fait sur nous comme il a fait sur son premier-né : il l'a le plus affligé de tous, pour le rendre le plus glorieux de tous. C'est ainsi qu'il en use envers les autres. Ce Père adorable, qui voulait rendre son Fils l'ornement et la lumière du ciel, la gloire et l'éclat de tous les bienheureux, l'a traité de la même manière

qu'un grand orfèvre traite une belle pierre de diamant, sur laquelle avec mille coups différents il forme mille faces pour la rendre plus brillante et plus belle. Ce divin Père de l'amour, qui vous a tirée, comme dit l'Apôtre, de la pierre angulaire, c'est-à-dire de son Fils, veut faire sur vous ce qu'il a fait sur lui; il vous veut donner mille coups, afin de vous donner mille beaux jours pour le temps et pour l'éternité. Demeurez seulement en patience, et laissez-vous entre les mains de cet orfèvre charitable et bien-aimé, qui sait la place et le lieu qu'il vous destine, pour vous enchâsser en la couronne de son Fils. Ne refusez pas des coups si précieux, qui ne vont qu'à ôter de vous le superflu, et à vous rendre polie, unie, agréable et belle aux yeux de ce divin époux. Il faut donner le temps à Dieu de faire son ouvrage. Il a présentement en main le marteau et le ciseau qu'il a préparés sur vous de toute éternité, et il s'en sert d'une manière sortable à votre condition et à votre

état. Il y en a peu d'autres au monde qui vous fussent si convenables, et qui pussent servir plus avantageusement et plus utilement à votre salut. Ce n'est pas à nous à choisir notre croix, ce n'est pas à nous à choisir les instruments de notre passion; ce n'est pas à nous à donner ni à aiguïser les lancettes ou les rasoirs des chirurgiens : c'est à nous à souffrir et à porter en patience les plaies qui nous sont faites et les coups qui nous sont imposés par la justice divine, sous le voile et l'extérieur des créatures qui nous exercent. Respectez en ces personnes Jésus-Christ et son Père, qui sous eux vous crucifient, et qui sous eux vous font beaucoup de bien. Regardez les choses en la foi; oubliez-vous vous-même : quittez tout regard des créatures, et vivez comme s'il n'y avait que Dieu et vous au monde, pour ne voir en toutes choses que lui seul, de qui vous voulez tout recevoir avec respect. Que la justice ou l'amour, que la sagesse ou la puissance,

que la miséricorde ou la rigueur de Dieu agissent sur nous, tout est également adorable ; car toutes les grandeurs et les perfections de Dieu sont Dieu même. Ainsi, ma fille, pour peu de temps que nous avons à vivre soyons toujours en Jésus-Christ soumis au Père pour porter avec vénération, amour, louange et souveraine religion, tous les états où il nous met. C'est ce divin Tout qui vous a mise en celui où vous êtes. Il vous a donné quelque lieu de croire par des raisons très-pures et très-saintes qu'il voulait que vous en sortissiez. Vous avez fait pour cela vos efforts et votre tentative. Demeurez maintenant en paix, jusqu'à ce qu'il vous manifeste par d'autres ouvertures plus fortes et plus évidentes sa sainte volonté. C'est assez, ma chère fille, qui m'êtes mille fois plus tendre et plus chère à cette heure que je vous vois dans la pressure et dans la tribulation. Ce temps-ci est précieux : c'est le temps des richesses chrétiennes ; c'est le temps de la moisson éternelle

et divine ; c'est le temps de nous préparer à l'union parfaite du paradis. Il me semble que vous êtes comme la croix de Notre-Seigneur, de laquelle on ôte l'écorce pour l'aplanir, afin que notre divin Maître y fût uni plus intimement. Notre divin Tout ôte de vous présentement le superflu et l'inutile, pour vous mettre en état d'être unie plus intimement à son cher Fils. L'honneur est grand, la disposition en est pénible ; mais la possession un jour en sera très-heureuse.

LETTRE LXIV

Qu'il ne faut point quitter le lieu où Dieu nous met
pour les croix que l'on y trouve.

Après avoir béni et glorifié Dieu par Jésus et Marie de toutes les bénédictions et de toutes les grâces dont il a comblé votre âme pendant cette octave de notre divin Maître, qui a toujours promis ses consolations à proportion de la part qu'on aura

eue à ses souffrances et à sa croix, je vous dirai comme j'ai lu la lettre de votre bonne sœur, qui accompagnait la simple et cordiale expression des miséricordes de Dieu sur vous. Je vois par les choses qu'elle mande, qu'il serait à propos de soulager ce bon enfant qui s'embarrasse dans ses liens et qui s'embrouille dans sa croix. C'est ce qui vous doit obliger de lui écrire en sœur chrétienne, pour lui faire connaître l'usage qu'elle doit en faire, en attendant que la providence divine vous donne le moyen et les ouvertures de la servir. Il y a de l'apparence qu'il sera utile de la retirer du milieu de ces esprits rudes et fâcheux avec lesquels elle vit. Car les esprits de la R... sont forts rudes et difficiles, surtout à des personnes douces et délicates, comme est l'esprit de votre bonne sœur. Mais il faut qu'elle attende la miséricorde de Dieu en patience, et cependant qu'elle se soumette avec humilité à sa justice, de laquelle elle doit porter les effets avec douceur et avec

joie selon l'esprit, adorant tous ses desseins sur elle. Notre-Seigneur vous donnera suffisamment pour elle ce qui lui sera utile. Vous êtes nouvellement sortie de cet état : ainsi vous êtes tout instruite par vos expériences de l'usage qu'il faut en faire pour Dieu, et de la conduite qu'il faut tenir durant ce temps avec les créatures. Si elle agit de la manière que je vous ai écrit lorsque vous étiez dans ces états, où je vous conseillais des choses qui n'étaient que pour vous, j'ai peur qu'elle ne s'embarrasse à un point qu'elle sera ensuite bien marrie d'avoir usé de son esprit et de ses mouvements propres, qui pendant ces temps sont fort vifs et peu réglés.

Il y aurait encore à souhaiter une chose du côté de votre sœur : c'est qu'elle eût avec elle des religieuses de conduite et de sainteté, pour être utile à l'œuvre de Dieu et à elle-même. Car, comme elle est fort jeune, il ne faut pas l'exposer à avoir aucun commandement dans la faiblesse de son âge, et

peut-être de sa vertu, qui doit être forte et très-bien établie avant que de conduire les autres et avant que de se voir exposée à un emploi si dangereux. Il vaudrait bien mieux qu'elle fût embarrassée dans son couvent, où, par la patience et par l'humilité véritable, elle pourrait profiter beaucoup, que de la tirer de là pour exposer son salut dans ce changement, en la mettant dans un lieu où peut-être serait-il difficile d'établir une communauté entière avec la clôture, et les choses nécessaires à sa défense et à sa sûreté contre les embûches du siècle et de Satan. Vous savez ce que c'est que la créature, quelle est son infirmité, et ce qu'elle doit appréhender, si elle est vraiment convaincue de ce qu'elle est. Combien de rixes et de faiblesses en ce sexe ? Combien de tentations et d'occasions, desquelles Dieu n'est pas le garant, quand par soi-même on s'expose, et on se retire du lieu et de l'engagement où il nous avait attachés ? La croix, la persécution et la peine

sont des voies de bénédiction pour mourir à soi-même et pour être enseveli comme le grain, afin de ressusciter. Il n'est pas utile de retirer le grain de la terre quand il pourrit : c'est lui ôter le moyen de germer et de prendre une nouvelle vie ; c'est le moyen de le faire mourir et de ne porter jamais aucun fruit solide et véritable. Quand vous lui écrirez, mandez-lui quelque chose de ceci pour la faire penser à elle, et pour l'obliger beaucoup à prier, afin qu'elle ne s'expose pas en sortant à perdre beaucoup de grâces et à faire sa propre volonté, pour chercher son soulagement et sa délivrance, qui peut-être un jour lui pourrait être périlleuse.

LETTRE LXV

Il console une âme dans ses peines , en lui en montrant l'utilité.

J'ai reçu une de vos lettres , qui m'apprend que votre amour-propre est crucifié

par les mêmes choses qui vous consolaient autrefois. C'est justice et miséricorde tout ensemble de la part de votre époux, qui veut que vous n'ayez plus de joie qu'en lui, et que vous ne soyez pas partagé par d'autres sujets qui vous consolent. Cette voie est rigoureuse à la nature; car elle se trouve par là crucifiée en tous ses désirs, même en ceux qui sont innocents et qui pourraient la satisfaire; mais c'est un temps où l'amour divin s'augmente et l'intérieur se fortifie, se purifie, se sanctifie, et s'unit plus intimement à Jésus. Lui-même se présente alors avec plus de satisfaction de sa part et plus de consolation pour l'âme, qui se sent libre et dégagée de toutes choses, pour posséder uniquement son tout.

C'est ici le temps de votre sacrifice et de votre dernier abandon à Jésus, qui est jaloux que cela soit ainsi, afin que rien ne prétende à vous et que vous ne prétendiez à rien qu'à lui tout seul. C'est aussi le temps de votre sûreté, et c'est même le temps de

la préparation pour accomplir les desseins de Jésus-Christ sur vous , lorsque les moments de la divine providence seront venus. Dieu vous en ouvrira la porte quand il voudra. Elle vous est encore fermée ; il faut attendre ses ordres en patience et avec grande joie.

Cependant soyez toujours égale, comme je vous l'ai mandé, et ne témoignez rien de votre peine qu'à Jésus-Christ, votre époux et votre médecin, qui guérira fort doucement vos plaies ; ce ne sont que des plaies de douleur et d'amertume, qui ne sont nullement périlleuses, et qui seront même utiles à la vie de votre âme. Mais il faut que vous empêchiez l'adresse imperceptible de l'amour-propre , qui, sous quelque prétexte de charité ou de dévotion, vous ferait faire quelque avance et rechercher quelque propre satisfaction. Vivez en paix en ce martyre, et demeurez intérieurement occupée de l'époux, votre tout, pour porter avec amour cette privation.

LETTRE LXVI

Du martyre de la sainte charité, et comme on doit toujours vivre en crainte et en défiance de soi-même.

Notre-Seigneur, qui opère toutes les saintes dispositions du cœur et qui les communique et les fait sentir aux âmes qu'il unit entre elles, n'a pas caché à votre pauvre serviteur, cette après-dînée, les sentiments qu'il opérait en vous. Il a plu à ce Maître adorable, exposé sur le saint autel, me faire ressentir votre cœur humilié et dilaté dans la profondeur de son anéantissement, ce qui était une ouverture pour recevoir les saintes grâces que la plénitude de vous-même aurait pu éloigner. J'en ai reçu beaucoup de joie et de soulagement, comme étant le souhait de mon cœur et le désir plus pressant de mon âme, qui souffrira tout ce qu'on peut endurer en la vie, quand il

ne verra pas votre intérieur vide de tout et ouvert à la plénitude de Jésus-Christ.

C'est un martyr qui ne se peut comprendre, que celui dont la charité est le principe. Les tourments et les supplices extérieurs ne vont point jusqu'au lieu où la charité règne et réside ; mais c'est elle qui sait tourmenter l'âme par la même force qui la rend maîtresse de notre cœur. Que je serais heureux avec Jésus-Christ, mon maître, d'être mille fois martyr pour la gloire d'une âme qu'il a acquise par son sang ! Plût à Dieu que je souffrisse continuellement pour cela en la manière dont mon Maître a souffert, et dont il m'a laissé l'exemple pour le suivre !

La charité qui se nourrit dans le cœur est ingénieuse à trouver les moyens de souffrir, pour rendre à Jésus-Christ et à son Église des témoignages de sa vérité. Si les âmes dont elle prend un soin particulier s'appesantissent, elle souffre pour leur état ; si elles croissent en la grâce et qu'elles fas-

sent quelques progrès, elle souffre aussi beaucoup, dans la crainte que leurs démarches ne soient trop lentes et qu'elles ne puissent voir la consommation parfaite de son œuvre. Oh ! que la charité aime à souffrir, et qu'elle se sent heureuse en ses tourments ! Elle ne changerait pas ses maux pour toutes les délices du monde ; et si elle n'endure , elle ne croit pas vivre. Ma fille, au nom de Dieu , ouvrez votre cœur à l'époux ; dilatez , comme dit le saint Apôtre, les espaces de la sainte charité ; ne souffrez point de tristesse pour votre état passé ; Dieu l'a permis pour votre bien et pour sa gloire ; il fait estimer aux siens les trésors de sa présence et en fait appréhender la perte ; il veut qu'on vive en crainte et en défiance perpétuelle de soi, pour obliger la créature de recourir toujours à lui et de ne se fier jamais sur son état présent, comme sur une chose sûre et qui lui soit appropriée.

Tout est en dépendance continuelle de Dieu, et doit rendre un hommage perpétuel

à sa bonté, l'invoquant incessamment sur soi contre soi-même. Il est adorable en toutes ses conduites, et tire ses avantages de tout; il tire le bien des âmes qu'il chérit de leurs propres maux, et c'est une merveille de lui voir convertir le péché même en notre sanctification, lorsqu'il nous choisit pour sa gloire.

Il me semble que je n'aurai jamais assez de temps pour vous parler des intérêts de votre âme. Je n'ai pas encore commencé, et je crois que l'éternité me surprendra sans que j'aie pensé avoir satisfait au moindre devoir qu'elle me demande. Jésus - Christ a fait peu, à l'égard de la charité infinie qu'il nous a portée. Qu'il me fait expérimenter de choses en l'intérieur, que la parole ni l'écriture ne peuvent exprimer! Silence, ma fille; silence, pour la grandeur du saint amour de Jésus-Christ. Je suis en lui, etc.

LETTRE LXVII

Que la mortification du propre esprit est nécessaire pour le rendre souple au service de Dieu.

Je vous écris une seconde lettre, pour vous dire que vous aviez besoin que Notre-Seigneur vous renversât l'esprit, ainsi qu'il fait à toutes ses grandes servantes. Comme l'esprit est la partie la plus utile à son service, il faut qu'il le rende souple pour lui être fidèle. Par la génération d'Adam, et depuis le péché, l'âme est comme ensevelie dans la chair : elle lui obéit, elle écoute ses sollicitations et elle lui est assujettie. Mais Notre-Seigneur veut, au contraire, qu'elle soit soumise à son esprit, et que, n'écoutant plus la chair, elle adhère aux conseils de Dieu. C'est pourquoi il permet qu'elle soit renversée, afin que, ne tirant plus sa nourriture et son entretien de la terre, elle reçoive son aliment du ciel. Il

fait en cette rencontre comme l'on ferait d'un arbre que l'on déracinerait de la terre, d'où les racines tiraient leur nourriture, pour les tourner vers le ciel et leur faire recevoir sa rosée et ses influences. C'est ce qui coûte à l'âme, mais c'est ce qui lui est nécessaire ; car sans cela elle ne peut être parfaitement assujettie à l'esprit de son Dieu, et elle ne le sert qu'à demi. Aujourd'hui elle obéit, et non pas demain ; aujourd'hui elle écoute la voix de son époux, et demain elle n'y pensera pas ; si elle s'y soumet en une chose, elle ne s'y soumet pas en l'autre, parce qu'elle n'est pas totalement déprise et détachée d'elle-même. C'est pourquoi il faut que Dieu fasse ce coup, afin d'avoir une âme également fidèle en tous temps et en toutes rencontres ; c'est une grâce à désirer et non pas à appréhender ; grâce qui tout d'un coup détache et dépouille l'âme de toutes choses, et la dégage de toute servitude ; car d'autant plus que Dieu prétend de fidélité

d'une personne, d'autant plus fortement renverse-t-il l'esprit humain pour le rendre plus souple, plus libre et plus dégagé. Qu'il soit béni à jamais, et qu'il opère puissamment dans les âmes selon ses divines conduites, et non pas selon les nôtres, dont nous devrions nous confondre, nous qui sommes si tendres à nous-mêmes, que nous ne pouvons souffrir une saignée pour guérir d'une paralysie.

LETTRE LXVIII

Il exhorte des religieuses à faire quelques ouvrages pour le service des saints autels.

Ne trouvez pas mauvais si je vous renvoie vos belles dévotions; j'ai pensé qu'il serait mieux d'en user ainsi pour la charité de votre pauvre communauté. J'ai pourtant pris deux croix pour servir de patron à des filles que j'emploie pour les petits enfants. Je vous supplierais bien de me faire encore la même charité, si je ne

croyais qu'il fût plus expédient que vous employassiez votre temps de travail à orner vos autels et à faire quelques ouvrages pour honorer la personne de Notre-Seigneur. C'est de quoi je vous supplie, et dont je conjure vos sœurs qui travaillent à l'aiguille. Pour moi, je vous avoue que je serais ravi si je pouvais m'occuper à quelque petit travail extérieur qui dût servir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui daigne venir parmi nous et se servir de nos petits ouvrages. Quelle joie à Notre-Dame, quand elle faisait les langes et les linges de son cher Fils ! On regarde dans l'Église les corporaux et les autres linges comme les langes de Jésus ; et pour cela même les diacres, dans les offices célèbres et aux grandes messes, portent les corporaux dans les bourses à la hauteur de leurs têtes, sur leurs deux mains, avec tant de révérence et de religion. Que ce soit là désormais l'esprit de votre travail, de servir Notre-Seigneur et son Église.

LETTRE LXIX

Il donne quelques avis à une âme sur l'état d'obscurité où elle se trouve, et il lui parle de l'amour de la croix.

Ne soyez point en peine de votre voie, dont vous êtes incertaine. Il faut vous en remettre à Dieu. Il ne faut pas que la créature ait cette certitude; c'est la chose qui nous est la plus importante. Comme Dieu veut que nous vivions dans sa dépendance, il veut aussi nous laisser en ténèbres, pour nous tenir totalement abandonnés à sa bonté. Je vous dirai néanmoins une règle dont vous pouvez vous servir au milieu de cet abandon, pour être dans l'état où Dieu vous peut vouloir. C'est d'y éviter la trop grande activité d'esprit, l'oisiveté et la distraction, et, sans vous laisser aller à aucun de ces trois défauts, de vous tenir dans un état milieu, qui est celui où Dieu vous veut; c'est là la

règle de votre très-cher père. Nous expliquerons un jour ces choses plus au long quand Dieu l'ordonnera, quoique ce ne soit point de ce néant si orgueilleux dont vous deviez en attendre la connaissance. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous fasse croître en lui, selon le souhait de saint Pierre, dont nous honorons demain les liens avec l'Église. Elle apprend à tous ses enfants, par l'honneur qu'elle rend à ses sacrées chaînes, l'estime qu'ils doivent faire de la croix, comme du plus cher trésor de cette vie, dont nous serons privés dans le ciel, mais non pas du regret, pour ainsi dire, de n'avoir pas assez souffert. Malheur à nous, dit l'Apôtre, si nous mettons la gloire de cette vie en quelque autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ, notre grand tout, par lequel et pour lequel le monde nous crucifie, et nous crucifions le monde. Adieu. Notre-Seigneur vous veuille consommer entièrement en son divin amour.

LETTRE LXX

Il donne à une âme quelques avis utiles pour les tentations.

Vous vous donnez en vain beaucoup de peine pour faire un sacrifice que Dieu ne demande pas de vous. C'est une tentation du diable pour vous peiner et vous traverser en la paix, que Dieu vous demande pour lui. Usez toujours avec sobriété du don que Dieu vous a fait : il le veut de la sorte. Si je croyais le contraire, je vous le dirais simplement ; car vous savez que je ne veux amuser personne, ni que personne m'amuse. Mgr de P*** m'a dit un exemple de Mgr de Genève, répondant à des peines de M^{me} de Chantal bien plus périlleuses que les vôtres, et il pourra lui-même vous le dire. Ne vous amusez point à d'autres exercices qu'à ceux de Dieu. Le diable est un faux maître et un faux directeur et con-

seiller, qu'il ne faut pas écouler en nos troubles, au lieu de Jésus, dont les voies sont claires et paisibles. Lisez le psaume LIV de David, qui est prophétique des tentations du Fils de Dieu : vous y verrez plusieurs sortes d'attaques et de tentations, qui faisaient divers effets en son âme délaissée de Dieu à la faiblesse humaine. Il y a des craintes et des terreurs, il y a des sentiments de pusillanimité et de découragements sensibles sous les délaissements et les menaces de Dieu, à cause des péchés des hommes dont il était chargé. Et dans toute cette diversité de mouvements qui agitaient son âme et son esprit intérieur, il avait entre autres dispositions saintes, selon que le dit le prophète David, une humble et confiante patience, qui lui faisait attendre le secours de son Père, pour le délivrer en son temps de l'agitation du malin, qui est le tentateur du chef et des membres. Liez - vous souvent en esprit au divin intérieur de cet adorable Sauveur.

Il suffit de le faire en désir, non pas pour en recevoir consolation, mais pour y recevoir force et sainteté chrétienne. Unissez-vous aussi en foi et en charité à cette douce attente de Dieu où était Jésus-Christ dans ses peines, et dans l'état où il vous tient. Soyez particulièrement liée au Fils de Dieu tenté dans le désert, et adorez ce grand Dieu, Père de Jésus-Christ et Dieu de toute consolation, qui vous apprend, par l'exemple de Jésus et de Marie, que les croix et les privations de la vie présente sont les voies pour parvenir à l'accroissement des jouissances futures de l'éternité, qui s'approche tous les jours. Ceux qui sèment en larmes recueilleront en bénédictions.

LETTRE LXXI

Il conseille à une personne qui avait fait quelque faute de recourir à la miséricorde de Dieu, et de s'appliquer au pur amour.

J'ai reçu deux de vos lettres, et j'ai déjà répondu à la première. Pour ce qui me regarde, vous avez tout pardon. Vous avez offensé un plus grand que moi, lequel est plus juste et aussi plus rempli de bonté pour laisser effacer vos fautes à vos larmes. Soyez contente de faire ce qui est contenu dans ma dernière, qui est de redoubler votre ferveur et votre courage pour aimer. Votre péché est grand, mais auprès de la miséricorde de Dieu il est petit. Qu'est-ce que cette bonté n'a pas déjà consommé et de vous, et de moi, et du reste du monde ? Aimons, aimons, et ne craignons plus rien. L'amour efface tout ; tout cède à ses sacrées inventions. L'enfer n'oserait l'a-

border, le ciel ne saurait s'en défendre ; et, quelque menace qu'il nous fasse, quelque justice qu'il nous montre, je défie ses armes avec le saint amour.

Brûlons donc, chère fille, et mourons de n'aimer qu'à demi. Hé ! quand sera-ce que nous aimerons tout notre soûl ? Ce sera, épouse de Jésus, quand tout vous sera petit et que tout ne vous sera rien auprès de l'amour. Ce sera quand l'amour surmontera la mort, et qu'elle vous sera douce de la main de l'amour. Cè sera quand ce saint charme vous fera oublier tous vos sens, qu'il les fera tous mourir à leurs objets, et que vous serez ravie de les crucifier. Aimez donc la croix, et chérissez-la jusqu'à ce que vous en fassiez votre félicité. Ç'a été celle de l'amant, ç'a été l'objet de ses désirs les plus puissants et de ses saintes impatiences, et il n'a été à la croix qu'après l'avoir incessamment désirée. Il est pour cela sorti du sein du Père, et il n'a voulu avoir de vie en ce monde que pour y être attaché et y mou-

rir à la gloire de son Père. Je ne sais quand vous ferez de même, et que votre amour-propre et votre orgueil sera crucifié, soit par vos mains, soit par celles de Dieu. Si vous aimiez comme il faut, vous seriez bientôt en cet état; faites-le donc, et rendez votre amour le plus fervent et le plus actuel qu'il vous sera possible. Aimez incessamment. C'est ce que je désire par-dessus tout, et ce que je demande à ce divin amour du cœur de Madeleine, que nous honorons en ce jour.

LETTRE LXXII

Il exhorte une dame de condition à avoir charité pour une personne qu'elle avait auprès d'elle.

Oubliant comme je dois, et comme tout chrétien le doit faire, tous les sentiments qui ne sont pas de l'esprit, afin que rien ne nous remplisse que le divin amour, je vous dirai que, m'étant retiré après votre départ

en notre solitude, le divin Père me donna de la joie dans le cœur, me faisant entendre que ce me devait être une grande consolation de voir partir mon cher enfant, et de savoir qu'il allait servir et glorifier Notre-Seigneur de son côté, pendant que du nôtre j'irai travailler à l'honorer et à lui préparer des serviteurs fidèles.

Je me suis bien laissé au divin Maître, afin qu'il prît un nouveau domaine sur moi, pour en user selon son bon plaisir, et afin que, n'étant plus du tout en moi, je fusse absolument à lui, en tout et pour toutes choses. Je vous laisse incessamment à la divine Mère pour être toute en son Fils et vous remplir tout d'elle.

Je vous prie en son nom de faire encore pour quelque temps la charité à cette bonne fille que vous avez auprès de vous, afin d'éprouver si elle ne se mettra point à son devoir. Elle vous supplie de lui faire la grâce de lui dire absolument les choses que vous désirez d'elle. Ne lui refusez pas cette cha-

rité, et agissez envers elle comme vous m'avez dit que vous aviez agi envers vos autres domestiques dans leurs défauts. Il est certain, et je le sais par ma propre expérience, que le déplaisir qu'on a de voir des chutes et des fautes si ordinaires afflige l'esprit, resserre le cœur, ferme la bouche et ôte la parole ; mais il faut nous anéantir devant Dieu et nous laisser à son divin esprit, afin qu'il règne sur nous. Comme c'est un esprit de douceur et de miséricorde qui surnage par-dessus toute humeur et tout propre sentiment, il nous ouvrira le cœur pour le prochain, et nous fera entrer dans la disposition de Dieu même sur nous, qui, au milieu de ses justes colères et de ses équitables aversions, ne laisse pas de nous parler avec tant d'amour et de nous instruire avec tant de bonté dans nos faiblesses. Ménagez, je vous prie, cet esprit, selon la douceur, la prudence et la force que vous devez.

LETTRE LXXIII

Il parle à une âme fort élevée de l'entière consommation en Dieu où elle doit vivre.

Je prie la souveraineté de Dieu de tenir votre âme en soumission parfaite, et d'achever en vous ce qu'il désire pour l'accomplissement de son œuvre. Il ne prétend pas vous laisser dans l'état où vous êtes, mais il veut vous établir en sa consommation divine. C'est beaucoup d'être soumise à Dieu ; mais cet état peut compatir encore avec la propre vie, et laisser les puissances entières en elles-mêmes et en leur propre vigueur. Il faut que l'esclave périsse, et qu'il se change en victime d'amour. Il faut que l'être propre soit détruit pour être anéanti en Dieu, qui seul doit être tout en vous. Plus de fonds propre en vous ; il doit être absorbé par état en Dieu. Plus de puissance propre ni de propre activité.

.

Les puissances divines, ses opérations et ses vertus, doivent être en vous, pour ainsi dire, comme dans leur fonds naturel. Dieu ne veut plus d'autre usage de liberté ni de vie en vous que celle que vous donne sa grâce. Sa sainte liberté et sa vie doit être votre tout. Si vous sentez en la soumission divine la douce captivité de vos puissances et de votre liberté, c'est signe qu'elles sont encore vivantes, et que le respect les retient en leur devoir. Il y a un autre état où il vous appelle, où on ne sent plus rien de propre. Il veut que vous soyez divine, et que par conséquent il n'y ait rien de reste intérieurement en vous de tout votre fonds propre. Que Dieu est adorable en ses desseins, de vouloir former avec soin et avec plaisir une de ses créatures, et de vouloir après cela qu'elle périsse et qu'elle s'anéantisse en tout ce qu'elle aura reçu de lui, quoique, à le bien prendre, elle ne périsse pas ! Car elle entre par là dans un nouvel être ; elle s'avance en Dieu, et s'é-

tablit dès la vie présente dans sa fin dernière. Ce grand Tout, qui chérit avec excès les siens, ne souffre pas qu'ils attendent après la mort à se consommer en lui. Il commence dès à présent à les abîmer en lui-même, autant que l'état de la chair et de la vie présente peut le permettre. Il faut laisser à Dieu le temps pour opérer ses grâces, et nous tenir en confusion en la vue de nous-même et de tout ce que nous sentons de propre vivant en nous. Que tout talent et que toute capacité propre soient changés en l'être éminent du Tout qui remplit tous les saints. Que les trois puissances de l'âme soient comme ces trois enfants dans la fournaise que le feu engloutissait. Que la plénitude de la Divinité sacrifie tout en vous et consume tout en lui.

LETTRE LXXIV

Il encourage une personne persécutée, et l'exhorte
à bien aimer la croix.

Si je ne craignais d'appesantir vos chaînes et d'augmenter vos peines, je m'offrirais à vous pour vous aller secourir et porter avec vous le joug de Dieu, comme mon obligation y est entière. J'en ressens même un désir extrême dans mon cœur, et il n'y a rien au monde qui m'eût empêché de le faire et de me rendre auprès de vous pour vous assister, que la seule crainte de surcharger vos maux dans la disposition des choses présentes; car on ne manquerait pas de redoubler les violences contre vous, et on allumerait de nouveau les passions qui tourmentent vos ennemis, que vous devez regarder comme vos bienfaiteurs en Jésus-Christ. Je vous dirai pour cela que notre divin Maître, le bon des bons et la

bonté suréminente, qui est industrieux à secourir les âmes et très-ingénieux dans l'art d'aimer, pour ne laisser point sa charité oisive et sa grâce inutile m'a fait une miséricorde ce matin que j'espère qu'il me continuera le reste de ma vie. C'est de me rendre sensiblement présent à votre esprit, pour me tenir uni à votre intérieur et pour porter en vous et avec vous vos peines.

C'est, ce me semble, la grâce la plus heureuse, la bénédiction la plus grande, la consolation la plus solide, la justice la plus équitable, l'obligation la plus raisonnable, la charité la plus souhaitable, en un mot, le bien le plus universel qui me pût arriver, et qui peut-être me soit jamais arrivé en ma vie. Hélas ! il me semble que j'ai maintenant tout ce que je demande en ce monde, qui est de satisfaire à cette obligation si pressante, et que Notre-Seigneur m'a imposée avec plus de soin et plus d'amour ; car lui-même, en sa bienheureuse Mère, me parlant de nos souffrances com-

munes, m'obligeait à cela. Et il me semble que cet aimable Sauveur, ce divin époux des âmes, n'a point de joie plus forte et plus tendre que celle de se rendre présent aux âmes, pour porter en elles et avec elles le joug que son Père daigne leur imposer.

Lorsque les pasteurs avertissent les personnes qui se marient qu'elles sont les images de Jésus-Christ et de l'Église, et qu'ils leur expliquent le mot latin *conjugium*, qui signifie mariage, ils leur disent qu'elles doivent porter un joug commun en Jésus-Christ. Notre-Seigneur est au milieu des âmes, portant en sa vertu, qu'il répand en ses épouses, le joug de Dieu son Père, c'est-à-dire la croix qu'il leur a préparée, et qu'un chacun doit porter comme chrétien; car nous y sommes tous engagés par le baptême, où nous chargeant de la croix à l'extérieur, on nous a fait connaître l'obligation que nous avons à la mort et au crucifiement intérieur.

Je me sens obligé à Jésus-Christ de me trouver lié en lui à votre intérieur, pour porter avec lui tous vos maux; et je me sens en même temps dans le désir de me voir encore en lui autant qu'il lui plaira, au milieu de tous ceux qu'il m'a unis, pour porter leur joug et leurs fatigues. Je souhaitais autrefois d'être présent en Jésus-Christ en tous les lieux où il repose en son saint Sacrement, pour louer et glorifier Dieu son Père avec lui et en lui-même; mais c'est un trône de gloire et un lit de délices qu'il ne faut pas espérer d'occuper que par l'étendue de la croix et par la souffrance universelle de tous maux.

Je vois qu'on veut vous dépouiller de vos biens. C'est à présent qu'il faut vous dénuer en esprit de toutes choses. Vous voyez les désirs que Jésus votre époux vous a mis dans le cœur par avance : c'est maintenant qu'il veut que vous fassiez usage de ses dons et de ses grâces; c'est à présent qu'il veut que vous pratiquiez

la pauvreté en esprit en la manière qu'il le désire, et que vous n'aviez pas préméditée.

Vous la vouliez universelle, il la veut en partie. Il la veut en un sens et d'une façon qui vous confonde et vous charge de honte. Il faut vouloir cette façon de pauvreté, qui est mille fois plus pénible que celle de notre choix, lequel rend toutes choses aisées et même glorieuses en sa façon.

Oh! que l'amour-propre est pris et serré de près dans les ordres de la sagesse de Dieu, qui voit où nous tenons, ce que nous ne voyons pas! Oh! que la conformité universelle à tous les ordres de Dieu, et dans toutes leurs circonstances, est une chose difficile! On ne peut les subir sans de grandes peines et sans déraciner tous nos vœux et les désirs de notre propre volonté, laquelle est infinie en ses propres souhaits et en ses convoitises!

Le bien que fait à l'âme la persécution du siècle est incroyable. Outre qu'elle nous

fait mourir au monde et qu'elle nous donne sa haine, elle nous fait aussi mourir à nous. Le siècle aussi bien que les diables sanctifient les membres de Jésus-Christ, de même qu'ils l'ont glorifié. La charité de Jésus-Christ nous fait miséricorde, et la haine de ses ennemis nous fait grâce, en nous donnant sujet de souffrir pour son amour.

Le siècle nous maltraitant, comme dit l'Écriture, témoigne que nous ne sommes plus à lui; car, si nous lui appartenions, il aurait amour pour nous, et nous ferait du bien. Ce siècle, dit saint Jean, nous hait, parce que nous sommes transportés de la mort à la vie, à cause que nous aimons ce qu'il ne voit pas et ne sait pas; et il nous voit jouir d'un bien intérieur, qui est la paix, qui lui donne une jalousie insupportable. Regardons cette séparation par avance, comme celle que Jésus-Christ, par les saints anges, au jour du jugement, doit faire de vous d'avec les amateurs du siècle.

Prenez le temps en cette sainte saison de bien mourir à tout vous-même, vous laissant porter tous les coups de mort jusqu'au fond du cœur sans vous plaindre, quoique vous en souffriez; car c'est la voie divine pour entrer dans la vie de Dieu, laquelle doit succéder à cette mort.

Je vous vois trop seule en ce rude combat pour ne pas vouloir être en Jésus avec vous, afin d'y avoir part. Je sais que vous n'avez que faire de moi; car votre Tout est tout en vous; mais pensez que Jésus, tout rempli de la divinité, a été secondé et visité par l'ange confortant. Dieu me fasse cette miséricorde de n'être pas absent de vous un seul moment, comme Dieu par ma charge m'oblige à cela.

Avec ces préparations et ces dispositions de cœur, ne laissez pas de vivre en simplicité et de dire les choses en liberté, sans crainte et en esprit de charité, de douceur et d'humilité. Désintéressez-vous en tout devant Dieu. Entrez dans l'intérêt spirituel

de la personne qui vous persécute, et faites tout ce que vous pourrez pour son bien, soit par prières en votre esprit, soit par douceur, humilité et patience en votre extérieur, soit même par de douces et humbles remontrances que vous lui pourriez faire, mais seulement dans la nécessité. Du reste, vivez en paix. Pour moi, je ne puis croire que cet excès et ces violences puissent durer longtemps. C'est un orage et une saison fâcheuse ; mais après l'hiver, comme dit l'époux, doit venir le printemps, auquel succéderont les autres saisons plus favorables de l'année. Dans la rigueur de l'hiver on se tient caché et retiré auprès du feu. Il faut vous tenir retirée en vous auprès de votre époux, qui est pour vous tout amour et toute charité, qui est pour vous tout feu et toute ardeur, ainsi qu'il est descendu en ces jours sur ses apôtres. Vous me demandez des ouvertures pour votre délivrance. Vous voyez bien que présentement les portes sont fermées, et que vos grilles sont remplies de

pointes de fer qui vous empêchent de lenter votre sortie, ni d'approcher de là. Il faut partir. J'aurai l'honneur de vous voir incessamment au travers de votre grille par les yeux de la foi, et d'entrer même en votre cloître par l'union et le lien intime de la divine charité, pour partager avec vous le fardeau de votre croix.

Vous me priez de ne m'affliger pas et de ne pas souffrir avec vous. Je vous répondrai que Notre-Seigneur fit bien la charité à Simon le Cyrénéen de souffrir qu'il portât une partie de sa croix. Notre-Seigneur ne m'a pas fait l'honneur de m'unir et de m'approcher de vous, pour avoir seulement part à vos consolations et à vos grâces sensibles, mais aussi pour me faire le bien d'avoir part aux grâces purement de l'esprit, grâces nobles, riches, précieuses et glorieuses, qui sont les qualités de la croix de Jésus-Christ, quoique dans le siècle on la regarde avec honte, horreur, dédain, rebut et anathème.

Dites souvent avec saint Paul, et moi de

ma part je le dirai avec vous, qu'il ne m'arrive jamais que je me glorifie qu'en la croix de Jésus-Christ; car autrement je serais délaissé de la vraie lumière de salut. Par elle, dit encore saint Paul, le monde m'est un crucifix, et je suis le crucifix du monde; car il me regarde avec mépris et confusion, comme les Juifs regardaient le gibet du divin Maître, que lui-même considérait, en sa bassesse et en son ignominie, comme le trône de sa grandeur et de sa gloire. Adieu. Je ne puis cesser de vous écrire et de vous exhorter à la croix; et vous voulez bien me le permettre, puisque c'est mon devoir et celui de la charité.

LETTRE LXXV

Il conseille à une dame de piété de la cour qui avait longtemps souffert quelque calomnie , de se justifier.
— Il l'exhorte à parler peu des choses relevées , et à être simple.

On m'a averti d'un nouveau vacarme qui s'élève contre vous à la cour, pour favoriser et flatter la peine de M***, qui ne se ramollit point. On m'a aussi témoigné que vous éclairciez ces personnes , si je vous le disais. Je crois qu'après avoir assez longtemps rendu hommage aux humiliations de Jésus-Christ vous devez cet éclaircissement à la charité du prochain qui se peine. Vous honorerez en cela la vérité de Jésus-Christ et sa candeur.

Il y a bien du temps que je remets à vous découvrir une malignité du diable, qui vous veut attaquer de toutes parts. Il veut secrètement et imperceptiblement vous remplir d'estime de votre propre ca-

pacité dans l'exercice des dons du Saint-Esprit. Je vois déjà des préparatifs pour vous engager à des choses qui sont au-dessus de votre condition, de votre âge et de votre sexe, et même contre l'ordre de l'Église et de son Esprit-Saint. Il nous défend par saint Paul d'avoir des sentiments qui tendent aux choses hautes et qui soient au-dessus de nous, et il veut, au contraire, qu'on les redoute comme des pièges et qu'on s'en éloigne, pour se porter aux basses et aux humiliantes. Saint Joseph, que nous honorons aujourd'hui, nous exhorte au profond et religieux silence en la présence de Dieu et des choses saintes et divines. Demandez cette grâce à ce grand saint, qui a été profondément attaché à la contemplation des grandeurs de Jésus et des perfections de Marie, mais qui a été dans un si grand silence, que nous ne voyons pas dans l'Évangile une seule parole sortie de sa bouche. Faites-moi savoir de vos nouvelles; car je serai bien aise

d'apprendre les sentiments de votre cœur, et de savoir que vous êtes résolue à ne parler, ni de bouche, ni par écrit, des choses relevées.

Pour vos sécheresses, ne vous étonnez pas si elles continuent. Plus vous communiez au saint sacrifice de Jésus, plus vous serez participante de ses peines intérieures. A Pâques vous pourrez, dans la communion à Jésus-Christ ressuscité, avoir quelque relâche, et communier à sa joie divine. Nous sommes dans le temps du sacrifice sanglant, dans lequel il s'est rendu l'époux de sang à toute son Église.

Examinez pourtant si en votre esprit ou en vos paroles il ne se serait point passé quelque infidélité contre le divin époux; car, l'excès de son amour croissant, l'excès aussi de sa jalousie et de sa sévérité croîtra sur votre âme.

Je vous dirai ce qui arriva dernièrement à un saint homme de mes amis, directeur d'une âme considérable devant Dieu et de-

vant sa très-sainte Mère. Comme il priait pour elle, il vit la très-sainte Vierge descendre sur cette âme bien-aimée de Dieu, mais qui s'arrêta tout proche de sa tête sans entrer en elle. Et cette divine Mère fit entendre à ce bon directeur que le défaut de candeur, de simplicité et d'enfance en cette âme qu'elle lui avait confiée, l'empêchait d'y entrer; en sorte qu'elle se trouva souffrir d'extrêmes peines et de très-grandes sécheresses. Voyez donc, ma fille, si votre procédé est rempli de candeur, de simplicité et d'enfance, que la très-sainte Vierge vous demande pour imiter sa vie et participer à sa grâce avec Notre-Seigneur. Point de respects humains, mais simplicité partout. Ne craignez rien : devant Dieu rien ne vous doit toucher. Je ne puis vous cacher que depuis quelque temps je souffre beaucoup pour vous auprès de Notre-Seigneur, et surtout depuis que vous me mandâtes de prier pour vos peines, qui vous environnent avec grande malignité. C'est ce que

Notre-Seigneur n'avait point encore permis au malin depuis que je vous connais. Car vous n'aviez que des tentations humaines, lesquelles seules saint Paul souffrait dans les premiers chrétiens. *Tentatio*, dit-il, *vos non apprehendat nisi humana*. Vous m'en expliquerez un jour davantage, étant bon que je connaisse nettement les voies que Dieu tient sur votre âme, parce qu'il faut veiller beaucoup plus sur vous que sur d'autres, à cause de l'envie et de la rage du diable, qui est plus grande sur votre âme; et il n'oubliera rien pour vous perdre, si vous n'êtes fidèle et exacte à l'imitation de la très-sainte Vierge.

LETTRE LXXVI

Il parle du mystère et de la fête de la Visitation.

Étant absent et retiré dans notre petit désert, où la charité de Jésus-Christ me rend votre âme présente, il m'est venu en

pensée que, comme vous serez obligée de vaquer ce matin aux affaires séculières, et qu'ainsi vous feriez peut-être avec précipitation votre sainte communion, vous pourrez, par respect pour le saint époux, vous abstenir de son sacrement, mais non pas de l'union à lui, en qui et par qui il faut toujours vivre et agir saintement en toutes choses. Voici la fête et le mystère adorable de Jésus en Marie qui s'approche; car c'est dimanche le jour de la Visitation, et je suis d'avis que vous et moi nous nous y préparions par un jeûne. Ce matin j'ai été averti intérieurement que c'était en ce jour solennel que nous devions honorer cette vie intérieure de Jésus en Marie, et ses opérations merveilleuses en elle et par elle en l'Église, dont les prémices ont été si augustes et si éclatantes en saint Jean. Ma fille, cette fête demande de moi un renouvellement de cœur; car c'est pour cela que les saints et les mystères nous sont présentés. Tenons-nous donc unis à l'esprit de l'Église, tou-

jours féconde en Jésus-Christ pour nous renouveler en charité et en tous les dons de Dieu. Tout vôtre, tout en Jésus et en Marie.

LETTRE LXXVII

De la vie de Jésus en Marie.

Voyant l'obligation particulière où Dieu vous met d'honorer la vie de Jésus en Marie, et que vous croissez tous les jours dans le désir de vous consacrer à ce divin mystère pour l'adorer et pour lui rendre tous les devoirs de votre religion, je dois vous aider en cela, vous déclarant les sentiments que j'ai de cette piété, et l'estime singulière que vous en devez faire. Jésus-Christ, pour avoir sacrifié sa vie humaine à Dieu son Père, a reçu de lui ce privilège d'être dans l'Église une source de vie divine, dont il porte en soi la plénitude,

pour en rendre participants tous ses enfants . C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans l'Écriture sainte, fait entendre à tous les chrétiens, qui sont les membres de Jésus-Christ, qu'ils ont reçu la grâce de vivre de cette première plénitude , et qu'ils n'ont rien en eux de la vie de Dieu que ce qu'ils en reçoivent de Jésus-Christ, et selon la mesure qu'il la leur veut dispenser et les en rendre participants. Et l'apôtre saint Paul prêchant toujours la vie de son Maître et annonçant ce que Jésus-Christ est à l'Église, il dit en plusieurs lieux que Jésus est la plénitude non-seulement de la loi, mais de toute l'Église, soit dans la terre, soit dans le ciel. Car il remplit tout seul de sa grâce et de sa gloire tous les justes et tous les saints : il est en eux toute leur vie , leur grâce et leur vertu; il est en eux tout ce qu'ils ont de Dieu , lequel est en Jésus le tout en toutes choses, consommant en soi toute sa créature.

Ce qu'est Notre-Seigneur à son Église,

il l'est par excellence à sa très-sainte Mère. Ainsi il a sa plénitude intérieure et divine; et comme il s'est sacrifié plus particulièrement pour elle que pour toute l'Église, il lui donne la vie de Dieu plus abondamment qu'à toute l'Église; et il la lui donne même par gratitude, et en reconnaissance de la vie qu'il a reçue d'elle. Car, comme il promet à tous ses membres de leur rendre au centuple de ce qu'il aura reçu de la charité en la terre, il veut aussi rendre à sa Mère le centuple de la vie humaine qu'il a reçue de son amour et de sa piété; et ce centuple est la vie divine, infiniment précieuse et estimable. Et comme elle a tenu sur lui la qualité de père et de mère tout ensemble, lui fournissant toute la substance de sa vie, Jésus est maintenant en elle, lui donnant toute la plénitude et la surabondance de vie convenable à un si vaste sujet d'amour et à une capacité si grande de sa dilection et de sa vie divine.

Il faut donc considérer Jésus-Christ notre

tout vivant en la très-sainte Vierge en la plénitude de la vie de Dieu, tant de celle qu'il a reçue de son Père que de celle qu'il a acquise et méritée aux hommes par le ministère de la vie de sa Mère. C'est en elle où il fait voir tous les trésors de ses richesses, l'éclat de sa beauté et les délices de sa vie divine. C'est là où l'on voit en raccourci la gloire que ses ignominies ont attirée sur l'Église, toute la joie et la félicité qu'il lui a acquise par ses souffrances, et toutes les richesses qu'il nous a méritées par la misère et par la pauvreté de la croix.

Là Jésus-Christ triomphe en ses dons; là il est glorieux du chef-d'œuvre qu'il fait; là il est en sa joie et en la couche des délices qu'il s'est acquise et qu'il s'est préparée. O séjour adorable que celui de Jésus en Marie! O secret digne du silence! O mystère profond digne d'adoration! O commerce incompréhensible! O société de Jésus et de Marie, inaccessible aux yeux de toute créature! Si les anges, selon saint Paul, ne peuvent voir

ni contempler la résidence, la communion et le mystère de la société spirituelle de Jésus avec son Église; si Jésus même dit aux apôtres qu'ils n'entendront que dans le ciel sa demeure en eux et leur résidence réciproque en lui, qui seront ceux qui pourront voir cette demeure, cette habitation céleste et divine de Jésus en Marie, et de Marie en Jésus? Cette demeure est semblable à celle de Jésus en Dieu son Père, et de son Père en lui. Comme je suis, dit-il, en mon Père, et mon Père est en moi, de même vous êtes en moi, et je suis en vous. S'il dit cela de l'âme des fidèles et de tout le commun de l'Église universelle, combien plus le doit-on dire de sa divine Mère, qui surpasse autant le reste de l'Église que la lumière du soleil surpasse celle de tous les astres.

Sachez, ma très-chère et très-honorée fille, que vous ne pouvez avoir en partage un mystère à adorer plus glorieux à Dieu, plus agréable à Jésus-Christ, plus utile et plus précieux à votre état. Souvenez-vous

qu'en toute la cour où vous êtes, tout ce que vous pourriez recevoir d'honneurs et de biens est si bas, si vil et si abject, que ce n'est rien qu'une faible figure auprès de cet auguste et solide mystère, et auprès de cet honneur sublime que Dieu vous fait de vous y appliquer. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus agréable à Jésus-Christ que de l'aller chercher dans le lieu de ses délices, sur ce trône de grâce, au milieu de cet adorable fournaise du saint amour pour le bien de tous les hommes? Quelle source plus abondante de grâce et de vie que ce lieu où habite Jésus comme en la source de la vie des hommes et en la mère nourrice de toute son Église? Allons ensemble jouir de ce bonheur, et profiter des ouvertures que son amour nous y donne.

LETTRE LXXVIII

Il exhorte une personne au sacrifice d'elle-même,
et à l'amour de la croix.

Je bénis Dieu que sa bonté vous délivre en sa sainteté des choses que j'appréhenderais le plus pour vous, et qui, ne servant qu'à flatter la nature et contenter les sens, seraient aussi les plus périlleuses pour votre âme. C'est maintenant le temps de vous réjouir et de vous glorifier, puisque la retraite des créatures continue, que la persécution s'approche, et que la divine croix du Maître prépare ainsi votre sanctification. Il est si doux au pur amour de faire en cette vie les plus violents et les plus rudes sacrifices, et de se jeter en esprit dans les fournaises ardentes, de s'exposer aux roues et aux gibets, pour ne vouloir vivre que dans l'exercice perpétuel du solide amour, qui consiste en ces œuvres pénibles ! C'est ce qui maintient

l'âme en état d'hostie, et ce qui la prépare à tous les sacrifices qu'il plaira à Dieu de lui présenter un jour en vérité. Je ne sais ce que nous ne devrions pas faire pour exciter le bon plaisir de Dieu à nous donner occasion de mourir un jour martyrs, et de finir nos jours par la consommation d'un véritable sacrifice, pour ne pas porter en vain cette glorieuse qualité d'hostie vivante à Dieu et mourante à tout moment à soi-même et au monde. Je prie ce grand Tout que cette auguste qualité et son immense libéralité sur nous ne nous soient pas un jour un sujet de reproche, mais que ce nous soit plutôt une matière de louange et de gloire, en la bouche de notre Maître et de notre divin Sacrificateur. La mort perpétuelle et la vie à Dieu seul en Jésus-Christ est la vraie vie du baptême; et nous avons été oints de l'esprit de mort et de vie du Fils de Dieu, pour nous porter et nous aider continuellement à mourir à nous comme Jésus et à vivre de la vie de Dieu en son

esprit, comme Notre-Seigneur même ressuscité, qui ne vit plus de la vie humaine en son infirmité, mais de la vie divine de Dieu son Père, qui le consomme et qui absorbe par son Esprit divin tout ce qui était en lui de mortel.

Ayez bon courage : le temps de ce sacrifice sera court. Notre-Seigneur l'a pratiqué trente-trois ans, portant une contradiction perpétuëlle en soi-même, et n'ayant jamais rien fait, comme dit l'Apôtre, par propre complaisance. Pour ce sujet il a été couronné de gloire et d'honneur pour une éternité ; et nous ayant une fois sanctifiés avec lui, il nous veut aussi consommer en lui et avec lui, dans le sein de son Père, qui sera le lieu de la consommation parfaite du sacrifice. La gloire, la joie et la béatitude y seront d'autant plus grandes, que les sacrifices auront été grands et sensibles en cette vie. Dès ce moment je me plonge avec vous en la mort jusqu'à la mort, et désire en la très-sainte Vierge, dont l'Église

honore en ce jour et la mort et la vie, de trouver en elle et l'une et l'autre. Car, dans cette adhérence à son esprit de vie auguste et magnifique en Dieu, j'espère qu'il n'y aura plus moyen de vivre à la vie de soi-même, mais que, vivant en elle hors de nous, nous nous perdrons entièrement en Dieu, notre tout pour jamais. Adieu. L'espérance de la vie future est mon entier soulagement et mon parfait repos en la vie présente, laquelle j'espère heureuse et pleine de joie et de bonheur par la croix et par la privation de toutes choses en ce monde.

LETTRE LXXIX

Que la fréquente communion est utile aux âmes bien purifiées par les croix, desquelles il montre l'utilité.

Il me semble que je sens bien de la joie de vous parler de Dieu, et que mon cœur se console quand il vous rappelle à Jésus votre

époux. Vous sentez et vous voyez bien comme tout est fade et obscur à votre cœur et à votre esprit hors de votre Jésus. Il ne vous manquera pas à la sainte communion, et vous n'y serez pas trompée, y allant avec l'assurance qui vous en sera donnée de la part de ceux qui vous conduisent, dans lesquels Notre-Seigneur vivra toujours pour vous, ainsi que vous l'avez expérimenté jusqu'à cette heure avec consolation.

Comme j'ai remarqué le grand secours que vous retirez de vous en approcher souvent, je vous prie de recevoir encore cette grâce que vous offre la sainte Église, et de solenniser les octaves de saint Jean et de saint Pierre, comme vous avez fait celle du très-saint Sacrement. Vous pourrez aussi en faire une de la visite de Notre-Dame à sainte Élisabeth pour la sanctification de saint Jean, et une autre de sainte Madeleine dans le mois de juillet, afin que vous puissiez voir les desseins de Dieu sur votre âme, qui, ayant pris ces mois passés

pour labourer et défricher avec le soc de la croix l'intérieur de votre cœur, veut ensuite vous faire recevoir la semence de la vie divine par la bénédiction du très-saint Sacrement.

J'ai pris la plume au sortir de l'oraison, avec intention de ne vous écrire que ces paroles suivantes, pour vous remplir et vous occuper de leur vérité toute une octave entière. La croix est la vie, la nourriture, la force et la perfection du pur amour. La consolation des sens ou de l'esprit sert à entretenir la corruption de l'amour-propre; et, au contraire, la privation et l'abstinence de toute consolation fait la santé de l'âme et entretient la pureté du saint amour, sans mélange de propre recherche et de propre satisfaction.

Il y a certains fruits qui perdent leur goût et leur saveur quand ils croissent dans des fonds de terre grasse. Il en est de même de l'amour de Dieu. Les fruits n'en sont excellents et merveilleux que quand ils viennent

dans des terres sèches et sablonneuses. Les œuvres du saint amour perdent leur agrément et leur pureté quand ils sont accompagnés de consolations et de délices, soit temporelles, soit spirituelles. Je ne pourrais pas vous exprimer ce que j'en concevais à l'oraison, et le grand désir que j'avais que toute ma vie fût en croix, et, comme dit saint Cyrille de Jérusalem, que je fusse couvert de croix depuis les pieds jusqu'à la tête, comme le baptême le demande. J'estimerai ce trésor le plus grand de la terre, étant vrai que, par là, toute la créature corrompue qui ne vit que pour elle serait suspendue en ses affections, interdite dans le rassasiement de ses cupidités, et ne trouverait pas de quoi se satisfaire.

La créature, qui est toute née pour la béatitude, et qui ne cherche que son plaisir, est dans la faim et dans la soif de la consolation perpétuelle; mais Notre-Seigneur lui donne la croix, qui, étant comme cet ange qui est à la porte du paradis terrestre, tient

le glaive de feu à la main pour en interdire l'entrée. La croix est le glaive dont Jésus-Christ se sert pour réprimer tous les désirs du paradis terrestre de nos sens et de nos âmes, qui sont la consolation et la satisfaction ; et, pour tout appui de l'esprit, il vient nous communiquer sa foi, laquelle n'a rien que la force à donner et la voie à nous montrer pour notre direction. Et même les moyens dont il se sert pour nous donner et nous accroître cette foi sont si purs et si éloignés de toute consolation, qu'il n'y a rien de plus simple et de moins capable de satisfaire les sens et de les consoler. C'est ce que nous voyons dans les simples éléments qui couvrent nos sacrements, où rien ne paraît d'éclatant et de délicieux, rien de riche ni de superbe, tout pauvre, tout nu, tout simple ; ce qui montre combien Notre-Seigneur est soigneux de sevrer cette nature maligne, qui ne travaille qu'à sa consolation et à sa propre recherche. Adieu. Le zèle pour la croix a été ce matin dans l'oraison suivi

de sa matière. Béni soit le divin amour, et qu'à jamais il soit aimé, de vouloir visiter les siens, les privant de leurs attentes et de leurs désirs. La sècheresse, la privation et la soustraction divine soit l'entretien et la nourriture de notre foi. Jésus crucifié, faites-moi cette grâce , qu'à jamais votre amour me cloue à votre croix, et que jamais je n'en sois séparé que pour entrer en jouissance de votre béatitude, en laquelle je ne puis avoir droit d'entrer que par la communication de vos souffrances et de vos peines, et par votre crucifiement, votre mort et votre sépulture mystérieuse.

LETTRE LXXX

Sa douleur sur l'égarement d'une âme qu'il conduisait, et la consolation qu'il reçut au tombeau de sœur Marie de Valence.

J'ai été voir la personne que vous savez, et j'y ai trouvé ce que j'avais toujours ap-

préhendé : c'est une personne pleine d'artifices et de conduite humaine, et séparée de la simplicité et de l'anéantissement que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous fait paraître. Après lui avoir reproché ses défauts et fait connaître visiblement son manque de vertu, son dénûment de grâce, et la nécessité de s'abandonner en sincérité à une conduite chrétienne et divine pour s'établir dans les vertus de Jésus-Christ, je lui dis pour tout remède que je lui conseillais de se soumettre à son prélat, qui est un très-grand personnage, et de quitter la personne qu'elle avait auprès d'elle, que ce prélat condamne. Mais comme je la vis aheurtée à n'en rien faire, je la priai de souffrir que je me retirasse et que je lui disse le dernier adieu. Je lui dis aussi de ne m'écrire plus, cela ne lui servant que de matière de feintise; après quoi je m'en revins. Jugez où j'en puis être, et quelle est ma désolation de voir une âme courir le risque que fait dans le monde un esprit propriétaire. J'appréhende pour elle

quelque chute fâcheuse et presque inévitable , vu la manière où elle me paraît marcher et se conduire. Je vous dis ceci pour vous prier de la recommander à Dieu , comme une âme immortifiée , et qui deviendra le jouet des démons , si Dieu n'y met la main ; elle en prend le train. Voyez quelle obligation vous avez à la bonté de Dieu et à la puissance de sa grâce , de vous avoir donné l'amour des vertus chrétiennes et le désir d'y profiter.

Que béni soit l'amour qui vous donne les mêmes sentiments et dispositions en m'écrivant vos lettres , que je reçois en les lisant. On vient de m'en rendre une que j'ai lue à la hâte , mais pourtant en goûtant avec plaisir et avec joie les dispositions de votre âme , qui est l'unique consolation sensible que notre divin Maître me laisse goûter en cet exil d'amertume et de désolation. Autrefois saint Paul voyant redoubler le soin de Dieu et de sa providence , lui envoyant à l'arrivée de saint Antoine une double pitance ,

il s'écria : Dieu a multiplié et augmenté à ses pauvres serviteurs le soutien de leur vie. J'en dis de même au sujet de votre chère et plus que très-chère lettre, qui est plus ample au double qu'à l'ordinaire. Car il me semble que Notre-Seigneur m'ayant reconnu désolé au double, par la rencontre fâcheuse de cette pauvre âme indisposée qu'il m'avait autrefois confiée, a voulu me soutenir et redoubler ma joie et ma consolation par celle qui me tient lieu de toutes les autres, et qui toute seule me donne plus de joie que tout le reste ensemble.

Je vous dirai aussi que j'ai été visiter le tombeau de sœur Marie de Valence, laquelle m'a reçu selon sa bonté ordinaire. J'eus assez de peine à me retirer de dessus sa tombe, où elle m'occupait fort suavement et fortement. Enfin, m'en étant séparé, je m'en allai en passant chez un peintre, où l'on me faisait espérer que j'y trouverais son portrait fort bien fait ; mais j'y trouvai une autre chose, pour laquelle sans doute cette

bonne âme m'y conduisait ; car , outre que je ne rencontrai point de ressemblance en son portrait , dont je n'étais pas beaucoup en peine , aimant mieux son esprit et l'expression de sa grâce que son extérieur , j'y trouvai un grand tableau qui était fort déshonnête. Ce qui fit que , m'adressant au peintre pour lui montrer sa faute , je lui parlai avec tant de force dans le zèle de cette grande servante de Dieu , que , s'étant soumis à tout ce que je désirais , il me vendit ce tableau , quoiqu'il eût déjà reçu des arrhes d'une autre personne qui le voulait avoir , et sur l'heure l'ayant mis en pièces et ayant fait allumer du feu pour le brûler en sa présence , ce bon homme en fut tellement touché , que , nous souhaitant mille bénédictions , il protesta que jamais pour qui que ce pût être il ne ferait de ces infâmes peintures. Comme je m'en allais ensuite à l'église pour prendre congé de notre divin Maître , cette sainte âme se rendit présente à mon intérieur ; je ne voyais et ne reconnaissais

rien en elle que Dieu, en qui elle était tout abîmée et consommée. Elle me congratula d'avoir fait cette action, et me promit qu'elle me serait intérieurement présente toute ma vie, et qu'elle me rendrait participant de sa force et de sa sainteté. Béni soit Dieu de tout. Excusez la précipitation de mon départ, qui m'arrache la plume et me la fait quitter avec peine, me laissant tout entier avec vous pour le temps et pour l'éternité.

LETTRE LXXXI

Il reprend une personne de condition d'avoir jugé trop légèrement d'un prêtre.

Je n'ai pas donné votre lettre à M. N***, à cause qu'il m'y a paru quelque chose qui demandait plus de réserve sur le jugement d'un prêtre et d'un grand serviteur de Dieu, que les personnes de votre âge et de votre condition peuvent admirer, et non pas condamner. Il faut se moins abandonner au zèle

de ses amis et se tenir toujours en réserve dans le fond de la grâce et de l'esprit de Jésus-Christ. On doit conserver son jugement pour se condamner soi-même, et s'abstenir de juger ceux qui sont plus que nous. Il ne faut pas entrer dans le siège de Jésus-Christ, à qui seul Dieu a donné le jugement du monde. Vous savez combien de fois vous m'avez ouï dire de quelle importance était la mort à son propre jugement et à sa propre volonté. Vous savez que ces deux puissances doivent être anéanties en elles-mêmes, pour être vivifiées et animées par l'esprit de la foi et de la charité, afin que tout soit divin en nous et que rien ne mette obstacle à Jésus-Christ en notre intérieur. Je suis si aise quand je trouve dans vos lettres des occasions d'exercer la charité envers votre âme ! et je crois que vous en êtes aussi contente. Aimez l'humiliation, qui vous attire la lumière et l'instruction pour les devoirs chrétiens. Je prie Notre-Seigneur que l'effet et l'impression

de ce billet demeure éternellement en votre cœur. Adieu à jamais.

LETTRE LXXXII

Il exhorte une personne à faire faire quelques aumônes à un prince, et à les lui faire régler.

Je me joins à la prière que vous doit faire M***, afin que vous obteniez la grâce qu'il demandera à Son Altesse pour le soulagement des pauvres, selon l'ouverture qu'il lui en doit faire par sa requête. Ce lui est un bonheur de trouver partout de quoi faire du bien et de recevoir des occasions de la main de Jésus-Christ, pour le soulager et le secourir dans la langueur et la misère de ses membres. Quelle grâce un Dieu nous fait, qu'il veuille bien recevoir du pain de notre main pour se rassasier et se nourrir ! Et si Son Altesse a aidé, quoique contre son gré, à faire des misérables, la justice et la péni-

tence, aussi bien que la religion et l'amour de Jésus, ne le doivent-ils pas obliger à travailler désormais à faire des aumônes? J'ai oublié deux ou trois fois à vous dire qu'il serait à souhaiter qu'il eût quelques personnes zélées et entendues en ces commencements, qui vissent et examinassent la manière d'entreprendre et de régler les œuvres importantes de piété et d'aumône qu'il voudra faire. Il n'est pas imaginable combien de biens se perdent et se dissipent, faute de les bien ordonner; et pour cela l'épouse, qui représente l'Église, disait : *Le Seigneur a ordonné en moi la charité*; et saint Paul, qui en voyait l'importance, donnait ce conseil à ses enfants : *Pour le mal, soyez simples à le fuir; mais pour le bien, soyez prudents et avisés à le faire*, afin qu'il ait sa subsistance et sa durée, comme aussi afin qu'en joignant le spirituel au temporel, il soit fait dans l'assaisonnement de l'esprit et de la grâce. Et Dieu même a fait connaître combien cette prudence était nécessaire,

lorsqu'il ordonna autrefois dans la loi qu'on offrirait du sel, qui est la figure de la sagesse, dans tous les sacrifices ; et même on en met encore dans la bouche des enfants qu'on baptise , pour leur apprendre qu'étant faits victimes de Dieu ils doivent être abreuvés et nourris de sa sainte sagesse et de l'esprit de Dieu , qui les conduise en sa prudence. C'est à quoi vous veillerez dans les occasions , pour y agir selon les ouvertures que vous aurez.

LETTRE LXXXIII

Qu'il faut être bien aise que la créature se retire de nous , pour nous appuyer sur Dieu seul.

Tenez-vous hors de l'appui et de la complaisance en vous et en la créature. Lorsqu'elle nous prête la main , il nous est plus aisé de nous y appuyer que lorsque tout s'éloigne et se retire de nous. Le premier état est plus doux, mais il est plus dan-

gereux; le second est plus dur, mais il est plus assuré, et il tient l'âme dans la dépendance continuelle de Dieu et dans la nécessité de le prier et d'aspirer à lui perpétuellement.

C'est dans ce temps et dans ces épreuves que la nature meurt, et que, n'ayant rien qui la console et qui la soutienne, Dieu lui est toute chose. C'est alors qu'il se fait ressentir davantage en nous et que ses opérations sont plus fortes, plus saintes et plus continuelles dans le fond de notre âme. C'est alors que se forment les plus saintes et les plus fortes vertus; que l'on devient, comme saint Paul, puissant dans les infirmités, et que, selon ce même apôtre, la vertu se rend parfaite et consommée. Vous devez présentement avoir plus de soin de vous retirer en votre époux et en la très-sainte Vierge, pour vous garantir du poison de la créature, qui, se glissant sans y penser, à cause de sa douceur imperceptible, se mêle peu à peu avec la douceur de l'esprit. L'é-

pouse doit, selon le conseil de l'Écriture, se tenir sur ses gardes, et séparer avec diligence le vil d'avec le précieux, afin qu'elle soit la bouche et l'organe de son époux, et qu'il y prenne sa joie et ses délices, pour opérer en elle et par elle; car autrement il retire d'elle ses opérations par une sainte jalousie; il ne parle plus en elle, ni par elle, et elle demeure en stérilité.

L'ami de l'époux, dit le *Cantique*, est le lis entre les épines : ce qui signifie que l'épouse doit être séparée de tout commerce de douceur extérieure et de toute l'approche des créatures, qui pourraient mettre la main sur elle ou la flétrir et la ternir de leur haleine, ce qui la ferait bientôt mourir. Le lis en cet état ne se penche ni de côté ni d'autre; il se soutient en sa droiture, et toute l'ouverture de ses feuilles et de son cœur est vers le ciel, pour en recevoir la rosée et les influences, de peur d'en rien perdre en se courbant. C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans l'Écriture sainte, dépeignant l'âme qui

commence, en s'appuyant sur les créatures, à décliner de Dieu et à s'en retirer, lui donne le *vœ* de sa malédiction. Ce n'est pas que ces premiers mouvements d'épanouissement de la nature, qui viennent par surprise dans ces rencontres d'accueil, surtout après les disgrâces et les délaissements, soient des fautes bien notables devant Dieu. La chair n'est pas tout à fait morte; l'amour-propre a toujours faim et soif de telles choses; et bien souvent cela se passe en nous dans de premiers instants; mais néanmoins cela est toujours fort dangereux, si on ne le repousse en Notre-Seigneur, et si sur-le-champ, ou peu après, on n'y applique le remède. Quand ce poison se glisse secrètement en notre cœur, il faut aller à l'antidote et au contre-poison, qui est Notre-Seigneur, devant qui il faut détester cette maudite nature, qui ne vit qu'à elle, qui ne veut rien que pour elle-même, et qui est tout opposée à l'esprit d'hostie qui nous doit animer : esprit qui ne veut rien pour soi, et ne

désire rien que Dieu et de Dieu et pour Dieu même. Étudions bien en toutes choses le saint vouloir de Dieu, qui est tout notre être, toute notre vie et tout notre mouvement, et hors de quoi je vous avoue qu'il me semble que je ne pourrais être ni vivre un seul moment.

LETTRE LXXXIV

Il exhorte un ecclésiastique à l'humilité, dont il lui propose l'excellence, et il lui envoie un petit examen, qu'il lui conseille de faire sur cette sainte vertu.

L'état où la providence de Dieu vous a mis me fait connaître plus clairement que jamais le besoin que vous avez de vous humilier. C'est de quoi je vous ai souvent entretenu, et ce que je ne me lasserai point de vous dire toute ma vie. Anéantissement, abaissement sincère, humilité profonde, voilà quelle doit être votre grande occupation, et ce qui sera la source de l'établisse-

ment parfait de la vie de Jésus-Christ en vous. L'humilité donne à l'âme la vie de toutes les vertus. C'est un mystère inconnu que cette vertu, mais un mystère résidant au fond de l'âme, qui est comme infini en la profondeur de sa vie et en la multitude de ses effets. Je la nommerais volontiers le trésor caché de l'Évangile. Je la nommerais ce petit grain de la parabole, immense en la dilatation de ses branches, de ses fruits et de son ombre. Je le nommerais encore cet homme intérieur dont parle saint Pierre : *Absconditus cordis homo, qui est in conspectu Dei locuples.*

Le profond saint Jean Climaque, parlant de l'humilité, dit que cette vertu n'est ni la connaissance de sa misère, ni la reconnaissance du bien de Dieu, ni la joie d'une aimable correction, ni l'amour du mépris et des choses abjectes, ni l'aveu de ses fautes et la confession publique de ses péchés, ni l'irrévocable oubli des biens que l'on a faits, ni s'estimer le plus petit de tous et le plus

grand pécheur du monde , ni le sentiment d'un esprit contrit, ni l'abnégation de la propre volonté; mais que c'est plus que tout cela. En effet, l'humilité, à vrai dire, est en quelque sorte toute vertu, ou plutôt, comme je l'ai déjà remarqué, c'est celle qui donne la vie à toutes les vertus. Ce qui se doit proprement entendre de la vie intérieure de l'esprit chrétien, qui réside au fond de nous, qui est en l'âme une inclination universelle à toute la vie et à toutes les vertus chrétiennes ; car cette vie et ces vertus sont toutes fondées en bassesse, ou plutôt établies, unies, consommées, identifiées, et comme une même chose en ce divin principe. D'où vient que cette vertu intérieure et vivifiante se prend aussi pour toute vertu et se confond avec toutes les autres.

Aussi celui qui a en soi l'humilité chrétienne solidement établie se trouve dans une fidélité admirable pour toutes les vertus. Vous-même le pourrez reconnaître un

jour par votre propre expérience. Car si vous avez en vous ce fond d'esprit humble, vivifiant le cœur et le remplissant de cette divine vertu qui anéantit l'âme, vous aurez en même temps une douceur inaltérable, une patience insurmontable, une chasteté inviolable, une sobriété toujours égale ; en un mot, vous aurez une vertu universelle.

Ce n'est pas que, quand vous aurez reçu cette grâce, vous ne deviez encore beaucoup étudier toutes les vertus, pour en voir tous les actes dans toute leur étendue, et pour connaître les ruses, les malices et les subtilités des vices et de la chair qui les molestent et les traversent. Ce n'est pas aussi qu'avec cette grâce et ce fond de vertu cachée vous ne deviez encore combattre pour résister à la chair, et pour vous opposer aux contradictions et aux inclinations malignes du vieil homme ; mais c'est qu'ayant en vous un fond puissant pour opérer en facilité tous les actes des vertus, dont vous portez la racine et la vie ; ayant un fond de

force qui résiste, qui détruit, qui abat tous les efforts contraires, pour peu que vous soyez fidèle et attentif sur vous dans les rencontres en union et en la lumière de cet esprit de vie, vous serez bientôt régissant sur vous-même, et tenant tout sous vos pieds en la vertu de Jésus-Christ.

Mais ce que je crois bien important de vous marquer, et ce qu'il faudra que vous fassiez après ce grand don, qui est rare à trouver, délicat à maintenir et conserver, mais très-difcile à réparer, est de tenir les avenues bien bouchées aux ennemis de l'esprit et de ses vertus, et de ne point tenir les sens ouverts, qui, en admettant le poison des objets qui se présentent, exciteraient les vices et la malice de la chair, et en laissant approcher de la personne sacrée du Saint-Esprit l'être infect, grossier et profane des créatures, feraient que ce divin hôte se retirerait, et laisserait emparer la place à la puissance ennemie.

Or, pour faciliter cet exercice et donner

lieu à cette reine des vertus de s'établir et de faire progrès dans votre âme , voici un petit examen, dont j'espère que vous pourrez retirer quelque fruit , si vous voulez vous en servir de temps en temps en la vertu de Notre-Seigneur.

EXAMEN SUR L'HUMILITÉ.

1. Quand vous avez reçu de Dieu quelques grâces et quelques dons , ne vous en êtes-vous point glorifié ? Ne vous y êtes-vous point complu ? Ne vous en êtes-vous point vainement estimé ? Ne vous en êtes-vous point servi pour vous élever au-dessus des autres ?

2. Après avoir remercié Dieu de ses grâces et l'avoir reconnu pour le principe de ses dons , avez-vous eu recours à lui pour vous les conserver ?

3. N'avez-vous point tâché de les produire au dehors , et de les faire paraître sans aucune nécessité et sans que la charité le demandât de vous ?

4. N'avez-vous point pris part à la louange qu'on vous en a donnée ? et n'avez-vous pas ouvert votre cœur, dilaté votre fond et épanché toute votre âme sur cette vaine joie que vous avez ressentie en ces rencontres ?

5. N'avez-vous pas été adroit à éviter qu'on ne vous corrigeât, et subtil au contraire à donner ouverture aux louanges ?

6. N'avez-vous point été contristé des corrections qu'on vous a faites ?

7. N'avez-vous point repris les autres avec empire, et remarqué ou fait remarquer avec joie leurs fautes et leurs défauts ?

8. N'avez-vous point été jaloux de leurs vertus et de leur gloire ?

9. Avez-vous eu soin de cacher les imperfections de vos frères, et de découvrir les vôtres ?

10. N'avez-vous point cherché les charges et les prééminences ?

11. N'avez-vous pas fui les derniers lieux, ou ne les avez-vous point recherchés par

superbe, pour paraître humble parmi les vertueux ?

12. N'avez-vous point appréhendé d'être mal vêtu et pauvrement accommodé, de peur d'être méprisé et d'en rougir de honte devant le monde ?

13. Avez-vous en horreur tout ce qui est de vous dans vos actions, et croyez-vous que tous les jours vous augmentez votre fardeau par une secrète malice qui vous est inconnue ?

LETTRE LXXXV

Qu'on ne doit point travailler dans un diocèse sans l'appel et la bénédiction de l'évêque.

Je n'ai point encore eu le bien de voir la personne qui m'apporte les ordres de Son Altesse Royale, pour lui aller rendre mes devoirs et pour recevoir ses commandements, afin de travailler à une œuvre importante à la gloire de Dieu. C'est assez que

je connaisse les désirs qu'il a de faire honorer Jésus-Christ et servir son Église. Je vous prie de l'assurer que , quoique je me sente très-indigne de cet honneur et de cette grâce , je ne laisserai pas de m'abandonner à ses desseins , dans la confiance que c'est Notre-Seigneur qui m'appelle par lui , et que son Esprit veut que je le serve. Il y a bien longtemps , comme vous savez , que je désire de le servir , et d'aider aux desseins que Dieu a de l'avancer dans son royaume , où le moindre rang vaut mieux que toutes les royautés et tous les empires de la terre. Faites-moi donc la grâce , en lui témoignant mes soumissions et mes reconnaissances , de l'assurer qu'aussitôt que ma santé me pourra permettre de me rendre auprès de lui je ne manquerai pas de partir de Paris. En attendant , pour faire les choses dans l'ordre de Notre-Seigneur et de l'Église , par qui toute bénédiction descend à nous , il serait utile et même nécessaire que Son Altesse Royale voulût

parler à M. D*** C***, ou au moins qu'il lui écrivît pour lui ouvrir son dessein et sa pensée. Car nous ne pouvons ni ne devons espérer de rien faire s'il ne l'approuve et ne nous commet pour cela. Vous savez qu'un évêque dans son diocèse est comme un père dans sa famille, un chef dans un corps, un supérieur en sa maison, et que c'est à lui à donner les ordres, à mouvoir tous les membres, et à commander à ses enfants ce qu'il lui plaît.

Pour moi qui suis un serviteur étranger, et qui n'ai pas l'honneur d'être son domestique, je ne puis m'ingérer de faire aucune fonction qu'il ne me fasse l'honneur de m'appeler pour aider à son œuvre, tout misérable que je suis. Il est vrai qu'obéissant à Son Altesse, à laquelle je dois tout, je puis épargner la peine à cet illustre prélat, dont j'ai l'honneur d'être connu, de m'appeler de loin ; car je pourrais en même temps me rendre sur les lieux, et, étant présenté par Son Altesse, recevoir les commandements

et les ordres avec la bénédiction et la grâce de M. D*** C*** pour faire ce qu'il voudrait. Je ne sais rien hors la science du prélat, et j'espère que sa présence nous donnerait pour cela la bénédiction nécessaire. Cela pourra même servir à faire quelque chose de plus. Car, comme je sais que depuis longtemps on désire fort un séminaire, qui est d'une merveilleuse conséquence à cause de l'étendue du diocèse, cela peut-être y pourrait contribuer. Car on manque de revenus pour l'entreprendre; et cependant, pour bien faire un séminaire, il faudrait qu'il fût en état de soulager les pauvres prêtres et d'y entretenir des clercs, qui, n'ayant pas de quoi se faire instruire hors de chez eux, demeurent ignorants et grossiers en toutes les fonctions de l'Église. Or je puis aider à ce dessein, car j'ai encore quelque reste du débris de deux bénéfices, que je consacrerai très-volontiers pour ce saint œuvre. Je ne crois pas pouvoir mieux employer ce bien qu'à cette charité qui va

à soulager les âmes, à sanctifier les peuples, et à honorer en particulier cette sainte Église de Notre-Dame, à laquelle je dois tout et à laquelle je serai ravi de sacrifier ma vie, bien loin de ne lui pas donner tout ce que je puis jamais avoir au monde. Enfin je trouverais en cela le moyen d'accomplir mes désirs, qui sont de me voir pauvre, pour mourir nu comme Notre-Seigneur sur la croix. C'est à quoi j'aspire de tout mon cœur, et ce qui fait que je ne cesse de gémir jour et nuit. Si Son Altesse voulait témoigner du zèle pour les séminaires, vous ne sauriez croire combien cela serait utile et avancerait la religion et la cléricature. Je veux être un pauvre petit instrument et serviteur pour aider à son zèle et contribuer aux vues qu'il aura d'honorer et de glorifier Dieu. Il ne saurait rien faire de plus grand pour l'Église que d'aider et de concourir à faire de bons prêtres.

LETTRE LXXXVI

Il parle à un ecclésiastique de l'importance de ne point laisser échapper les moments de Dieu, ni différer l'exécution de sa volonté quand elle est reconnue, et il l'exhorte à souffrir patiemment ses peines.

Je ne reçois qu'un seul déplaisir par votre lettre, qui est que cette bonne fille n'a point encore pris l'habit. La crainte que j'en ai ressentie par le chemin m'a obligé de vous écrire un billet, que vous aurez maintenant reçu, où, vous demandant des nouvelles de vos bonnes filles, j'avais principalement la vue sur elle.

L'appréhension que j'avais de quelque retardement faisait qu'en lui parlant à mon départ je la pressais plus que je n'ai accoutumé de le faire, sachant combien les moments favorables de Dieu doivent être fidèlement observés et suivis. On ne devait point différer pour la maladie ni pour

d'autres accidents extérieurs. Une autre fois, en de pareilles rencontres, ne vous laissez point aller aux pensées des filles, si aisées à séduire par l'illusion du diable. Il ne demande qu'à temporiser, pour prendre occasion d'agir dans les temps qui ne lui sont point interdits par la toute-puissance de Dieu. La mère avec toute sa dévotion devait se soumettre aux ordres que vous lui portiez de notre part, et à ce que je lui dis moi-même, lorsque je la fus voir avant mon départ.

Pour ce qui concerne vos peines, je vous prie d'être fidèle au Fils de Dieu souffrant, qui veut encore souffrir en son Église, et qui, portant ces peines et ces abattements dans ses membres, les fortifie en leur intérieur. Il veut par là détruire l'empire de Satan, qui croîtrait à tout moment en ses élévations secrètes dans les cœurs, s'il ne le réprimait par ses contradictions. C'est ce qui empêche cet esprit malin de faire en nous son œuvre et d'y établir son royaume.

Vous avez subsisté jusqu'à présent par cette divine voie, et Jésus, votre Tout, vous a fait des miséricordes en cet état que vous n'avez pas connues, et que vous ne devez espérer de connaître qu'au ciel, dans le jour des lumières. C'est un effet de votre tentation, que de faire voir du rétrécissement pour les personnes qui naturellement vous pourraient aider. Cela est ordinaire dans les peines; mais il faut en cela que vous vous fassiez violence.

LETTRE LXXXVII

Il parle à une dame de la cour sur une cicatrice
que sa sœur avait au visage.

Je ne crois pas que ce vous soit une grande croix que la blessure et la cicatrice qui paraît sur le visage de votre sœur. C'est une miséricorde pour elle que vous ne sauriez assez estimer. Elle porte le signe de la croix sur la joue. C'est le caractère de

son salut et de la miséricorde de Dieu sur elle, qui la punit en ce monde, pour avoir porté si souvent sur ses joues des instruments de vanité, de mensonge et de péché. Combien de rouge? combien de blanc? combien de mouches? Et qu'est-ce qu'elle ne devait point pour cela souffrir du feu de l'autre vie et des instruments de la justice de Dieu sur elle? Puisque Dieu, notre tout, commence à la punir de la sorte, elle est heureuse : c'est un signe qu'elle est aimée. Mais il faut qu'en cette vie elle fasse usage de cette miséricorde pour la vie future. C'est à quoi vous tâcherez de la porter.

LETTRE LXXXVIII

De la dévotion au mystère de la Nativité de la sainte Vierge, et à Jésus vivant en elle.

J'ai eu bien de la joie d'apprendre la dévotion que Notre-Seigneur vous donne à la

nativité de sa très-sainte Mère, à laquelle je désirerais de porter tout le monde. Vous pourriez, pour honorer ce mystère, avoir chez vous un oratoire, où vous mettriez, comme on fait au temps de la Nativité de Notre-Seigneur, non pas une crèche, mais un berceau ou une petite couchette où serait la sainte Vierge nouvellement née au monde, qui aurait à ses deux côtés sainte Anne et saint Joachim, et le reste de sa couche environné d'anges, qui seraient en admiration devant ce chef-d'œuvre admirable de l'amour et de la sagesse de Dieu. Vous iriez là tous les jours, pendant le temps de ce mystère, jusqu'à celui de sa sainte conception, pour lui rendre vos devoirs; et vous lui feriez tous les jours présent de quelque chose, surtout de vous-même, vous donnant à elle et vous quittant aux pieds de ce divin berceau.

Si vous vouliez en faire un pour vous et un autre pour moi, je vous en serais bien obligé. Ce lieu et ce divin mystère nous

serviraient de rendez-vous en esprit toutes les fois que nos montres sonneraient, soit le jour, soit la nuit. Nous prierions même nos bons anges de faire cela pour nous et d'y occuper notre place. La montre que j'ai me fait ce bon office ; et je pense que votre bon ange est celui qui doucement m'appelle intérieurement à ce devoir, pendant que je l'entends sonner. Je vous dirai en confiance, qu'étant en peine sur l'usage de ce présent, la divine Mère me dit de le recevoir et de le garder de sa part, afin de mesurer les heures de la vie qu'elle m'avait rendue, pour l'employer à l'honneur de son Fils.

Vous n'êtes pas marrie que je vous associe et vous unisse à tous les saints devoirs que notre divine mère veut bien souffrir de moi. Je suis ravi que ce rendez-vous en esprit se soit enfin manifesté par la bonté de Dieu dans un mystère si saint et si aimable. Je le désirais il y a longtemps, mais ce n'était pas à nous à en faire le choix. C'est à Dieu à destiner aux mystères les adorateurs

qu'il lui plaît, et c'est à nous à recevoir ses ordres avec tout le respect et toute la soumission due à sa souveraine majesté. Ce divin Tout et cet adorable moteur de sa religion gouverne toute chose avec suavité et avec efficace. Tout ce qu'il opère en nous, il le fait avec amour pour rendre son joug plus agréable; et ainsi il désire de nous des respects et des devoirs envers les mystères qu'il sait que nous aimons, et à quoi il nous a préparés de longue main, par l'amour et la tendresse qu'il nous donne pour Jésus en sa Mère.

Vous verrez par le papier que je vous envoie comme ce mystère de la nativité de Notre-Dame est la nativité de Jésus-Christ anticipée et une préparation admirable à sa sainte naissance sur la terre. Vouez-vous bien à Jésus en Marie naissante dans le monde, et vous liez à lui en elle, afin de ne vivre plus que pour lui par elle et de commencer à compter vos jours et votre véritable vie du moment de cette nativité sur

la terre, détestant toute autre naissance et tout le temps de votre vie qui ne s'est pas employé à l'adoration des mystères et à la participation de leur vertu et de leur vie.

Oh ! que cette divine enfance de Marie est peu connue , peu aimée , peu adorée , et qu'elle mérite pourtant l'admiration et le respect d'un million de mondes et d'esprits bienheureux ! Comme je vous disais autrefois que la vraie charité se porte aux œuvres délaissées , et que la véritable religion va au respect des mystères oubliés , sacrifions nos vies au respect et à l'amour de celui-ci , qui est si peu connu et encore moins honoré dans le monde ; et je vous assure qu'un jour la Mère du bel Amour saura bien nous le rendre. La sainte enfance de l'Évangile , si nécessaire pour entrer au royaume de Dieu , est tellement rare dans l'Église , qu'on ne le peut assez déplorer ; et peut-être cela vient-il du défaut d'amour et de respect envers l'en-

fance de Jésus-Christ et envers celle de sa sainte Mère. C'est une bénédiction non-pareille quand une fois la miséricorde de Dieu nous y applique et nous y donne une dévotion spéciale.

Vous me direz que vous aviez eu quelques pensées de vous consacrer plutôt à Jésus au très-saint Sacrement. Mais je réponds que vous devez dépendre de Notre-Seigneur pour l'application à ses mystères, lequel vous déterminera plus particulièrement aux uns qu'aux autres, selon les desseins qu'il aura sur vous. C'est à Dieu, et non pas à vous, à en faire le choix. Les anges, dans le ciel, ne sont pas appliqués selon leur choix à l'adoration des mystères et des perfections divines, mais selon l'ordre adorable de Dieu, leur souverain, qui les a créés pour ce qu'il veut. Et puis, si vous allez au très-saint Sacrement pour y trouver Jésus-Christ, comme vous le devez faire, cela n'empêche pas que vous n'alliez aussi pour le trouver en la très-sainte

Vierge, où il est comme dans un tabernacle, dans un saint ciboire et sous un ciel plus riche que ne sont ces dais magnifiques sous lesquels on l'expose sur les autels. C'est là où il verse ses plus insignes grâces; c'est là où il communique ses plus rares faveurs; c'est là où il se plaît d'être adoré, aimé et invoqué de tous les hommes; c'est là où il est ravi de recevoir nos hommages; en un mot, c'est là son paradis de délices, le séjour de ses amours, le lieu de ses richesses et de ses gloires; et cependant c'est là où il est presque inconnu, et où il n'est ni recherché ni visité comme il mérite.

Vous me direz aussi, peut-être, que vous ne sauriez avoir de dévotion à ce mystère, parce qu'il est passé. Il est vrai qu'il est passé en son état extérieur; mais pour l'intérieur, il est toujours vivant et subsistant en sa grâce, en sa vertu et en ses perfections divines. Car la sainte Vierge porte toujours, comme Jésus, son même inté-

rieur , et tout ce qu'elle a jamais eu de vertus , de grâces , de sentiments de Dieu et de dispositions saintes , est permanent en elle ; en sorte que dans la foi nous le trouvons toujours le même. Eh ! quel bonheur que Dieu nous offre un tel trésor et nous ouvre cette belle porte pour entrer en son royaume ! Je cherchais , ou plutôt j'attendais il y a longtemps , quelque obligation qui m'attachât à la piété de sainte Anne et de saint Joachim. J'embrasse de tout mon cœur cette ouverture que Notre-Seigneur me donne. Pour vous , vous y avez déjà votre engagement par l'honneur que vous avez de porter le nom de sainte Anne. Je vous prie seulement , dans vos visites intérieures ou extérieures à ce saint berceau , de vous unir le plus intimement que vous pourrez à la religion de cette grande sainte envers la très-sainte Vierge ; et , tout indigne que je suis , je m'unirai à celle de saint Joachim. Ainsi nous nous trouverons tous deux unis en cette même

religion envers ce divin enfant. Que cette éminente vertu de simplicité dans les enfants, et cette perte d'esprit propre, de jugement et de volonté, qui se trouve dans l'enfance, est une grande vertu ! mais qu'elle est rare ! Je souhaite que vous la remportiez pour fruit de vos assiduités auprès de la sainte Vierge.

LETTRE LXXXIX

Il exhorte une sainte âme à coopérer à la grâce, et à s'humilier, pour établir la vie de Jésus-Christ en elle.

Puisqu'il plaît à la divine providence me charger de votre âme très-chère, et qu'il vous donne en même temps la confiance de suivre ses avis en ma bouche pour le progrès de votre intérieur, je dois avec fidélité répondre à la grâce qui m'y appelle, et à la confiance de votre cœur qui la désire. Et, comme vous avez voulu que je vous

mis par écrit quelque petit mémoire sur le sujet de l'humilité, j'ai tracé ces lignes pour obéir à votre désir, que je crois être celui de Dieu, puisqu'il est si utile et si important à l'état présent de votre âme. Comme vous avez été jusqu'à présent prévenue par les grâces divines, qui sont comme autant de semences et de semences de la perfection chrétienne, ces grâces ont besoin maintenant d'être cultivées pour les faire germer en votre cœur et pour y produire le fruit des solides vertus; sans quoi il n'y a rien de stable dans le christianisme. Souvenez-vous, ma fille, que l'ange, en visitant et abordant la sainte Vierge, lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce*; en suite de quoi elle devait coopérer de sa part et donner son consentement pour former Jésus-Christ en elle. C'était pour avertir l'âme fidèle et l'épouse du Saint-Esprit, en laquelle Notre-Seigneur se devait former intérieurement, que ce n'est pas assez qu'elle ait été prévenue par ses

grâces, quand même elle en aurait été remplie comme la sainte Vierge, mais qu'il faut de plus qu'elle travaille courageusement par la coopération fidèle à l'esprit, pour former en elle toutes les vertus chrétiennes qui font le Christ, que l'Apôtre désire qu'on forme dans son cœur.

Ma fille, à qui je dois fidélité pour l'établissement solide du Fils de Dieu en vous, croyez-moi en une chose dont j'ai l'expérience depuis longtemps : c'est que les grâces de Dieu sont douces et agréables, et même fort précieuses; mais elles passent promptement, et, s'écoulant de l'âme avec la visite de Dieu, elles la laissent après toute nue et sans fruit. Les grâces passagères ne minent point le fond malin qui est dans l'homme, et elles ne le pénètrent pas assez pour arracher les racines qui font germer les ronces et les épines dans ses œuvres. Il n'y a que les vertus solides de Jésus-Christ qui vont creuser jusqu'au fond de l'impureté du cœur pour en ôter la vie maligne,

et qui , jetant les semences de la vie chrétienne à la place de celles du péché au plus profond de l'âme , font prendre racine à cet arbre de vie , qui est Notre-Seigneur même , lequel produit après des fruits stables et permanents en l'âme du chrétien.

Or , entre toutes les vertus chrétiennes , il n'y en a point qui vous soit plus utile et même plus nécessaire que la sainte vertu d'humilité , à laquelle vous désirez de vous exercer. C'est elle qui , selon l'ordre du Fils de Dieu , doit servir comme de fondement à tout votre édifice intérieur ; car il veut que l'on assure son bâtiment sur cette pierre ferme , afin que les vents des vanités et les agitations du siècle ne puissent le ruiner ; ce qui arrive à tous ces édifices de dévotion que l'on élève sur le sable mouvant , sans avoir creusé auparavant jusqu'à la terre ferme pour y poser les pierres fondamentales nécessaires pour soutenir inébranlablement cet édifice.

Allez donc avec courage en l'entreprise

de cet œuvre, aidée de sa sagesse et des conseils de Jésus-Christ. Ne craignez point de blesser ou de briser le cœur d'Adam, pour préparer une demeure à votre Dieu ; ne vous lassez jamais dans cette entreprise ; et, quoique vous voyez qu'il faille creuser profondément, comme dit saint Augustin, souvenez-vous que l'édifice doit être haut, et que la résidence d'un Dieu demande une capacité très-profonde et très-vaste.

Oh ! que la maison de Dieu est grande ! s'écrie le Prophète, et que le lieu de sa possession est vaste et étendu ! Il faut un grand cœur à votre Dieu ; il ne lui faut rien de petit, de rétréci ni de chétif. Dieu est grand en lui-même, et il demande le cœur tout entier de ceux où il habite, tout est à lui ; il ne vous a point acquise à demi, et il ne s'est point donné à demi pour vous. Aussi veut-il tout votre cœur et toute l'étendue de votre âme ; il lui faut donc tout laisser, et détruire entièrement ce qui peut occuper sa place en votre cœur.

Je vous ai marqué en abrégé toutes les voies par lesquelles vous pouvez parvenir à l'établissement de la sainte vertu d'humilité en votre âme, qui sont la pénitence, l'oraison mentale et vocale, les oraisons jaculatoires fréquentes, la mortification, les bonnes œuvres; les tentations mêmes ne vous y seront pas inutiles, car elles serviront à vider le fond de la malice qui s'écoule de votre chair en votre âme, pour y insinuer le fond de la vie chrétienne et les vertus de Jésus-Christ, et surtout son humilité, qui est opposée au vice capital de la nature humaine. La superbe ne se peut détruire qu'en travaillant avec vigilance, fidélité et persévérance; et pour cela il faut, comme dit expressément Notre-Seigneur, faire violence à la chair et à la vieille créature, qui, dans l'exercice des vertus, se voit arracher les entrailles, qui se voit dans l'abstinence et comme périr de faim en tous ses appétits malins, et qui enfin sent ainsi

dessécher et épuiser à tout moment sa vie de péché.

Qui prétendra trouver une autre voie pour s'établir solidement dans les vertus chrétiennes se trompera grossièrement, et je lui donne peu de jours pour en faire l'expérience. Je dis bien plus. Lorsque Dieu veut par infusion, et par une grâce spéciale qui n'est pas donnée au commun de l'Eglise, répandre les vertus dans les âmes, il ne le fait ordinairement que par des renversements, par des épuisements, par des délaissements et des agonies, qui sont mille fois plus pénibles que les travaux communs et ordinaires dont on se sert pour l'acquisition des vertus. Et la raison en est visible, car la plénitude de la vertu et de la perfection qu'il veut communiquer par cette voie d'infusion étant tout extraordinaire, il se doit préparer un lieu sortable à sa grâce, par une exinanition et un anéantissement plus entier, comme il le fait par la voie des peines intérieures.

Dieu même n'use de ces voies singulières que sur les âmes qu'il voit déjà fidèles au travail et résolues à toutes les violences qui sont nécessaires à l'acquisition des vertus, mais qui, étant encore faibles dans les sueurs de leurs exercices pénibles, ne sauraient parvenir à la plénitude des vertus héroïques qui leur sont nécessaires pour l'entreprise des grandes œuvres auxquelles il les destine : c'est ce qui fait qu'elles y sont élevées par des opérations plus puissantes, plus efficaces et plus fortes, recevant tout d'un coup et en peu de temps ce qu'elles n'auraient pu acquérir en quantité d'années.

Allons, ma fille, allons d'un grand cœur au service de Dieu, et obligeons-le, par la fidélité à nos saints exercices, de mettre lui-même sa main toute-puissante à l'œuvre que nous entreprenons pour sa gloire. Dites-lui souvent, suivant les dispositions que Jésus votre époux vous a communiquées, et selon les sentiments qu'il vous donne

de vouloir vivre et mourir en lui et comme lui dans son esprit d'hostie ; mais dites-le dans l'esprit de feu du grand saint Augustin : Grand Dieu, coupez, brûlez, immolez, consommez cette victime par tel sacrifice qu'il vous plaira. Crucifiez, mortifiez et ensevelissez, si vous voulez, cette hostie dans l'ignominie, dans la pauvreté et dans la souffrance, avec votre Fils crucifié, mort et enseveli. Je vous demande d'y être unie inséparablement et en la vie et en la mort, ne voulant pas souffrir un seul moment d'adhérence à la vie maligne de la chair, qui vous est si odieuse et qui est si ennemie de votre amour.

Je vous demande encore par votre charité que vous me rendiez digne de prendre quelque part à la vie nouvelle de votre Fils, ne pouvant plus souffrir de vivre intérieurement d'une autre vie que de la sienne, qui n'est autre ici-bas que la vie de la foi et de la charité, pour n'agir plus que dans cette lumière, dans la conduite

de ce saint mouvement, et dans l'espérance de vivre ensuite de votre vie parfaite en la consommation de votre gloire. Ce sont là les desseins de Dieu sur toute son Église, comme le dit saint Paul; et ce sont aussi en particulier ses desseins sur votre âme, qu'il se veut préparer comme une épouse sans tache et qui n'a aucune ride de la vieille créature, pour la revêtir des beautés et des attraites intérieurs de ses vertus, et de la splendeur de sa grâce divine. C'est à quoi vous invite de travailler uniquement celui qui est, en Jésus-Christ, votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur et pasteur.

LETTRE XC

Il donne quelques avis très-utiles pour marcher en sûreté sous la conduite d'un directeur.

Notre-Seigneur vous soit toutes choses.
Après avoir différé longtemps à vous écrire,

je vous dirai que vous ne devez point vous mettre tant en peine pour votre directeur. C'est un abus qui fait grand tort à la plupart des esprits qui se veulent mettre dans la dévotion, que d'établir leur confiance sur les hommes. Souvent, parce qu'on s'y attache trop, on se voit privé des véritables lumières qui seraient nécessaires; et Notre-Seigneur les retire même aux directeurs, parce qu'il est jaloux d'être connu pour le grand directeur de l'Eglise et de tous ses enfants. J'ai moi-même connu par expérience le tort que m'a fait l'attache et la trop grande confiance que j'avais au mien, qu'il plut hier à Dieu me retirer. J'apprends tous les jours combien Notre-Seigneur est jaloux qu'on s'abandonne à lui, que l'on s'adresse à lui, et que, quand on consulte les hommes, ce soit lui qu'on aille chercher en eux. Il veut que souvent on lui renouvelle la protestation, que ce n'est pas des créatures, mais de lui par leur bouche, qu'on désire d'être instruit et dirigé, ayant

grande confiance en sa bonté qu'il nous éclairera et conduira par leur moyen. Mais il faut surtout prendre bien garde de ne point biaiser ou gauchir en rien, de ne point pallier nos fautes, de les leur découvrir nettement comme à Notre-Seigneur même, sans craindre qu'on les connaisse et que l'on aperçoive le bien ou le mal de notre conscience. Car, allant avec ces dispositions trouver un directeur, ou plutôt cherchant Notre-Seigneur en lui, en humilité, simplicité et confiance, on ne pourra manquer. C'est pourquoi priez Notre-Seigneur qu'il vous fasse découvrir quelqu'un qui vous assiste de sa part à vous sauver. Enquêtez-vous même de vos bons amis s'ils n'en connaissent point qui puissent vous rendre ce bon office ; mais, en attendant , tenez-vous fort en paix et demeurez tranquille. Si vous aviez vécu dans ces dispositions , vous n'auriez pas tant perdu de temps, vous n'auriez pas tant brouillé votre conscience, et vous auriez été autant

agréable à Notre-Seigneur, que vous lui avez pu déplaire. Une chose vous excuse : c'est le défaut de lumière ; je le vois bien. Mais on n'est pas éclairé tout d'un coup. Il faut que l'expérience et la croix nous ouvrent les yeux de jour en jour. Prions Notre-Seigneur qu'il nous illumine, afin de ne plus biaiser ni nous fourvoyer dans sa voie. Liez-vous uniquement à lui, puisqu'il est votre tout.

LETTRE XCI

La fidélité de l'auteur à servir une âme, et son zèle pour le service de l'Église.

Je vous écris ce mot pour vous demander si vous n'avez point besoin de mon service, et s'il n'y a point quelque chose qui m'oblige de me rendre auprès de vous au plus tôt. Je me suis ici retenu par une rencontre de la divine providence, qui, ayant affligé un homme de condition d'une grande maladie, lui a fait désirer de faire une confes-

sion générale et de remettre son âme entre mes mains pour se donner à Dieu ; mais je puis retrancher absolument quelques jours des services qu'il souhaite que je lui rende. Ainsi, selon que vous aurez besoin de moi, faites-moi la grâce de m'en mander un mot.

Vous savez ce que je dois à votre âme préalablement à toute autre. Je dois tellement étudier les moments de votre service, que tout vous doit céder par l'ordre de la charité de Jésus votre époux et de la sainte Vierge. Elle disait ce matin avec conjouissance à son pauvre serviteur, sur le sujet de la dernière liaison qu'elle avait opérée en nous : Vous me l'avez donnée, et je vous l'ai rendue avec l'assurance d'une demeure inconcevable en elle. O ma fille, aimez bien cette divine Mère, et son bien-aimé tout Jésus Notre-Seigneur, qui veut être en nous comme un autre nous-mêmes, afin que nous puissions dire comme l'apôtre saint Paul : Je ne vis plus, mais c'est vous

qui vivez en moi. Comme ces jours qui me tiendront absent de vous extérieurement seront employés en retraite et en solitude avec Notre-Seigneur notre tout, pour me renouveler en tout lui-même et y traiter des affaires importantes de notre charge auprès de Dieu, je ne doute point qu'il ne m'ouvre de plus en plus son cœur sur le sujet de Jésus et de Marie et sur le reste des œuvres de l'Église, à laquelle il me paraît qu'il y a de grands service à rendre, et à quoi il veut que notre âme soit tout abandonnée pour son amour. Je me livre pour cela aux divines opérations de son esprit, qui demande incessamment de nous le zèle pour son service.

LETTRE XCII

Il exhorte une âme que Dieu avait attirée à son service dès sa jeunesse, à se rendre bien fidèle à cette grâce.

J'ai bien à remercier le Ciel de me rendre témoin de votre zèle et participant de la grâce qu'il vous accorde. C'est se sauver et sauver avec soi les autres, que de faire ce que vous faites. Quelle bénédiction de Dieu plus grande, qu'à votre âge il vous donne la force et le courage de le servir ! N'est-ce pas une obligation bien grande que vous lui avez, et qui vous oblige de vous abîmer dans ses miséricordes ? Je veux me joindre à vous pour vous aider à chanter ses louanges et à le remercier dans la plénitude de mon cœur et de mon âme. Mais ce n'est pas assez : il faut être fidèle à reconnaître ses biens par les nouvelles occasions qu'il vous présentera. Il n'y a qu'un Dieu à servir ; toute la terre est née

pour lui; toutes les créatures sont faites pour cela. Il ne faut donc pas qu'elles vous en empêchent. Servez-vous, au contraire, de toutes celles que vous avez en main pour le glorifier; demandez pour les unes, remerciez pour les autres, fortifiez les unes et tempérez les autres, et surtout, selon saint Paul, montrez-vous exemple des vertus et des règles que les autres doivent pratiquer, autant toutefois que votre âge pourra vous le permettre. Je suis tout cœur pour votre maison; ce qui servira d'excuse à la liberté que je prends de vous écrire comme je fais.

LETTRE XCIII

Du chant de l'Église.

J'apprends avec bien de la joie l'assiduité que vous rendez maintenant aux offices divins, et l'amour que vous avez pour le chant de l'Église. C'est un emploi tout saint,

tout divin, et qui ne peut être en vous qu'une source de beaucoup de bénédictions et de grâces, si vous vous y appliquez avec religion. Il me semble que c'est là proprement l'occupation des saints et l'exercice du paradis; car que fait-on dans le ciel, que glorifier Dieu et chanter ses louanges? Le chant, dans l'Eglise, est une expression des louanges que dans le secret de notre cœur nous rendons à Dieu en l'esprit intérieur de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est la véritable hostie de louange de Dieu, son Père; et l'Écriture sainte le nomme pour cela, chez le prophète, hostie de vocifération. Cependant il est muet sur nos autels et dans le sein du Père, au moins à notre égard; car nous n'entendons rien de sa voix, et l'Eglise n'en est pas secourue extérieurement et d'une manière sensible. C'est de quoi même elle se plaint amoureusement dans les cantiques, et ce qui lui fait dire : *Sonet vox tua in auribus meis*. Votre Père, et les âmes même favorisées de votre amour

et de vos visites intérieures, entendent assez le son intérieur de votre voix, dont vous parlez au milieu du silence. Mais les peuples grossiers qui ne peuvent entendre que la voix extérieure et sensible, et qui n'ont pas ces oreilles du cœur ouvertes pour les paroles de l'Esprit et pour entendre *quid Spiritus dicat Ecclesiis*, ils ont besoin d'une autre voix que de celle qui ne parle qu'au cœur. C'est pour cela que le Fils de Dieu anime de son esprit les prêtres, pour publier en eux les louanges de son Père, et on entend sa voix comme la voix d'une multitude, *tamquam vox multitudinis*, ainsi que l'Écriture sainte le remarque, parce qu'il se rend en chacun d'eux une hostie de vocation.

Jésus-Christ, unique dans sa religion et dans les hommages qu'il rend à Dieu dans le cœur des prêtres, se sert des anges dans le ciel pour dilater spirituellement sa religion, et il se sert sur la terre de l'organe des hommes pour la dilater corporellement,

faisant ainsi en la terre et au ciel un concert perpétuel de louanges divines. Ce doit être là la consolation de ceux qui chantent le plain - chant , qui , dans ses mesures et dans ses pauses , est réglé sur la méthode et sur la règle ordinaire de Dieu. Car, comme il fait tout avec poids et mesure , et avec société et unité dans l'Église du ciel et de la terre , il fait aussi que le chant se trouve tellement réglé , que de plusieurs il ne s'en fait qu'une voix , ou plutôt qu'une seule harmonie.

Ces âmes appliquées au chant sont assurées qu'elles ont une des fonctions des plus pures et des plus éminentes de l'Église de Dieu. Elles sont comme les anges des plus hautes hierarchies , qui , séparés du commerce des hommes , sont appliqués à ce seul ministère de la louange ; et elles ont non-seulement société avec toute l'Église , qui ne chante et ne loue la majesté de Dieu en tous que dans un même esprit , mais elles sont encore en société avec tous les anges

du ciel , qui ne sont appliqués à Dieu qu'en Jésus-Christ ; et elles sont de plus en société avec Jésus-Christ même , à qui elles servent de supplément, pour être entendu de l'Église par leur organe ; ainsi elles sont l'achèvement et la plénitude de Jésus-Christ, qui dilate et multiplie par eux les louanges de son Père ; et elles font la fonction même du Verbe en l'éternité, qui est la louange universelle et parfaite de Dieu. C'est pourquoi que tous les chantres se perdent en Jésus-Christ, et qu'ils s'y tiennent incessamment unis, pour être animés d'un profond respect, d'un vif amour et d'une parfaite religion en leurs louanges. C'est à quoi je vous exhorte par-dessus tout, pour vous pouvoir acquitter dignement de ce saint ministère.

LETTRE XCIV

Ce que les orgues représentent dans l'Église, et pourquoi on s'en sert dans les offices divins, plutôt que d'autres instruments.

Je vous dirai simplement ce qui m'est venu en l'esprit sur la demande que vous me faites. Il me semble que les orgues, dans leur arrangement, représentent l'harmonie réglée et ordonnée du ciel. La multiplicité des tuyaux représente la multiplicité des saints, qui chantent tous les louanges divines selon leur rang; et cette harmonie se fait par le moyen du vent, qui exprime le Saint-Esprit, qui remplit chaque saint selon sa capacité, et qui le fait aussi résonner à proportion de sa portée, et louer Dieu selon la mesure de sa grandeur et de sa grâce. Le vent est porté par le secours d'un homme qui le pousse, qui signifie Jésus-Christ, lequel, comme serviteur

de l'Église et des saints, leur suscite le Saint-Esprit et leur distribue par lui ses grâces et ses bénédictions. Car, soit en la terre, soit au ciel, c'est Jésus-Christ en nous qui pousse les souffles de l'esprit. « Je vous donnerai l'Esprit, dit-il, qui vous distribuera ses dons selon la mesure que je jugerai à propos. » Celui qui joue représente le Père, qui ne remue rien que conformément à l'idée qu'il a conçue en son esprit, et qui, après avoir préparé et forgé lui-même les instruments de sa louange et de sa gloire selon son bon plaisir, s'en sert après, selon ce qui lui plaît, pour composer cette divine musique et cette admirable harmonie de ses louanges. Ses louanges sont parfaites dans le ciel, où chaque saint est nécessaire pour l'assortiment et l'accomplissement d'une harmonie entière, et où chacun, appliqué à Dieu, est content de sa condition, ayant part à l'œuvre magnifique et auguste du corps des saints et de cette louange entière que Dieu reçoit par eux.

Les anges sont encore exprimés par les orgues, lesquels, tous ensemble, font la sainte musique de Dieu, lui rendant, selon leur état et leur grandeur, plus ou moins d'honneur et de louange. Chacun en rend selon qu'il est dans la mesure de son être. et chacun, toutefois, en rend dans toute la plénitude de son être; en sorte que, tous étant employés aux louanges de Dieu, chacun est content de sa mesure et de sa condition, à cause qu'il sert à louer Dieu et à le glorifier comme il le veut et comme sa gloire le demande. Oh! la douce harmonie et l'agréable concert que celui de ces esprits angéliques! C'est une agréable louange que celle que nous nous rendons à nous-mêmes et que nous nous procurons par des choses qui nous aiment, ou qui sont comme une partie de nous. Or les anges sont tout à Dieu, tout pour Dieu, tout en Dieu. Ils sont tout appliqués à lui, comme il le désire, et ils sont plus à lui et en lui qu'à eux-mêmes et en eux-mêmes.

Et c'est pour avoir part en cette harmonie que dans nos sacrifices nous nous unissons aux anges , et nous les invitons de se joindre à nous dans nos prières. Et peut-être est-ce aussi pour ce sujet qu'à la sainte messe on joue des orgues au *Gloria in excelsis*, quoiqu'on n'en joue pas au *Credo*; parce que le *Gloria in excelsis* est le cantique des anges, en la société desquels nous entrons, prenant part à leurs louanges; mais le *Credo* étant une profession de foi qui ne se fait que sur la terre, les orgues, qui figurent l'harmonie du ciel, y sont muettes. Voilà les pensées que j'ai eues sur votre demande, que je vous écris avec toute la simplicité que vous désirez.

LETTRE XCV

Il reprend une personne de sa trop grande retenue à découvrir ses peines, et il l'exhorte à vivre dans une plus grande simplicité.

J'ai été bien longtemps privé de vos nouvelles, quoique je les eusse fort souhaitées pour l'adoucissement et le soulagement de vos peines. J'en laisse à Dieu le remède efficace, qu'il vous donnera dans le temps qu'il a prémédité de toute éternité. Vous me pardonnerez si je vous dis qu'il y a eu un peu de prudence humaine en votre conduite, lorsque vous vous êtes privée de m'écrire. Je vous ai dit souvent que votre sagesse vous ferait tort, et que vous auriez besoin d'enfance en toutes vos actions, pour vivre dans la simplicité avec Dieu et avec les hommes, et surtout avec ceux qui vous sont donnés de sa part. Quand je serai auprès de vous, je vous expliquerai

•

plus au long mes pensées, et les désirs que j'ai de votre avancement dans les voies de Jésus-Christ.

LETTRE XCVI

Sur la Nativité de la sainte Vierge, et sur le profit qu'on tire des croix.

Je ne puis assez honorer et bénir la charité de Jésus en ce jour de la nativité de la très-sainte Vierge; et je ne saurais douter que les effets de grâce que vous portez, et dont votre lettre est remplie, ne soient les productions de l'esprit de cette très-sainte Mère, dont les premières opérations ont regardé Jésus-Christ, étant née pour lui, et ne prenant accroissement de vie que pour lui seul. J'avais bien cru qu'en ce saint jour vous éprouveriez un renouvellement de grâce et de vie divine au fond de votre âme, et que votre cœur serait un des lieux qu'elle choisirait pour naître spirituellement

et pour vous faire sentir les mouvements principaux de sa vie. O vie admirable ! mais vie cachée et inconnue aux anges et aux hommes ! ô bonheur incompréhensible que celui que nous donne la participation de cette vie ! ô félicité inconcevable aux sens, qui surpasse infiniment toute intelligence, et que l'homme animal ne comprendra jamais et ne pourra jamais goûter en vivant à soi-même ! oh, qu'on quitte peu et qu'on meurt à peu de choses quand on trouve ce bien et cette vie divine pour cette petite perte et pour cette mort universelle à tout ce monde ! Mon Dieu ! ma fille, que l'on dit peu et que l'on est impuissant pour exprimer les richesses immenses de ce royaume de charité ! le silence et la paix en sont les gardes, et celui qui possède ces trésors peut bien attendre en repos le bonheur éternel, qui seul surpasse cet état. Il faut cependant être à Jésus-Christ crucifié, et demeurer en attente des exercices et des travaux qu'il prépare aux épouses et aux

servantes qu'il a nourries, fortifiées et destinées aux peines de la croix. C'est là où il veut voir la fidélité de ses amantes, et recevoir le réciproque de l'amour qu'il leur a porté sur le Calvaire. C'est là où triomphe le pur amour. C'est là où il vit et où il règne dans sa vérité, et où rien d'impur ne peut avoir de part. C'est là où le vil est séparé du précieux, où Dieu raffine ses âmes, comme l'or dans la fournaise, et où l'esprit est rendu digne de l'intime unité avec son Dieu. Car, comme Dieu est saint en soi-même, il ne peut rien souffrir en nous de grossier et d'impur. Il veut que tout y soit saint, parfaitement pur et dénué de tout, pour être tout à lui. Dieu nous délivre de tout ce qui n'est point lui-même. Ainsi soit-il.

LETTRE XCVII

Il rend compte de quelques grâces que Dieu lui avait faites, et du silence que Notre-Seigneur lui fait garder dans l'oraison.

Il a plu à la divine bonté me faire entendre par expérience ce passage tiré de l'Écriture sainte dont l'Église se sert dans l'office du Saint-Sacrement : *Frumenti adipe satiat nos Dominus* : le Seigneur nous nourrit et nous rassasie de la graisse et de la moelle du froment. Car le divin Maître m'a fait ressentir dans le fond de mon âme, et dans la plus intime portion de moi-même, sa divine présence dans une délicatesse très-grande, et plus grande que je ne l'avais jamais ressentie. Et en même temps il m'a fait connaître que toutes les communications sensibles dont il avait usé jusqu'à présent envers moi, étaient comme du son et de la grosse farine, en comparaison de

la fine fleur dont il me nourrissait depuis quelques jours. En effet, ces opérations sont maintenant si pures, si délicates, si intimes, si pénétrantes et si efficaces, qu'il n'y a point de rasoir qui tranche, qui coupe et qui pénètre si vivement; en sorte qu'on ne peut douter par ses expériences de ce que dit le grand Apôtre : que *la parole de Dieu est vive et efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants.*

Le divin Maître me donnait par là un grand dégoût de tous les sentiments extérieurs qui se rencontrent en la piété, lesquels n'ont presque en eux aucune nourriture ni substance, et sont plus propres à nourrir nos sens, qui, comme des animaux ou des serviteurs, sont nourris de son ou de grosse farine, qu'à rassasier les enfants du père de famille, qui ne sert à sa table que du pain délicat. Il est un si bon père, qu'il ne veut pas charger l'estomac de ses enfants, si délicats et engendrés de sa substance, d'une viande moins exquise que la sienne.

Il ne veut pas leur donner un mets moins délicieux que celui qui le nourrit lui-même; il veut que ce soit son propre Verbe, ce cher Fils qui est descendu du ciel pour être le pain vivant des hommes, qui devienne leur aliment. Et j'ai vu que cela s'accomplissait, non-seulement dans la communion sacramentelle, mais encore dans la spirituelle, par laquelle il se fait l'époux intérieur des âmes, se tenant toujours présent à elles, les rassasiant, en sa sainte union, de sa pure substance et de sa vie divine.

En cet état, le divin Maître m'a appris, par une expérience intérieure de mes facultés qui voulaient agir auprès de lui, que je devais alors demeurer en silence et dans la sainte oisiveté de sainte Madeleine en présence du Maître et du divin époux. Il m'a fait remarquer que mes facultés allaient chercher bien loin ce que je possédais dans le fond de ma substance, et que le saint époux était bien plus intime dans le fond de mon âme que toutes mes facultés qui se

mêlaient de le chercher. Et il me semble que, pour me faire entendre cela sensiblement, il me donnait la comparaison d'une tour au milieu de laquelle il y aurait une belle chambre, et qui serait environnée de murailles, auxquelles seraient attachées plusieurs guérites, par où on pourrait voir ce qui se passe au-dehors,

Il me faisait comprendre que notre âme, dont la substance est très-profonde au dedans de nous, et le fond très-caché, était comme cette chambre qui servait de retraite à Jésus-Christ, et que les facultés opérantes en nous étaient comme des saillies et des guérites qui se poussent au dehors. De là j'apprenais encore une autre chose, qui est que l'âme en cet état, quand elle se veut recueillir ne doit point faire d'efforts pour aller chercher Jésus-Christ, ni dans le ciel ni sur la terre. Il n'est point nécessaire qu'elle aille dans le sein de Dieu ni dans les cœurs des justes de ce monde, où il se rend si souvent sensible, pour exciter

et réveiller l'amour divin dans les âmes qui l'y cherchent et qui s'y unissent en esprit. Il suffit pour le trouver qu'elle le cherche en elle-même et qu'elle le cherche comme un bien qu'elle possède, et non pas comme une chose qui serait éloignée. Car il faut savoir qu'il est en nous dans un fond inaccessible, d'où il sort pour se manifester et se faire sentir quand il lui plaît à l'âme. Il faut donc que l'âme, assurée de son bien, retienne en respect et en silence ses facultés, qui alors parleraient inutilement, et qui, par leur indiscretion, obligeraient l'époux à se taire. C'est la faute de la maîtresse de ne pas faire taire les enfants de la maison, aussi bien que les serviteurs qui font du bruit, pendant que l'époux lui veut parler à l'oreille. Ce Dieu d'amour suréminent, et de majesté sainte, veut qu'on le révère en l'aimant, et qu'on l'adore en le possédant en soi. Pour ce sujet, il appelle plus tôt et plus souvent nos âmes ses tabernacles et ses temples, que ses

couches d'amour , parce qu'il veut le respect , la retenue , la modestie et le silence de ses amantes.

Je ne puis dire quelle liberté cette présence intime et délicate de Jésus-Christ , et cette manière d'agir avec lui , ne donne pas à l'âme. Car elle la rend indépendante et dégagée de toute créature et d'elle-même , n'ayant besoin que de Jésus tout seul. Bienheureuse l'âme qui est obligée de garder le silence auprès de Dieu , et qui n'a rien qu'à l'écouter , laissant au soin de l'époux de l'animer par son esprit et de l'exciter à lui parler et à l'aimer par les opérations de sa lumière et de son amour , et cela comme il lui plaît et quand il lui plaît. Je ne doute pas que , comme l'on doit rendre compte de toutes les paroles extérieures , et même de la moindre des oiseuses , qu'il n'y ait de même un compte très-exact pour les paroles inutiles de l'esprit ; surtout pour celles que l'on dit à Dieu quand on traite avec lui dans le sanctuaire

de l'oraison. Mon Dieu, quelle modestie n'y est point requise ! quelle retenue et quel silence de toute parole humaine, qui n'est pas souvent sans amour-propre et sans recherche de soi-même ! Qu'il faut être en dépendance absolue de l'esprit, quand on a l'honneur d'être appelé une fois à sa sainte société, et qu'il fait la grâce à l'âme de se manifester à elle ! Je me manifesterai, dit-il, à celui qui m'aime, et je lui découvrirai, par expérience, ce que la foi lui tient caché. Je désire qu'il entre en possession des biens que je lui promets, l'épousant dans ma foi. C'est alors que l'âme connaît avec quelle retenue il faut faire sa cour à son Seigneur, et quel doit être le respect qui doit accompagner l'amour de celle qui épouse son Roi, etc.

LETTRE XCVIII

De la vie de Jésus en Marie, et de Marie en Jésus, en qui l'âme se doit perdre pour être toute à Dieu.

Je suis consolé, voyant la joie et le goût que vous prenez aux choses qui regardent la divine Mère, en qui vous devez établir tout votre intérieur. Il me semble que notre aimable Tout est si content qu'on adore, qu'on imite et qu'on fasse connaître et honorer la vie divine de Jésus et de Marie, que nous ne devrions faire autre chose en ce monde. Il faut croître tous les jours dans la sainte charité, et tous les jours notre grand Tout nous donnera des moyens et des ouvertures admirables pour l'honorer et le servir. Que j'ai de joie que Jésus et Marie désirent renouveler en terre leur vie inséparable en leur religion et en leurs respects envers Dieu !

Il n'y a rien de plus admirable que cette

vie de Jésus en Marie ; cette sainte vie qu'il répand continuellement en elle , cette vie divine dont il l'anime , aimant en elle et y louant et adorant Dieu son Père , comme un digne supplément de son cœur , dans lequel il se dilate avec plaisir. Toute la vie de Jésus et tout son amour dans le reste de l'Église , et même dans ses apôtres et dans ses plus chers disciples , n'est rien en comparaison de ce qu'il est dans le cœur de Marie. Il y habite en plénitude ; il y opère en l'étendue de son divin esprit ; il n'est qu'un cœur , qu'une âme , qu'une vie avec elle. Il n'y a rien de plus admirable que cette union , ou pour ainsi dire cette sainte et mystérieuse unité. C'est une chose en sa consommation , qui ne se peut comprendre ; et ce qui est en cela de consolant , c'est que ce chef-d'œuvre est pour durer toujours. Oh ! que Jésus est adorable dans sa Mère ! On ne peut pas comprendre ce qu'il y est , et de quelle manière Dieu le fait être à elle , et se rend en elle tout elle-même. C'est un

œuvre de foi, et plus il est de foi, plus il est saint et divin, et donne plus à goûter dans l'intime de l'âme. C'est un abîme d'amour et de charité que l'on ne conçoit pas; car on ne peut connaître ni l'étendue de la dilection de Jésus envers Marie, ni la force et la pureté de l'amour de Marie envers Jésus. Soyons tous perdus en lui, pour être tout ce qu'il est envers Dieu son Père et envers sa divine Mère; savoir: hostie de religion vers l'un, et victime d'amour vers l'autre, pour le temps et pour l'éternité. Bénissons ce grand Tout, pour qui Jésus et Marie se consomment, et renouvelons nos vœux de fidélité à l'un et à l'autre, nous consacrant en eux à Dieu, comme ses hostie de charité, qui ne désirent que leur consommation.

Je vous dirai encore que je ressentais ce matin à la prière l'union et la perte du cœur de Marie en Jésus, qui était un aliment, une vie et une joie parfaite à cette divine Mère. Le cœur de Jésus, séparé et dégagé

de toutes choses, était uniquement vivant à Dieu son Père ; et Marie , toute perdue en son Fils , se trouvait aussi entièrement en Dieu. Elle était pleine de ses mêmes sentiments , de ses dispositions , de ses désirs et de ses prières : en un mot , elle était plus en Jésus que toute créature. Le reste des personnes qui vivent à Dieu en ce monde paraissent si propriétaires d'elles-mêmes , si attachées à leurs sentiments , si pleines en leur cœur de leurs propres désirs , que presque tout y paraît grossier et séparé de Jésus , en comparaison des dispositions et de l'état très - pur et très - saint de Marie. Bénissons incessamment l'amour qui sait sacrifier parfaitement la créature et la consumer en un pour la gloire de Dieu. Je désire de tout mon cœur que la divine Mère achève son ouvrage en vous pour toute l'éternité , et qu'elle vous tienne toujours perdue en elle , afin que vous ne puissiez rien sur vous , et que ni Satan , ni le monde ni aucune créature ne trouvent accès pour

blessé votre cœur, qui doit être inviolable, en l'imitation de Marie. Je suis en elle tout vôtre, sans réserve, pour la sainte éternité. Adieu.

LETTRE XCIX

Sa dévotion et son amour pour la très-sainte Vierge.

Votre dernière lettre m'a servi de préparation au saint jubilé, que j'ai tâché d'achever aujourd'hui par Jésus en la très-sainte Vierge, qui m'a paru comme mon jubilé et le trésor des grâces et de l'amour qui devait faire tout mon bien. Elle a bien voulu ce matin, au très-saint sacrifice de la messe, offrir ce divin mystère en l'honneur de la délivrance des douleurs de Jésus-Christ son Fils, pour être aussi ma propre délivrance et me tirer de l'esclavage de mes péchés. Il lui a plu aussi me faire sentir la plénitude de ses trésors divins et donner la

paix à mon âme en ce saint sacrifice, que je présentais dans les intentions de notre jubilé, et que j'offrais aussi pour vous, demandant à la divine Mère qu'elle vous accordât le même bien qu'elle me faisait. Je m'en vais travailler en la force de la divine Maîtresse, en laquelle son Fils me veut être plus que jamais toutes choses. Je prie Dieu qu'en aucun moment de ma vie je n'aie de regard intérieur que vers la sainte Vierge pleine de Jésus, de laquelle l'ordre de Dieu m'a rendu si dépendant, que je ne trouve rien hors de là qui me touche. Il me semble que je suis infiniment heureux et obligé à la divine majesté de me rendre un tel bien nécessaire, et que j'aie une obligation telle que celle de mon salut et de l'éternité, pour être lié à elle. J'ai demandé autrefois de tout mon cœur cette grâce. Elle m'est maintenant présentée, et je la tiens infiniment chère à mon âme, de même que je la souhaite à la vôtre, selon le saint désir de Dieu, qui me paraît tel sur vous.

LETTRE C

Il reprend une personne de la crainte qu'elle avait eue qu'il ne fit lire à d'autres les lettres qu'elle lui écrivait.

Eh bien, ma très-chère et très-unique fille ! Que je rougis de vous nommer ainsi, voyant tant de dignes et de pieux hommes vous nommer mère et sœur ! vous oubliez bien aisément les protestations que je vous ai faites par mes lettres, et combien de joie je recevais à la vue des vôtres. J'ai été souvent dans l'impuissance de les lire ; mais je les regarde plutôt que de permettre que personne les lise à mon soulagement, sachant bien de quelle nature elles sont. Mon Dieu, ma chère fille, qu'il faudra bien étouffer de réflexions de cet esprit si vif, et aller plus simplement et plus rondement en besogne, comme le doivent faire les chrétiens, qui doivent être simples ainsi que des colombes !

Quoi ! ma pauvre et très-unique, que votre esprit aille jusque là, que de se méfier de notre charité envers elle, quand je lui parle de la Providence, dont nous sommes les enfants inséparables, et de se laisser serrer le cœur et avoir soupçon de la charité de ce Père, qui n'a rien de si cher au monde que sa pauvre fille. Oui, je vous le répète, je n'ai rien au monde de plus cher en Notre-Seigneur que vous. Quel sujet donc de me soupçonner et de traiter avec moi comme vous faites ? Vous avez en apparence quelque sujet de plainte de ce que je ne vous fais point de réponse ; mais en vérité vous n'en avez pas, et vous serez contente quand vous saurez que j'avais un mal de tête qui m'en empêchait, et qui jusqu'à présent m'a empêché de lire plusieurs lettres assez importantes. J'ai eu aujourd'hui un intervalle assez heureux, et je vous puis dire, en notre Maître, que vous écrire m'a été une joie, et que j'ai souffert peine en écrivant ailleurs. Donc, ma très-chère fille, apprenez encore

une fois les dispositions de mon âme pour la vôtre, et les désirs que j'ai de vous servir en Jésus-Christ, qui m'obligent, nonobstant ma confusion, de vous appeler ma très-chère et unique fille.

LETTRE CI

Il montre les avantages qu'il y a à suivre les voies communes.

Je bénis Dieu de ce qu'il vous fait suivre la vie commune. Tenez-vous toujours dans cette voie sûre, qui est celle que Notre-Seigneur même et sa très-sainte Mère ont tenue pendant leur vie. Ils pouvaient bien embrasser des voies extraordinaires et singulières; mais ils ont voulu s'en abstenir, pour donner aux hommes l'exemple de la vie commune. Il ne faut pas tenter Dieu, et le vouloir obliger à faire des miracles pour nous. Ce serait une voie pernicieuse,

et qui ne serait pas exempte de superbe cachée. Si vous vous considérez toujours comme très-vile et très-misérable pécheresse, il ne vous viendra jamais en l'esprit que Dieu doive faire pour vous des choses extraordinaires. Le Fils de Dieu n'a pas voulu suivre la vie de saint Jean, qui était si sainte et si extraordinaire; et il en prend une commune pour nous en donner l'exemple. Une vie humble et cachée est bien plus précieuse aux yeux de Jésus et de Marie que toutes ces voies singulières, dont la perfection extérieure flatte toujours l'amour-propre. La soumission d'esprit à ceux que le Fils de Dieu a établis sur nous est préférable aux choses les plus éclatantes qui vous peuvent venir dans l'esprit. Faites toujours cas des voies humbles et cachées qui vous conduisent à la vie intérieure de Jésus. Elles sont d'autant plus excellentes qu'elles n'ont que Dieu pour témoin et le Saint-Esprit pour principe. C'est là où la vanité n'a point de part, parce que toutes

ces choses sont cachées à ses yeux. Bienheureux celui qui soustrait tous les jours quelque repas à la superbe. Elle demande sans cesse à manger et à mordre dans nos œuvres. Et bienheureux le jeûné qui fait languir notre amour-propre et notre vanité. C'est un jeûne intérieur qui est d'autant plus excellent que l'extérieur, que si celui-ci n'est bien détrempe dans l'humilité et dans les mortifications sensibles, il nourrit souvent et engraisse notre propre volonté. Témoin la peine que nous souffrons lorsqu'on vient à nous l'empêcher et à contredire en cela à notre désir.

Voyez comme j'use toujours du droit que vous m'avez donné sur vous, n'oubliant jamais votre âme et ses besoins devant Notre-Seigneur. Je perdrais la charité paternelle si de temps en temps je n'exerçais en vous les vertus chrétiennes ; et je ne cesserais point que vous ne me déclariez que vous en êtes lassée, et que cela ne vous plaît pas. Notre-Seigneur nous

apprend qu'il faut souvent tailler la vigne, afin qu'elle apporte plus de fruit.

LETTRE CII

Qu'il faut attendre en paix la manifestation des ordres et des desseins de Notre-Seigneur sur nous.

Je n'ai point d'ouverture certaine sur ce que Dieu peut demander de vous. Les moments du Seigneur ne sont pas encore venus. Cependant tenez-vous simplement en paix en lui et en sa divine Mère, attendant ses ordres, et les saintes ouvertures de sa divine volonté. Dieu est au ciel vivant en sainteté au milieu de la splendeur de sa lumière; et nous sommes ici-bas en terre dans les ténèbres et dans l'obscurité, où il veut que nous gémissions en notre exil. C'est un état pénible et bien contraire à la prudence des enfants du siècle, qui veulent toujours savoir à point nommé ce qu'ils feront et ce qu'ils deviendront. Il n'en

est pas de même des enfants de Dieu. Ils ont une sagesse qui les rend dépendants de lui à tout moment, qui les tient continuellement attentifs pour apprendre sa volonté, et qui, leur faisant demander qu'il se manifeste en la manière qu'il lui plaira, les tient dans une confiance certaine qu'il le fera dans son temps et dans l'ordre qu'il a promis à son Église.

Notre bon Père est si aise de voir ses enfants faire profession de ne savoir où ils vont et de marcher à tâtons en attendant ses ordres et sa voix, pour la suivre avec fidélité; il est si content de les voir, dans cet état, ne vouloir pas seulement ouvrir les yeux ni se servir de leur prudence pour se conduire eux-mêmes et sortir de la voie pénible de la foi, qui est si sûre et si avantageuse à l'âme; cette voie est si certaine et si infaillible, qu'elle ne peut non plus manquer que Dieu même, qui a le droit de tenter ses enfants, mais qui, en prenant expérience de leur fidélité tout autant qu'il

lui plaît, ne laisse pourtant jamais manquer pour un moment la lumière et le secours aux âmes qui l'attendent en paix, en patience et en confiance.

Dieu tente lui-même ses enfants, et les tente en diverses manières pour éprouver leur foi et leur fidélité. Tantôt il permet qu'ils soient persécutés; après il suspend pour quelque temps l'effet des violences qui les pressent : puis il fait naître d'autres peines qui les tourmentent d'une nouvelle manière, en sorte qu'ils voient que la fin d'une tentation est le commencement d'une autre. La vie du chrétien, dit Job, est une milice et un combat perpétuel, dans lequel Dieu exerce l'âme pour la dégager et la détacher des créatures et d'elle-même. Et c'est ce que la sagesse du monde a peine de souffrir; car, comme elle porte l'homme à se fier à soi-même, et à se régler par sa propre prudence, elle ne peut sans une peine extrême se voir suspendue hors de soi, et dépendante continuellement d'autrui et de

Dieu même, à moins que la foi ne l'abîme et ne l'absorbe. Il faut que vous imitiez Abraham, ce modèle admirable d'une foi parfaite, afin que, vous oubliant vous-même, vous marchiez en foi, vous alliez en espérance contre espérance, et vous vous teniez certaine que Dieu, le père des croyants, sera le vôtre, et ne vous laissera pas dans vos besoins. Quand le temps sera venu de vous faire voir sa volonté, à laquelle il veut cependant que vous vous abandonniez et que vous vous soumettiez en paix et en foi, il vous manifestera plus clair que le jour ce qu'il désirera de vous. En attendant, aimez votre cher et unique époux Jésus, de dessus lequel vous ne devez pas, même pour un instant, retirer votre vue ni votre cœur, étant toute à lui et ne vivant que pour lui. Adieu. Je le prie qu'il vous détache de vous et de toutes choses.

LETTRE CIII

Il conseille à une personne de s'humilier pour honorer Jésus-Christ ressuscité, et lui donne plusieurs avis très-utiles sur ce sujet.

Le temps de la résurrection où nous sommes demande que nous adorions l'état parfait de Jésus-Christ en ce mystère. Il faut pour cela nous humilier en sa présence, et nous confondre de l'état de pécheur et de corruption où nous sommes réduits. Il faut désirer de rendre hommage par cet état à celui de Jésus-Christ, nous réjouissant de ce qu'il n'a rien de nos infirmités, et de ce que maintenant il est sorti de l'abjection où il vivait en ce monde, sous la résidence de la chair de péché. Il faut soupirer incessamment après cet esprit intérieur et adorable qui l'animait en terre, et qui fondait en lui la vie intérieure des chrétiens, leur préparant un esprit nouveau,

tout opposé en ses sentiments à la vie grossière et maligne de notre chair.

Outre l'oraison mentale, que vous ferez pour cela assidûment par application à Jésus-Christ toujours humilié et anéanti en son intérieur, et que vous ferez avec grande simplicité, confiance, ferveur et persévérance, vous userez de temps en temps de certains traits d'amour et d'élans vers ce même esprit de Jésus-Christ, par des élévations simples et ardentes mais fréquentes, lui demandant qu'il vienne en vous comme principe de la vie chrétienne, et le suppliant de remplir votre âme des mêmes sentiments dont il remplissait celle de votre divin Maître, et entre autres du sentiment qui inclinait son cœur à l'humiliation, et lui faisait si fort aimer les choses basses et méprisables. Vous le conjurerez de détruire en vous ce désir si naturel à tous les hommes qui leur fait souhaiter la grandeur, et les porte à rechercher l'estime,

l'amitié, la flatterie et l'applaudissement des créatures.

Vous pourrez en ces élévations intérieures vous servir de ces paroles de l'Écriture sainte, que prononçait si amoureusement la reine Esther, comme figure de l'humble Reine du ciel la sainte Vierge, en l'union de laquelle vous les pourrez dire : *Mon Dieu, j'ai en horreur tout signe de grandeur et toute marque de superbe.* Vous serez soigneux, dans les occasions d'estime et d'applaudissement, d'être en séparation et en éloignement de ces choses, redonnant tout à Dieu comme à l'auteur de toute perfection, et qui seul mérite de l'honneur et de la louange pour son ouvrage.

Vous pourrez aussi vous servir fréquemment de cette prière : *Veni, Spiritus humilitatis, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende* : Venez, esprit d'humilité de Jésus-Christ, remplissez le cœur de votre serviteur, et y allumez le feu de votre amour.

S'il s'élève en vous quelque mouvement de superbe ou de complaisance pour vous-même, vous entrerez en zèle et en horreur contre vous et contre ce fonds malin de péché qui vit en votre chair : ce que vous ferez en union à l'esprit intérieur de Notre-Seigneur, invoquant l'esprit d'humiliation du Fils de Dieu, et le priant de s'établir en vous, et d'y former des sentiments parfaits d'anéantissement. Vous pouvez même à cette intention vous exercer pendant la journée à quelques mortifications extérieures de vos sens, et à quelque sacrifice intérieur et extérieur de vous-même.

Si, outre les désirs de superbe, vous vous trouvez quelquefois assiégé ou environné de pensées de vanité, il faudra vous unir encore intimement à Jésus-Christ en vous ; car il faut se servir de toutes choses pour s'élever et s'unir à lui ; et comme il est la vraie lumière qui chasse le mensonge et son obscurité, il fera dissiper et évanouir tous

ces fantômes. Que si, après l'union intime de votre âme avec Jésus-Christ, il reste encore quelque chose d'importun qui voltige autour de vous, méprisez tout cela. Car la peine que cela vous donne marque assez la condamnation et l'aversion de votre cœur, et les choses extérieures ne nuiront jamais à un esprit et à une volonté unis à Jésus-Christ en son intérieur.

L'âme établie et renouvelée en Jésus-Christ trouve en lui un fort qui lui doit faire mépriser toutes les attaques extérieures de l'ennemi, qui souvent ne nous approche, par la permission de Dieu, qu'afin que nous rentrions soudain en notre forteresse, et que nous retournions à notre refuge, duquel, par négligence ou par divagation inutile, nous nous étions éloignés.

Que l'âme fidèle se souvienne que plus elle est aimée de Jésus-Christ son époux, plus il se sert d'inventions pour la tenir proche de lui, tantôt par tentations, tantôt par la croix, tantôt par la solitude, et tantôt

par les seuls attraits et par des sollicitations intérieures, qui suffisent souvent pour l'attirer à lui, et pour la mettre en état, qu'étant libre et dégagée de toutes choses et d'elle-même, il puisse la posséder pleinement.

Ne vous contentez pas aussi d'attirer à vous une fois ou deux seulement l'esprit saint de Jésus-Christ; car il faut, non-seulement qu'il s'établisse en vous et qu'il y vive, mais qu'il y croisse, qu'il s'y fortifie, et qu'il consomme votre cœur dans les sentiments parfaits de sa vie humble et anéantie. C'est pourquoi, après que, par vos prières et par la contrition de votre cœur, il se sera établi dans votre âme, vous lui donnerez lieu d'y faire progrès : 1° par la mortification, 2° par l'action, 3° par la recollection en Jésus-Christ.

Ne perdez jamais les sentiments d'humiliation que vous aurez une fois puisés dans l'esprit de Notre-Seigneur, qui, étant la source de votre vie, doit après abreuver,

nourrir et vivifier toutes les œuvres, soit extérieures, soit intérieures, de votre journée. C'est pourquoi, sans sortir de cet état d'anéantissement, exercez - vous souvent par des actes fréquents à de bas sentiments de vous-même, vous réjouissant devant Dieu de ce que votre vileté et votre abjection adorent sa grandeur, sa majesté et sa magnificence. Il faut aussi vous exercer aux œuvres extérieures de bassesse et d'humiliation, autant que la prudence chrétienne le peut permettre, embrassant surtout avec plaisir celles que la providence divine vous présente en votre condition, et étant soigneux de les remplir toutes de l'esprit intérieur d'humiliation et d'anéantissement, qui vous tienne beaucoup au - dessous des actions les plus basses et les plus abjectes que vous pourriez pratiquer, sans interrompre jamais ces exercices, jusqu'à ce que vous ayez acquis une telle facilité, promptitude, joie et fidélité dans les rencontres qui se présenteront, que vous ne soyez

jamais surpris pour quelque occasion que ce puisse être.

Comme vous devez porter partout le sentiment de votre propre abjection, soit dans les œuvres qui regardent Dieu, soit dans celles qui concernent le prochain, ou qui vous regardent vous-même, ne paraissez jamais devant Dieu que couvert de confusion, et anéanti en sa présence, comme un pauvre pécheur, rougissant d'être obligé de paraître devant lui en cet état. Si vous approchez des sacrements, et que vous vous exerciez en quelque œuvre de piété, que ce soit toujours en cette disposition. Et si les sentiments de la grâce de Dieu semblent effacer quelquefois la honte et lever la confusion de votre âme, ne laissez pas de conserver toujours en vous cette même disposition d'anéantissement. Car, quoiqu'elle paraisse cesser pour quelque temps, il faut qu'au premier retour à Dieu et dans vos premiers exercices, après que ces sentiments familiers de grâce seront passés,

vous la rappeliez aussitôt, la faisant comme sortir du fond intérieur où l'Esprit-Saint vous tenait recueilli.

Que si vous traitez avec le prochain, vivez aussi avec lui dans un esprit anéanti, adorant Dieu et ses divines perfections ; ne souffrant jamais aucune pensée, ni de mépris pour lui, ni d'estime pour vous ; et prenant bien garde de ne dire jamais aucune parole pour paraître ou pour vous en faire estimer ; car c'est ce que l'esprit humilié de Jésus-Christ en nous ne souffre point : au contraire, il opère en notre âme un oubli et une confusion de nous-mêmes, et une vue et estime de la perfection de nos frères en qui Dieu établit sa résidence. Et c'est là l'artifice amoureux de l'esprit d'humilité, d'ouvrir les yeux sur les perfections des autres pour y adorer Dieu, qui les y met, et de ne voir en nous que nos défauts et nos imperfections pour nous tenir toujours anéantis en leur présence. Ce n'est pas que l'esprit de religion et de gratitude envers

Dieu ne nous ouvre bien aussi quelquefois les yeux sur les biens et les grâces qu'il met en nous, pour l'en remercier et l'en bénir en notre intérieur; mais pour l'humilité, elle nous les cache autant qu'elle peut, pour nous obliger à ne nous voir que comme dénués de tout, et indignes de toute grâce.

Ainsi, à l'égard de vous-même, il faut vous tenir toujours pour la chose la plus abjecte et la plus vile qui soit au monde. Car qu'y a-t-il de plus bas et de plus vil que le néant et le péché qui sont en nous? Par le néant ne sommes-nous pas dignes de tout mépris, de tout délaissement, et d'un entier oubli? Et par le péché dont nous sommes tous remplis, et dont toute la nature est abreuvée, ne sommes-nous pas dignes des injures les plus honteuses, des accusations les plus infâmes, des calomnies les plus noires, des contradictions, des persécutions, des supplices, des agonies et des morts les plus sanglantes de

la terre? En un mot, tout ce que l'on peut faire, dire ou penser à notre désavantage, est au-dessous de ce que nous méritons, puisque nous ne pouvons par nous-mêmes mériter que l'enfer.

Enfin, pour quelque grâce que vous receviez de Dieu, n'oubliez jamais ce que vous êtes par vous-même. La vue de la foi vous doit rendre votre misère si familière, et vous devez être tellement instruit du fonds de crime et de péché qui est en vous, que vous ne vous étonniez jamais de vos chutes, mais que vous ne vous estimiez aussi jamais pour les dons de Dieu, ayant toujours en vous un discernement habituel par lequel vous voyiez distinctement les dons de Dieu en vous naissant de lui incessamment, et vos propres misères naissantes de votre fonds et de l'abîme de votre impureté. En vue de quoi il faut que vous disiez souvent avec le prophète : A vous seul, ô mon Dieu ! honneur et gloire pour tous vos

biens : et à moi confusion et mépris pour mes misères.

LETTRE CIV

Il exhorte une bonne âme à ne point s'attacher aux dons sensibles, et à ne point désirer des grâces extraordinaires.

Vous ne doutez pas de toute la part que je prends à l'affliction que vous avez de vous voir privée de l'oraison active, qui était l'unique joie qui vous restait en cette vie. Je sais ce que vaut ce sacrifice, puisque je suis depuis un an et plus dans cet exercice. Rien n'est plus riche, plus précieux, ni plus sanctifiant; et rien aussi ne vous rendra plus agréable à Dieu. Vous me mandez la peine que vous aurez en ces jours de ne pas rendre vos devoirs à Jésus en adhérant à ses grâces. Je ne puis pas empêcher votre souverain directeur de vous faire des faveurs extraordinaires et très-

sensibles, mais j'ai bien le pouvoir de vous défendre de vous y appliquer. Le directeur de sainte Thérèse ne pouvait pas empêcher le crucifix de lui apparaître; mais il avait bien le pouvoir de faire cracher la bonne fille contre le crucifix sans l'offenser. Je ne vous dis pas de faire la même chose; mais je vous prie, quand vous recevrez de ces grâces sensibles, de vous retirer en la très-sainte Vierge, qui est votre retraite certaine, et qui vous servira toujours de supplément auprès de Jésus-Christ, et en elle vous trouverez par la foi insensible plus de fonds de devoirs que vous ne lui en pourriez rendre par vous-même.

Je vous ai dit souvent de vous détacher le plus que vous pourrez de ces faveurs sensibles, pour vous attacher uniquement à Dieu, et pour ne voir purement que lui en toutes choses. Et cela vous est absolument nécessaire. Car autrement l'amour-propre et la superbe se mêleront tellement avec les dons de Dieu en vous, que vous

demeurerez vide de Notre-Seigneur et toute pleine d'illusions. C'est là ordinairement où, par permission de Dieu, le diable se fourre. Car, parce qu'on aura estimé les dons de Dieu au-dessus de Dieu même, il laisse au démon la puissance d'en fournir d'autres que les siens à nos appétits affamés ; et comme l'âme ne voit pas alors que c'est par justice et par miséricorde tout ensemble que Dieu se retire, et qu'il la sèvre de peur de gâter son estomac, elle ne laisse pas de désirer toujours les goûts, et de vouloir des plaisirs sensibles dans la grâce. De sorte que l'ennemi en substituant d'autres, qui ne sont que de faux dons, de fausses grâces et de pures illusions, elle se trouve séduite par sa faute et par le trop grand amour des plaisirs spirituels qu'elle cherche avec impureté, au défaut de ceux du corps qu'elle a quittés.

Ainsi, autant que vous pourrez, sevez-vous de ces goûts et ne goûtez point ces sentiments que vous remarquez aller jus-

qu'au corps, en suite de quelque mouvement intérieur que le Saint-Esprit aura opéré dans votre âme ; mais soyez seulement fidèle à conserver dans votre cœur la vérité des sentiments intérieurs de ce divin Esprit. Il faut, comme dit l'Écriture sainte, séparer le précieux du vil. Or le sentiment extérieur et corporel est une chose extrêmement vile auprès de l'opération précieuse du Saint-Esprit dans l'âme, et, pour l'ordinaire, la privation du vil est la conservation et l'augmentation du précieux ; et, selon la promesse de l'Évangile, elle mérite auprès de Dieu la récompense au centuple, c'est-à-dire la grâce et les dons intérieurs que Jésus-Christ donne en échange aux âmes qui se sèvent pour lui des biens extérieurs.

Vous savez même l'inconvénient qui vous arrive quand vous vous arrêtez à ces goûts, et comme, en épuisant votre corps et le rendant infirme, ils vous mettent hors d'état de servir Dieu et le prochain. Ainsi ne laissez

jamais aller votre cœur au désir de ces consolations sensibles, ni d'aucune autre grâce extraordinaire; une âme humble a un extrême éloignement de ces désirs. Il y a une infinité de personnes qui se perdent en s'y amusant; et souvent même, sous de beaux prétextes, elles ne se contentent pas des lumières ordinaires et des simples motions dont le Saint-Esprit les touche par inspiration commune pour les solliciter à leur devoir; mais elles demandent des miracles; elles souhaitent des lumières extraordinaires; elles désirent des extases, des ravissements et des transports; elles voudraient toujours des révélations et des merveilles qui les obligeassent tellement à recevoir l'époux, que l'on pût dire : *Digitus Dei est hic : Le doigt de Dieu, c'est-à-dire l'opération extraordinaire du Saint-Esprit, est ici.* Or c'est ce qui déplaît extrêmement à Dieu, car il veut que l'on se contente de la conduite de la foi, et qu'on ne cherche point d'autre voie, parce que ce serait un

orgueil, une curiosité et une impureté qui lui seraient insupportables. Ce serait un orgueil, comme s'il fallait qu'il travaillât extraordinairement pour nous ; ce serait aussi une curiosité : car, en désirant des choses nouvelles et singulières, on se repaîtrait de vent, sans s'arrêter au solide du service de Dieu, qui n'est rien moins que toutes ces choses ; ce serait même une impureté : car, outre la propre satisfaction sensible que l'on y goûterait, on n'aurait plus de pure attention à regarder Dieu, ni à l'aimer ; mais, d'un œil louche et d'un regard gauchissant, on s'amuserait à des niaiseries et à des bagatelles, on aimerait ces petites choses, on en serait friand, et on s'y arrêterait d'une telle manière, qu'on ne pourrait plus goûter Dieu quand il viendrait tout seul sans ces douceurs.

Il me semblait, ces jours passés, que c'était là le sujet qui le portait dans le cantique à s'éloigner de son épouse ; car la nuit, qui est le temps où il s'approche

d'elle, et la manière dont il la vient visiter, c'est-à-dire sans éclat et sans bruit, et sans la prévenir de lumières éclatantes, sont une expression de la voie de la foi; et comme elle fait difficulté de le recevoir en cet état : *Expoliavi me*, lui dit-elle, *tunicâ meâ : quomodo induar illâ ? Lavipedes meos : quomodo inquinabo illos ?* Il se retire d'après d'elle avec douleur, en sorte qu'elle ne le retrouve qu'après beaucoup de recherches et de travaux, et après avoir essuyé de grands périls.

Né donnez point ce sujet de douleur à votre époux, et ne vous exposez pas à vous faire ce tort à vous-même. Regardez ses goûts, ses sentiments, ses lumières et ses révélations comme lui étant à charge, si ce n'est que malgré vous et contre votre recherche il les répande exprès en votre âme pour le bien de l'Église. Et, au lieu de vous arrêter à des lumières apparentes ou à des faveurs passagères, attachez-vous à Dieu seul, qui est toujours la vérité de la

lumière et le solide jour, quoiqu'il vienne à vous en ténèbres et enveloppé sous l'ombre de la foi. Ainsi, quoiqu'il quitte ces petits sentiments et ces tendresses sous lesquels il s'approche des amantes imparfaites, et qui ont besoin de ses attraits pour l'aimer, recevez-le toujours avec le même amour, puisque c'est pour s'unir à vous plus intimement qu'il se présente de la sorte, et qu'il ne se dépouille de toutes ces caresses sensibles et corporelles, qui sont comme un vêtement importun à ce saint amant qui veut des approches plus pures et plus intimes, que pour se donner à vous dans la pureté de la foi.

LETTRE CV

Il console une personne sur quelque peine qu'elle avait de ce qu'il ne lui avait pas écrit. — Il lui conseille de se retirer du siècle, si elle y est inutile pour le service de Dieu, et de ménager sa retraite avec douceur et sagesse.

Je ne vous puis exprimer la douleur que j'ai ressentie lorsque j'ai appris par votre lettre que vous avez été privée de la consolation et du soutien dont la providence de Dieu a accoutumé de vous fortifier dans le temps de vos besoins par nos chétifs écrits. Je ne vous cèlerai pas que dans le temps de votre peine je ressentis, par une grâce de Dieu particulière, l'état de votre âme affligée et même un peu peinée contre ce pauvre pécheur très-infidèle à votre service, et très-attentif à satisfaire aux justes désirs de votre cœur. Car je vous avais écrit soigneusement selon mon désir et mes obligations, quoique imparfaitement, et

j'avais abandonné le tout à Notre-Seigneur et à sa divine Mère. Mais je vois maintenant que le sujet est juste de votre part, et de la mienne innocent, puisque, vous ayant adressé un gros paquet, vous ne l'avez pas encore reçu. Vous en aviez doublement besoin, comme je l'apprends par votre dernière, qui me fait voir que les choses ne cessent point, et qu'il y a grande apparence qu'elles n'en demeureront pas là. Je vous avoue que j'en souffre beaucoup, et que je recommande incessamment à Dieu cette affaire si importante et si difficile à accomplir, soit à cause de toute votre famille, si intéressée en cela, soit à cause de la personne que vous savez.

Je vous proposai par le dernier ordinaire le sentiment solide et assuré qui regarde le temporel, que tout homme de bon sens jugera être comme je vous l'ai écrit, mais que je ne croyais pas être un motif suffisant pour reculer ou pour avancer dans la recherche du repos où l'époux semble vous

appeler. De plus, je ne vous en écrivis pas déterminément, à cause du peu de temps que j'avais eu pour présenter cela à Dieu ; et je vous demandais vos sentiments, auxquels je veux déférer d'autant plus en cette rencontre, que, vous voyant dénuée de toute propre volonté, j'espère y trouver du secours solide et selon Dieu, pour me déterminer avec vous, sans quoi je ne puis pleinement et fortement vous bien résoudre. Depuis ce temps-là j'ai examiné plus à loisir l'affaire du côté du spirituel, qui est le principal, et dont le tout dépend. Mais, comme vous le voyez mieux que moi, vous m'en devez avertir fidèlement, afin que je vous parle après avec certitude.

Examinez donc si vous êtes encore en état de faire quelque chose pour Dieu dans l'esprit de la personne que vous savez, et de lui pouvoir être utile à l'avenir pour la religion et pour l'Église. Car si vous perdez crédit et que vous lui soyez inutile ; si vous

ne profitez de rien, et que vous ayez les mains et la langue liées pour opérer et proposer le bien; si vous ne voyez point que cela change, et que pendant ce temps-là la mauvaise humeur de l'autre s'augmente, il n'y a point de doute que vous ne deviez venir chercher la solitude, où le céleste époux vous attend pour vous parler au cœur, selon la promesse qu'il en a faite dans l'Ecriture : *Je la mènerai, dit-il, dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.* Vous ne pouvez que vous ne tentiez de bonne grâce votre départ, et que vous ne demandiez la permission de traiter de votre charge; vous verrez même par là le sentiment de M***, et vous connaîtrez la disposition de son esprit, et de quelle force il peut et veut agir dans cette affaire. Il est bien difficile, après les choses où il a cédé depuis peu, qu'il puisse se faire cette violence et tenir bon contre cela. Oh! que Dieu est bon de vous convaincre de la vanité du monde, de vous ouvrir son cœur

et de vous préparer un lieu de paix pour votre chère demeure !

Tout ceci demande douceur, sagesse, agrément, pour ne rien faire qu'en l'esprit de Notre-Seigneur, qui prépare toujours les chose avec suavité et avec efficace, et qui mûrit peu à peu ses fruits, pour les faire tomber d'eux-mêmes et les séparer de leurs arbres. Vous voyez par expérience ces choses ; il les faut ménager selon cet esprit admirable de grâce et de bénédiction, et vous y conduire en la manière de votre divin et admirable époux. Prenez le temps et le loisir pour exécuter ce que je vous marque ici.

Je vous demande surtout deux choses : l'une est de consulter votre intérieur et me mander en simplicité ce qui s'y passe sur cela ; car vous devez être en part de votre vocation, et la première manifestation s'en doit faire à votre cœur. Ce sera ensuite à nous à déclarer si les choses sont de Dieu, par toutes les circonstances intérieures et

extérieures, que nous devons examiner selon la foi, après votre rapport; et, par l'examen de nos cœurs en l'unité de l'esprit divin qui les doit animer, nous verrons clairement la volonté du Souverain qui conduit son ouvrage en l'Église, et qui ne laisse point tomber en confusion ceux qui le cherchent en confiance. La seconde chose que je vous demande est d'examiner en vérité et en sincérité si, dans le lieu et l'état où vous êtes, il y a espérance que vous puissiez encore faire quelque chose pour Dieu, et si vous voyez quelque utilité de votre séjour et de votre demeure à la cour; car, si vous n'y voyez rien à faire, vous serez obligée de vous mettre en liberté.

Mon Dieu, mon enfant, où êtes-vous? Que j'en suis en peine à toute heure! Je vous prie de croire que je ne suis jamais hors d'avec vous pour le soin du succès des volontés de Dieu sur vous. Il suppléera à tout avec suavité, sagesse et puissance.

Je vous ai écrit les trois ordinaires derniers avec tout le soin que j'ai pu et que ma santé m'a pu permettre, pour satisfaire au défaut de ce que j'eusse souhaité de faire pour soulager et adoucir votre croix, qui est plus mienne que vôtre. Adieu.

LETTRE CVI

Il porte une âme au pur amour de Notre-Seigneur.

Je prie Notre-Seigneur de vous donner la santé qu'il juge vous être nécessaire pour son divin service et pour la perfection de votre âme, à quoi vous devez sacrifier toutes choses. Ne doutez point de la charité entière de votre Jésus, qui vous est toujours présent, et qui ne se lasse jamais de vous vouloir tout le bien imaginable et plus que vous ne sauriez penser. Ce qui est éternel ne passe point, et l'amour qui a été allumé en lui dès les premiers moments de

sa génération dans le sein de son Père, lui sert de règle pour l'amour et la charité parfaite et éternelle qu'il vous porte en l'Église.

Vivez inébranlable sur ce fondement, qui doit être aussi le fondement de votre paix et de votre joie, et qui vous dilatera le cœur, comme l'Apôtre le désire, pour opérer avec plus de ferveur, plus de zèle, plus de force et de perfection. Que votre cœur se brûle et se consume en la pureté du saint amour, et que la sainte Vierge soit la fournaise ardente qui vous tienne perdue, comme les enfants de Babylone, en Jésus-Christ, qui seul vive et règne en votre intérieur, comme il fait dans tous les saints et dans tous les anges du ciel. Je gémis bien de n'être pas en cet état, et de me voir encore sur la terre si rempli de moi-même. Que la puissance de Marie en Jésus, cette puissance de sainteté et cette fécondité divine anéantisse toute génération d'Adam, et en vous et en moi et en toute

l'Église, pour n'y former que Jésus-Christ régnant et triomphant. N'est-ce pas là votre souhait, que votre cher époux soit honoré et glorifié, et qu'il règne partout? Ne passez-vous pas les jours entiers dans ce saint exercice de l'amour? Votre cœur ne soupire-t-il pas après Jésus? Ne s'écoule-t-il pas et ne se liquéfie-t-il point en lui? Le feu fait fondre l'acier : pourquoi l'amour ne fera-t-il pas de même sur votre cœur? Sus donc, ma très-chère fille, aimez uniquement, et mille fois le jour faites des actes d'amour de Jésus votre amour. Que ce Tout est aimable, qui a tant d'amour pour son épouse! Qu'il mérite d'être servi et aimé fortement et courageusement dans l'oubli de toutes choses! Encore une fois, allons à l'amour qui doit être le tout unique de ses amantes, et hors duquel elles ne doivent plus être ni vivre en elles-mêmes.

LETTRE CVII

Comment il faut converser avec les âmes élevées
qui reçoivent beaucoup de Dieu.

Vous pouvez continuer de voir la personne dont vous m'avez écrit. Bien loin de le trouver mauvais, je crois que vous ferez bien d'avoir pour elle une entière ouverture, puisque Notre-Seigneur lui en donne une si grande pour vous. C'est une âme de grâce qui a grande part aux secrets de l'époux, et dont je ne doute point que l'entretien ne vous soit très-utile; mais prenez bien garde que le récit de ces grâces et de ces faveurs singulières qu'elle reçoit de la miséricorde de Dieu n'excite en vous un esprit de curiosité, de jalousie, d'envie, d'attache ou d'amusement à sa personne. Ce sont là les mauvais effets que la communication avec les âmes élevées, et qui reçoivent beaucoup de Dieu, laisse sou-

vent dans les cœurs mal disposés. Vous savez combien sur cela vous devez craindre, et combien dans ces rencontres vous devez vous rendre fidèle aux pratiques que je vous ai données.

Il faut, dans l'entretien non-seulement de cette personne, mais de toutes les autres si saintes que vous voyez souvent, élever d'abord votre esprit à Dieu pour adorer et admirer sa bonté infinie, qui se communique si libéralement hors de lui, et qui par là nous apprend bien à ne point faire les chiches de nos personnes, les avarés dans nos entretiens, les retenus dans la communication des biens qui sont entre nos mains, puisqu'un Dieu est si libéral et si ouvert pour nous.

Secondement, il est bon de vous réjouir de la satisfaction que Dieu prend à se communiquer; mais de vous en réjouir d'une telle manière, que vous ayez plus de consolation et plus de joie de cette satisfaction de Dieu que de tous les biens

qui vous en peuvent arriver , ou aux âmes qui reçoivent ses plus intimes communications.

Troisièmement , il faut vous réjouir encore du bien de votre prochain , et du choix qu'il plaît à Dieu d'en faire pour lui communiquer ses grâces , et les verser dans son âme : en sorte que vous ayez plus de joie de ce qu'il les reçoit que si vous les receviez vous-même , dans l'espérance qu'il en usera mieux que vous pour la gloire de Dieu.

Quatrièmement , il faut remercier Dieu pour lui de toutes les grâces qu'il lui fait , vous en détachant le plus que vous pourrez , pour vous attacher uniquement à Dieu , et pour ne voir que lui purement en toutes choses. Autrement l'amour-propre et la superbe se mêleront tellement avec le désir de ces mêmes grâces en vous , que vous demeurerez vide de Dieu , et très-souvent tout rempli d'illusion. C'est de quoi j'ai cru vous devoir avertir , afin que vous ne

donniez point lieu au démon de vous surprendre.

LETTRE CVIII

Il exhorte une religieuse à bien conserver Jésus-Christ dans son cœur, à faire quelque mortification corporelle, et à former peu à peu sa prière à l'oraison mentale.

Je ne puis vous exprimer la joie que je ressens dans le fond de mon âme, reconnaissant le progrès de Dieu dans la vôtre. Oui, Dieu est en votre cœur, et je ne puis douter qu'il n'y habite; mais qu'il en soit de vous comme de l'épouse : *Deus in medio ejus non commovebitur. Dieu ne sera point ébranlé au milieu de son âme.* Or, pour cela, il ne faut rien faire qui lui déplaise. Possédez et jouissez avec plaisir de ce trésor; serrez-le mille fois le jour dans votre âme et sur votre cœur, le conjurant qu'il n'en sorte jamais, et qu'il ne souffre

pas que vous l'offensiez en quoi que ce puisse être. Oh ! que ce saint amour est doux ! Il ne s'écartera jamais de vous qu'il ne vous en avertisse par mille petits mouvements, auxquels vous devez être fidèle.

Ne négligez pas la moindre de ses menaces, ni le moindre de ses reproches intérieurs ; et tremblez souvent, voyant que, s'il ne tient qu'à vous de conserver cet avantage, fort peu de chose négligée vous le peut faire perdre. Je vous conjure de m'avertir souvent de vos dispositions, afin que je remarque le progrès de la grâce de Dieu en vous. Il vous traite comme l'enfant de la maison, et comme sa plus chère épouse, et il demande aussi de vous des devoirs, dont je vous avertirai très-fidèlement, à proportion que vous me découvrirez votre état.

Vous pourrez vous servir des instruments de pénitence que vous avez ; mais comme il ne faut pas tuer d'abord ce

pauvre corps , qui mériterait de l'être cent mille fois , et qu'il faut , comme dit saint Paul , qu'il serve autant à la justice comme il a fait à l'iniquité , vous suivrez en cela les règles que vous a données votre directeur. Et quand vous en userez , songez quelque temps auparavant à ce que vos péchés méritent , et combien il vous faudrait souffrir de peines pour satisfaire pleinement à la justice divine , attendant la valeur de votre satisfaction plus de la contrition et de la pénitence intérieure que de l'extérieure.

Je vous prie de dire à notre bonne mère la prieure qu'en priant Dieu pour elle , et pensant à la difficulté qu'elle a sur son grand âge , le discours du Fils de Dieu m'est venu en l'esprit , qui dit que les ouvriers qu'il envoya sur le soir à sa vigne gagnèrent autant que ceux qui étaient partis au point du jour. C'est là une grande consolation pour elle ; car , en travaillant avec zèle dans sa charge , elle peut faire beau-

coup, surtout si elle agit comme elle doit pour la perfection de votre maison, la réglant dans la seule et pure vue de plaire à Dieu, et continuant à faire ainsi toutes ses actions le reste de ses jours : c'est ce que je lui désire de tout mon cœur, comme à notre bonne mère. Faites-lui lire le chapitre des aspirations et oraisons jaculatoires de Philothée. C'est la manière dont je crois qu'elle doit prier présentement, en attendant qu'elle ait facilité à l'oraison mentale, dont vous l'entretiendrez souvent, aussi bien que des profits qu'on en retire, afin de ne la point peiner. Elle pourra se servir des méditations de Philothée, et il sera bon dans les commencements qu'elle ait toujours son livre devant elle, et qu'après avoir mâché et ruminé une pensée, quand elle se sera évanouie elle reprenne le livre pour y prendre une autre pensée, et qu'elle passe ainsi les quarts d'heure ou demi-heures en l'oraison. Qu'elle fasse aussi quelque quart d'heure, ou demi-heure, l'après-

dîner, de lecture spirituelle en la manière que je vous l'ai proposée : c'est ce qu'il faudra lui conseiller pour le commencement.

Priez Dieu pour votre pauvre père, qui est tout à vous, et dans le zèle de vous sauver. Adieu. Croyez-moi en Jésus, Marie, et Joseph tout vôtre, en notre tout Jésus.

LETTRE CIX

Il reprend une personne de l'attache qu'elle avait à communier à la messe de son directeur.

Je ne crois point que vous deviez vous arrêter, comme vous faites, à vouloir toujours entendre la messe de votre confesseur, et à ne communier que de sa main. C'est une attache qui ôtera beaucoup à votre âme, et qui diminuera de l'opération de Dieu et de sa complaisance en vous; car il est impossible que cela ne vous expose aussi bien que votre directeur, s'il est égale-

ment porté d'affection pour vous, à avoir quelque inclination, complaisance et satisfaction intérieure, qui ira à vous reposer, à vous appuyer, à vous complaire en quelque chose de créé, et non pas en Dieu seul et en sa divine essence et pureté, où il veut pourtant que votre âme tende purement.

Tout objet qui nous tente de détourner de Dieu nos yeux et nos regards intérieurs pour les porter sur quelque autre chose, est une distraction qui lui est odieuse, surtout quand c'est dans des choses saintes, comme dans le Sacrifice et la prière. Il faudrait aller au bout du monde, s'il se pouvait, pour se mettre en état d'être appliqué à Dieu tout seul, et d'être séparé de tout ce qui pourrait en distraire et en désappliquer un seul moment. Oui, une désapplication et un détour de Dieu nous devrait être une chose de si grande affliction, et d'une peine si sensible, qu'il faudrait fuir tout ce qui le peut causer, et au contraire chercher par

tous les moyens possibles tout ce qui peut nous mettre en pleine liberté, pour être en application libre et entière vers ce divin objet, qui fait lui seul tout notre bonheur.

- Vous y penserez sérieusement devant Notre-Seigneur, afin de ne plus marcher dans ces voies qui éloignent les âmes de la pureté de Dieu. Vous savez qu'il veut des âmes qui soient en nudité parfaite. Que votre cœur soit donc vide de tout, et mort à toutes choses. Je ne réponds qu'au premier article de votre lettre, remettant le reste à notre première entrevue, où nous pourrons vous donner un ample éclaircissement sur tout ce que vous désirez.

LETTRE CX

Il avertit une personne que la connaissance de ses fautes ne diminuera point sa charité pour elle, et lui montre le péril qu'il y a dans les grâces sensibles, et la sûreté que l'on trouve en la croix.

J'ai appris par votre dernière lettre la peine que vous avez soufferte par la lecture d'une des miennes : ce qui m'a beaucoup affligé, n'ayant point eu d'autre intention que de vous faire connaître l'opération merveilleuse de Dieu dans nos âmes, qui les tient dans une telle union, que leurs sentiments sont communs en quelque éloignement de lieux qu'elles se trouvent. Quelle fidélité de Dieu, qu'il veuille toujours tenir votre âme ouverte et sensible à celui dans lequel il vivra toujours pour vous, comme il vous l'a promis ! Cette grâce est non-pareille, et elle me semble très-singulière et pour vous et pour moi, tout indigne

et misérable que je suis. Et , bien loin que cela fasse un mauvais effet en moi , quelque chose que la grâce me découvre , il ne peut qu'augmenter le soin et la charité de Jésus-Christ pour vous , laquelle Notre-Seigneur permet que j'éprouve en moi d'une nature immobile et éternelle , selon qu'il l'exprimait par le Prophète : *Charitate perpetuâ dilexi te : Je t'ai aimé d'un amour éternel.* Vous êtes persuadée de cette vérité par votre époux , sur lequel vous êtes appuyée comme sur un rocher. Votre cœur est établi sur cette pierre ferme , sans en craindre le changement et l'inconstance. Je sais cela de vous , et je le sens en votre fond , quoi que le démon en veuille dire. Plus Notre-Seigneur fait connaître d'infirmités en vous , plus il fait voir et manifeste ses soins et sa vigilance assidue sur vous ; ce qui est un surcroît de sa charité , qui le tient toujours présent , comme un miroir à son épouse , afin de lui faire connaître ce qu'elle est , et ne laisser jamais oublier la condition de sa

bassesse et de son infirmité. Vous savez bien ce que le saint Époux disait dans le cantique à son épouse : *Si vous vous méconnaissiez, ô la plus belle d'entre les femmes, allez après les pistes de vos troupeaux et de vos compagnes.* Voulant dire que, si une âme intérieure, après la jouissance et l'union intime en l'oraison avec l'époux, commence à l'oublier, et à faire cas d'elle-même dans le secret de son cœur, ce qui se fait imperceptiblement, alors, tout d'un coup, le saint époux, qui voit souvent ce que l'épouse ne voit pas, s'apercevant qu'elle commence à s'estimer et à se reposer sur elle-même, il la renvoie, il la rebute, et la met dans le commun des âmes qui s'égarent dans le monde, et qui marchent dans un esprit grossier, et qui ne regardent que la terre et le sensible.

Après les grâces sensibles, il y a presque toujours à craindre pour l'âme; car ordinairement il s'y glisse quelques petites complaisances, estime et approbation d'elle-

même. Et c'est là une marque très-spéciale du saint amour de l'époux, quand il permet quelques faiblesses particulières qu'il fait connaître à son amante. Il y a plus de peine à vivre dans la sainte croix, mais il y a plus de sûreté, et la pureté de l'amour de Jésus s'y conserve mieux, la confiance en lui s'y exerce davantage, et la défiance de soi y est bien bien plus sensible, ce qui est tout le contraire de ce qui arrive dans l'état des consolations et des goûts de l'esprit.

Vous souvenez-vous que déjà par deux fois, après les grands goûts et sentiments intérieurs, le malin voulait vous tenter de vous conduire vous-même, quoique je sache bien que vous n'y ayez jamais consenti, et que vous l'avez condamné avec horreur? Mais cela vous doit faire connaître que, pendant les goûts et les grands sentiments, le malin esprit croit que l'âme est dans un état bien plus susceptible de la présomption que dans la croix, où l'âme,

toujours craintive, toujours humiliée et méfiante d'elle-même, a recours à son époux, et le cherche toujours pour s'appuyer sur lui : et c'est ce qui fait désespérer le démon, et le fait fuir de l'âme sur laquelle il voit qu'il n'y a rien à gagner en cet état ; car dans cette abnégation d'elle-même, et dans cet abandon à Dieu où elle se trouve, Jésus-Christ est le tout de son épouse, laquelle, séparée de toutes choses et d'elle-même, ne veut plus vivre qu'à lui uniquement, par le ressort admirable de la croix

Au reste, ne vous inquiétez pas de ce que je vous dis. Recevez la douceur et la consolation avec humilité, comme en ayant besoin en votre infirmité, et comme vous étant donnée de Celui qui voit votre faiblesse ; mais recevez aussi la croix avec amour et joie, comme étant l'état qui purifie plus saintement, qui fortifie plus puissamment, qui unit plus intimement, et qui fait rendre à l'époux plus de témoignages du pur amour.

Notre-Seigneur me donne toujours tant de choses à vous dire, que je ne puis finir. Quand je me vois si inutile en ce monde, et que je pense que Dieu me laisse encore quelque grâce pour vous aider, et pour servir à vos intérêts et à ce qui vous regarde, je m'estime assez heureux. Il me semble que Dieu me tira dernièrement du tombeau, et m'a laissé au monde pour vous servir, et prendre soin de tout ce qui vous appartient. Ayez donc agrément pour mes devoirs et mes services en Dieu, et je suis très-content; et ne craignez non plus de me demander tout ce que vous pouvez désirer de ce pauvre inutile, que si je n'étais resté au monde que pour cela seul. Notre-Seigneur me fait toujours ressentir les obligations que je lui ai en vous, et il me renouvelle souvent le souvenir de vos charités et de vos prières, de vos larmes, de vos jeûnes, de vos douleurs, et de vos veilles dans ma maladie mortelle, où Dieu seul me rendit la vie, et se laissa fléchir par

vous et pour vous. Ainsi n'ayez jamais l'appréhension de ce que vous me mandez, car cela m'est impossible. Et quand je cesserais d'être en ce monde, je ne cesserais point d'être tout vôtre en Jésus-Christ, qui est au ciel comme en la terre; et de l'être autant que la charité et l'esprit d'unité le peut opérer en ceux qu'il lie en la communion de sa vie divine, et qu'il unit pour la gloire et pour l'œuvre de son Père. Tout ce que je vous rends de devoirs et de soins, qui sont très-faibles, m'aide à aimer Dieu, et à me rendre plus prêt à faire le reste des fonctions de ma vocation. Et il me semble toujours que ce sont des moyens pour me faciliter mes obligations dans ce pèlerinage. Adieu.

Je crois devoir encore vous dire que le dessein que vous avez de me faire savoir vos fautes est une invention du saint amour pour crucifier votre superbe et votre vanité qui se fourre partout; car, par ce moyen, elle se verra, en la liaison que vous aurez à Jésus-Christ crucifié, dérober sa proie à

tout moment. Ces confessions et ces aveux de nos infirmités et de nos tentations ont toujours leur récompense. Vous en avez eu déjà l'expérience dans les dernières occasions que vous m'avez mandées, aussi bien qu'en toutes les autres, où par le passé vous vous êtes déclarée à fond de votre intérieur. C'est ce qui fait la communion parfaite de la vie de l'épouse à l'époux. Aussi, depuis le temps que vous avez pris cette résolution, je vous puis assurer d'un renouvellement d'union admirable, et qu'on ne peut comprendre, qui s'est faite entre nous dans la pureté et sainteté de l'esprit. Et la divine Mère de charité me disait encore dernièrement, me parlant de vous, et me donnant une vue d'unité et de perte commune en la divine charité : Vous ne serez jamais séparés. J'ai cru vous devoir mander ceci pour vous montrer que, bien loin que cette ouverture de cœur avec laquelle vous me découvrez vos défauts et vos infirmités, fasse en moi des effets contraires

à l'union du saint amour, elle en renouvelle la vie, et la consomme en sa perfection. Ne craignez pas aussi de me rendre compte de votre intérieur, par l'appréhension de la pénitence qu'on vous imposerait ; car rien ne me touche tant que votre simplicité ; surtout depuis peu, qu'elle me paraît être tout à fait d'un enfant de Dieu.

LETTRE CXI

Exercice spirituel pour les âmes qui sont dans les peines.

Voici quelques avis qui vous pourront servir d'exercice spirituel dans vos peines. Adorez souvent la conduite de Dieu sur vous, qui veut voir votre âme abandonnée à lui en toute confiance. Tenez-vous assurée dans la foi que c'est lui qui ordonne de toutes choses avec un amour merveilleux, et avec une sagesse immense, qu'il faut

adorer sans connaître, et s'y soumettre avec douceur et avec patience. Ne doutez point que, quand il permet les afflictions, ce ne soit pour des causes très-justes et des raisons très-légitimes, qui surpassent infiniment toute sagesse humaine, mais qui nous obligent à nous tenir abandonnés à ses ordres, et soumis humblement à ses saintes conduites.

Jamais la créature, telle qu'elle soit, qui voudrait se roidir contre la volonté de Dieu, et aller contre le torrent des choses qu'elle ordonne, n'aura de paix en elle-même. Quand elle entreprendra de faire quelque chose, tout lui défaudra. Elle n'aura que des ténèbres dans ses desseins, et qu'irrésolutions dans ses volontés; et si Dieu l'aime, il la tiendra toujours dans l'impuissance d'exécuter les conseils qu'elle aura pris en elle-même, lui fermant toutes les ouvertures qu'elle se pourrait proposer.

Il n'y a qu'une chose à faire pour la pauvre créature qui se voit au milieu des

peines et des renversements, qui est de se tenir intérieurement élevée vers Dieu, attendant son secours, pour entrer avec prudence dans les ouvertures que sa divine providence lui donnera, et qui lui paraîtront plus convenables pour son bien.

Il ne faut pas s'attendre, en cet état, que les choses qui se présenteront puissent être agréables, n'étant pas ordonnées par notre choix. Il les faut examiner par la foi pour y entrer en assurance, les embrassant avec sûreté après qu'elles auront été réglées de Dieu, qui a voulu faire les choses à sa façon et non pas à la nôtre, qui ignorons souvent ce qui est pour notre mieux.

Demeurez ainsi en paix avec Dieu sous sa sainte conduite, et assurez-vous que tout qui arrivera réussira pour votre bien et pour sa plus grande gloire. Considérez qu'il est auprès de vous en votre tribulation, et qu'il voit avec attention quelle est votre fidélité dans ce saint exercice de patience et d'humiliation. Quoiqu'il vous semble que

tout aille périr, soyez certaine qu'un peu de foi dans votre cœur sera capable de le calmer et de lui faire tirer l'ordre de la confusion et la force de la faiblesse. Sachez que Dieu n'attend que cela seul de vous, et que, lorsqu'il aura tiré votre âme dans son unique dépendance au-dessus de toute créature, il règlera toutes choses selon sa divine sagesse, qui préfère la sainteté et la perfection de votre intérieur à tout votre repos extérieur. C'est pour cela qu'il permet que tous les appuis des créatures vous soient soustraits, afin que vous viviez désormais dans la dépendance où il désire que soient établies les âmes qu'il aime fortement. Faites donc de bon cœur le sacrifice des choses dont il vous prive; et, sans aller en esprit après ce qu'il vous ôte, demeurez assurée qu'il sera votre supplément dans cette soustraction qui vous vient de sa part.

Honorez en Dieu deux choses qui paraissent visibles en toute cette conduite, qui sont sa justice et sa miséricorde sur

vous, et qui sont les voies qu'il tient sur toutes les âmes qu'il chérit davantage.

Soumettez-vous premièrement à sa justice, qui par ces peines et ces afflictions veut purifier en vous les choses qui lui déplaisent, dont vous ne faites pas peut-être assez d'état, et qui cependant pourraient être la matière d'un jugement terrible. C'est pourquoi il vous importe beaucoup de souffrir ici en patience les châtimens de Dieu, dont le privilège est d'effacer en peu de temps les supplices des siècles entiers de l'autre vie.

Reconnaissez en second lieu sa miséricorde infinie sur votre personne en cet état de peine, qu'il permet pour vous sanctifier de plus en plus, et par ce moyen vous faire porter plus de fruit. C'est par là qu'il veut renouveler en vous la ferveur de son amour, qui, s'étant peut-être altiédi, comme il arrive souvent en cette vie, avait besoin d'être rallumé par les inventions admirables de sa sagesse divine. C'est ce

qu'il fait par les tribulations, qui sont un effet de miséricorde très-particulière, et un témoignage d'amour tout extraordinaire.

Donnez-vous souvent à Jésus-Christ, qui vit en vous comme roi, afin qu'en sa vertu vous lui puissiez servir d'organe pour faire régner la majesté de Dieu sur toutes les personnes sur qui vous aurez quelque pouvoir, mais particulièrement sur votre âme.

Unissez-vous souvent à son esprit d'amour pour rentrer dans la ferveur avec laquelle vous avez commencé de vous donner à lui. Que ne pourrez-vous pas, secourue d'une telle vertu, et animée d'une telle sagesse qu'est celle de Jésus-Christ ? Vous devez souvent l'invoquer sur vous, disant avec Salomon : Venez à moi, adorable sagesse, qui habitez dans le sein de Dieu. Il est assuré que bien souvent, faute d'invoquer sur soi cette sagesse de Dieu et sa sainte lumière, on demeure en ténèbres et en trouble. Faites donc résolution de ne résoudre jamais rien d'important que vous

n'ayez auparavant invoqué ce divin Esprit, qui peut et veut vous donner conseil.

Humiliez-vous souvent de vos fautes passées. Conjurez la puissance de Dieu de réparer les choses que vous avez faites ou omises au préjudice de sa gloire et du bien de votre âme. Protestez que vous voulez à l'avenir apporter tout le soin qui vous sera possible pour le faire vivre et régner uniquement sur votre âme, et même, si vous pouviez, sur toutes les personnes qui sont au monde.

LETTRE CXII

Il avertit une âme des sujets qu'elle a de s'humilier, et qu'elle ne doit pas s'estimer davantage pour les grâces que Dieu lui a faites.

Je ne puis vous celer la joie que j'ai de vous voir un peu remise dans vos premières soumissions. Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous ait fait connaître ce que vous

êtes , et combien peu l'on avance sans le secours continuel de Dieu et de sa grâce. Vous avez de quoi vous humilier en cette abjection , d'être si fort fille d'Adam , attachée à votre sens , si peu soumise , si pleine de propre estime et de désir d'être chérie. Tout cela sont des sentiments d'Adam qu'il faut faire mourir , comme étant entièrement opposés à ceux de Notre-Seigneur , qui , par sa grâce et sa vie en nous , ne porte qu'un néantissement et amour du mépris. Oh ! que vous vous en trouverez éloignée si Notre-Seigneur vous ouvre les yeux ! La vue de cette vieille vie si peu chrétienne , si répugnante à votre baptême , où vous avez été revêtue de Notre-Seigneur , et si éloignée de votre profession d'épouse de Jésus , qui doit être tout animée de son esprit , de ses mœurs et de ses sentiments , vous doit étrangement confondre ; et , si vous y ajoutez votre vie passée et vos fautes ordinaires , ce sont de beaux sujets de vous humilier.

M. B*** a raison de vous porter à vous

humilier dans la vue de votre abjection : c'en est un des sujets plus importants. Et quand je vous ai dit de vous humilier en union de Notre-Seigneur, cela n'empêche pas que ce ne soit aussi dans la vue de votre propre abjection. Je ne vous disais pas de vous humilier seulement parce que Notre-Seigneur s'était humilié, et que les chrétiens doivent porter en eux les vertus de Jésus-Christ, leur chef; mais qu'il fallait aussi le faire dans la vue de notre néant et du péché, en la vue des sentiments du vieil Adam, si contraires à ceux du Fils de Dieu; et le faire en vous unissant à Jésus-Christ; car hors de lui et de ses mérites tout n'est rien. Ainsi, avec l'esprit de Jésus, auquel vous vous donnerez pour faire toutes vos actions, vous pourrez vous humilier en la vue de votre propre abjection, de votre néant, de votre péché, de vos inclinations malignes, de vos sentiments d'Adam, de votre peu de vertu, en un mot de tous vos défauts; car l'humilité est l'amour de l'ab-

jection due à notre état de néant et de péché ; et il n'y a point de mépris, d'abjection, de confusion, que le néant et le péché ne méritent. Jugez par là jusqu'à quel point d'abjection et de mépris nous sommes réduits. Et c'est ce que l'humilité nous fait aimer. C'est pourquoi si on n'aime pas à être méprisé, oublié, mésestimé, rebuté, tenu pour néant, foulé aux pieds ; si on ne peut souffrir d'être injurié, souffleté, fouetté, crucifié, tourmenté en toutes manières, ainsi que Jésus portant nos péchés l'a été, nous ne sommes pas humbles autant que nous le devons être, et que notre abjection, notre néant et notre péché le méritent. Or, pour obtenir cette vertu, la bien pratiquer, ce que vous ne sauriez faire par vous-même, je vous dis encore qu'il faut que vous vous donniez au Saint-Esprit, à cet esprit tout-puissant, à cet esprit de Notre-Seigneur, afin qu'en sa vertu vous puissiez vous humilier autant que vous le devez.

Pour les grâces que Notre-Seigneur vous fait, elles ne doivent point vous ôter la vue de ce que vous êtes par vous-même. Son dessein est qu'on l'aime pour ses dons, et non pas qu'on s'en estime davantage. Les espèces du pain et du vin au très-saint Sacrement n'ont point à se glorifier des grâces qu'elles contiennent et des biens qu'elles opèrent dans les âmes, n'en étant point les causes. Elles ne sont que des écorces fragiles et légères qui se corrompent aisément, quoiqu'elles approchent de si près la Divinité. Il en est de même des âmes les plus saintes et les plus pleines du Saint-Esprit, qui sont des couvertures et des écorces, qui en fort peu de temps peuvent se gâter et se corrompre. Et comme, par la corruption des espèces du pain et du vin, le corps et le sang de Notre-Seigneur cessent d'y être présents, ainsi, à la première corruption et à la première impureté des âmes, le Saint-Esprit s'éloigne et laisse ces pauvres vases, ces pauvres vaisseaux pourris dans

leur corruption. Jugez par là si les âmes , pour recevoir beaucoup de grâces , quand même elles en auraient d'aussi grandes qu'en contiennent les sacrements , ont de quoi se glorifier , et si , pour avoir Notre-Seigneur , comme les espèces du pain et du vin au très-saint Sacrement , ou pour porter le Saint-Esprit , comme le baume en la confirmation , elles ont sujet de s'estimer et de se croire pour cela quelque chose de plus qu'elles n'étaient auparavant. C'est pourquoi soyez toujours fidèle à votre humilier , quoique Notre-Seigneur vous favorise de ses dons ; et , au lieu de vous y arrêter par de vaines complaisances , et de lui donner sujet , par l'altération ou par l'impureté de votre cœur , de se retirer de vous , mettez-vous en état d'en recevoir toujours de nouvelles faveurs , en vous anéantissant sans cesse au milieu de ses grâces.

LETTRE CXIII

Il donne à une âme quelques avis sur ses scrupules.

Il lui montre l'utilité de ses peines, et l'avertit de ne point chercher d'autre consolation que Jésus-Christ.

Pour répondre à vos scrupules qui vous font aller si souvent à confesse, je vous défends au nom du divin Maître et de la sainte Maîtresse, de continuer cela. Une fois la semaine vous suffit, ou deux fois tout au plus. N'obéissez ni au malin esprit qui veut vous décourager, ni aussi à l'amour-propre qui veut vous porter à la confession pour y chercher le soulagement de votre cœur plus qu'autre chose. Il ne vient rien de bon de ces sources trompeuses.

Il sera bon de vous élever souvent vers Jésus-Christ, principe de notre vie et de notre lumière, afin de vous tirer des embarras et des ténèbres où vous plonge pour

l'ordinaire cet état qui, par sa malignité, occupe l'âme incessamment de soi et de choses vaines et inutiles : ce qui ne fait pas un petit mal à l'âme, qui se doit trouver nette, vide, et dégagée de tout, pour être unie intimement à Dieu, et occupée de lui seul et de son Fils Jésus, l'unique époux de l'âme fidèle, et le tout de son cœur.

Pour ce qui est de votre humeur, qui se fait sentir maintenant dans la sécheresse, ne vous en étonnez pas. Je vous ai dit souvent que Dieu traitait les faibles par la consolation des sens, parce que les sentiments de douceur tempéraient et modéraient les mouvements de la nature : et ainsi l'âme qui est faible en la vertu, et qui est incapable de résister encore aux ennemis domestiques, est admirablement ménagée par la Providence de Dieu. Mais, lorsqu'elle a été un temps sans agitation, et qu'elle a pris quelque racine en la vertu, il commence à retirer ses secours extérieurs, et laisse révolter les humeurs, afin que

l'âme exercée résiste en la force de sa vertu, et croisse dans la grâce à proportion de ses victoires, que Dieu couronne toujours de nouvelles bénédictions. Il vous exerce maintenant de la sorte : et c'est le temps qu'il faut vous recueillir en l'époux, en qui seul vous devez trouver votre force : et vos chutes doivent servir à vous confirmer dans la foi, et à vous convaincre par vos faiblesses de la nécessité que vous avez de l'époux qui veut vous appeler à lui par toutes choses. Il veut que la crainte de vous-même et l'horreur de vos ennemis vous servent aussi bien que son amour à vous unir à lui.

Allez, ma fille, tout va bien. Fiez-vous à Celui qui veut plus votre salut et votre perfection que vous-même. Vous ignorez les voies de l'époux ; mais soyez toujours assurée que ce sont les meilleures, les plus certaines et les plus avantageuses pour votre perfection. L'Écriture dit que l'on ignore la voie de l'oiseau qui vole dans l'air ;

cet oiseau est l'amant, qui vole du ciel en terre, et qui vient à l'amante : elle ne sait d'où il vient ni où il va ; mais elle doit être très-certaine qu'il va et vient pour elle ; il la quitte et l'approche ; il la console par sa présence, et la met en quête et en souci par son absence ; et il se plaît plus souvent aux empressements amoureux de sa recherche, aux douces inquiétudes de son absence sensible, aux désirs qu'elle a de le rappeler, et aux soupirs de sa solitude pour laquelle elle gémit comme la colombe, qu'il ne se plaît dans les joies d'une possession et d'une jouissance paisible. Dans la possession, il est aisé d'aimer ; car qui n'aimerait pas Celui qui fait les bienheureux par sa seule présence ? Mais dans l'absence de ce bonheur et dans cette fuite inopinée où il laisse son amante sans prendre congé d'elle et sans lui dire la cause de son délaissement, y voir les soins et les soucis de son épouse, y voir ses larmes et ses soupirs, ses espérances et ses craintes, y voir ses plaintes

et ses sanglots, ses désirs et ses demandes, c'est ce qui ravit le cœur de l'amant. Il peut y avoir de l'amour-propre à goûter et à posséder les douceurs de l'époux ; mais il ne peut y avoir qu'un pur amour et une fidélité parfaite à chercher et à aimer Celui qu'elle ne goûte pas, et qu'elle craint d'avoir fâché sans y penser, à cause de l'amour qu'elle lui porte et du respect qu'elle a pour sa sainte et divine personne. L'amante, dans le Cantique, dit qu'elle courra partout pour le trouver, et non pas pour chercher de la consolation dans les créatures. Ne pensez qu'à ce divin époux, car vous ne trouverez de la joie et du repos qu'en lui seul. Il examine de près vos démarches dans le temps de son absence, pour éprouver votre fidélité. Prenez bien garde à vous ; il est derrière la jalousie, qui vous regarde, etc.

LETTRE CXIV

Il donne quelques avis importants touchant la conduite d'un séminaire, et la sainteté de vie qu'y doivent mener les clercs.

Les affaires qui vous sont survenues ne méritent pas votre application; il vaut mieux que vous les confiez à quelqu'un de vos amis. Il ne serait pas juste qu'elles dérobaient le temps que vous devez à Notre-Seigneur et au service du saint clergé; et, puisqu'il vous a fait la grâce de vous y appeler, soyez fidèle à ce qu'il demande de vous dans l'emploi qu'il vous y donne. Il faut pour cela que vous n'épargniez rien pour la sanctification et pour la perfection de ces jeunes plantes qui vous sont confiées et qui sont sous votre conduite; il faut que vous les exerciez à toutes les vertus chrétiennes, afin qu'ils ne soient point promus à la cléricature et aux saints ordres, c'est-

à-dire au nombre des serviteurs de Dieu et de ses domestiques, qu'ils ne soient bien parfaits; car, comme les enfants dont parle Daniel étaient choisis les plus beaux extérieurement et les plus parfaits qu'on pût trouver pour le service de Balthazar, ainsi en doit-il être des ministres de Dieu. Ses domestiques et ses ministres dans le ciel, qui sont les anges, sont les créatures les plus parfaites, et ceux d'entre eux qui sont destinés pour assister particulièrement devant son trône sont les plus beaux et les plus accomplis qui soient dans tout le corps des esprits angéliques. Ainsi les clercs que Dieu destine dans le chœur de son Église, pour être assistants devant son trône et servir assidûment aux tabernacles, doivent être les plus saints et les plus parfaits d'entre les chrétiens; et c'est pourquoi il ne faut pas qu'ils s'engagent dans cet état à moins qu'ils ne soient trouvés dans la perfection chrétienne, ou au moins qu'y étant déjà bien avancés ils ne travaillent

si assidûment pour acquérir ce qui leur manque, qu'ils ne laissent aucune vertu qu'ils ne tâchent d'obtenir par toute sorte de mortification, de peine et de travail.

Il est surtout important, pour les préparer à ce saint état où ils aspirent, de les exercer beaucoup à la pratique de ce précepte de Notre-Seigneur : *Abneget semet-ipsum*. Ainsi vous devez examiner s'ils veulent embrasser cette maxime dans toute son étendue, et s'ils y veulent ajouter la pratique de celle-ci : *Tollat crucem suam*, et puis de cette troisième : *Et sequatur me* ; et s'ils veulent écouter les propositions les plus saintes et les plus pures de l'Évangile, pour tâcher de les réduire en pratique. A moins de cela, ils ne sont point dans la disposition où ils devraient être pour la tonsure, qui ne devrait être conférée qu'à des chrétiens parfaits.

Pour ceux qui ont été déjà admis à la cléricature, vous verrez s'ils s'exercent aux vertus les plus sublimes de l'Évangile ; s'ils

font voir qu'ils soient morts au siècle et à ses maximes, au désir de s'établir dans le monde, de se divertir en ses vanités, de suivre ses coutumes et ses compliments, de se plaire en ses nouvelles; s'ils sont morts au désir d'avoir des biens, des honneurs et des plaisirs, qui sont les sentiments ordinaires de ceux qui suivent les inclinations de leur chair et qui acquiescent à ses désirs. C'est la maxime des hommes charnels, de suivre en tout leurs convoitises et de chercher à jouir des biens grossiers du monde. Mais c'est à quoi les clercs doivent avoir renoncé, afin de ne vivre plus qu'en Jésus-Christ pour Dieu. Il faut, pour être dignes de servir aux autels et de demeurer en la présence de ses saints tabernacles, qu'ils soient infiniment éloignés de la vie de la chair, qu'ils soient totalement opposés aux maximes du monde, et qu'ils soient comme des miroirs et des flambeaux de toutes les vertus chrétiennes pour servir d'exemple et de modèle de piété à tous les fidèles.

Vous aurez pour cela souvent recours à Notre-Seigneur, afin qu'il leur ouvre l'esprit à ses vérités, et qu'il leur inspire en sa vertu les maximes suivantes :

1. Qu'il ne faut plus qu'ils parlent du monde ni de ses maximes.

2. Qu'il faut qu'ils aient horreur du siècle en sorte qu'il leur soit en exécution, comme à saint Paul, avec lequel ils doivent dire : *Mihi mundus crucifixus est* : Le monde me fait une étrange peine et me crucifie au mourir.

3. Qu'il faut aussi, à l'exemple de ce même apôtre, qu'ils deviennent le crucifix du monde, c'est-à-dire ses persécuteurs et ceux qui le crucifient, et le mettent aux abois de la mort. *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

4. Qu'il faut qu'ils fuient le monde et qu'ils craignent ses charmes et sa contagion. *Si de mundo fuissetis, dit Jésus-Christ, mundus quod suum erat, diligeret.* Si le monde vous aime, affligez-vous ; car c'est

une marque que vous avez en vous quelque chose de lui.

5. Qu'il faut qu'ils fuient l'approbation du siècle, bien loin de la rechercher ; car il ne les peut estimer s'ils ne lui sont conformes, et s'ils ne lui applaudissent. Ainsi il faut qu'ils regardent comme une peste et une exécration la maxime qu'il faut chercher l'estime du monde, se fondant sur cette grande vérité de saint Paul : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem*. Ce n'est pas que Dieu ne donne quelquefois au monde de l'estime pour ses serviteurs, mais c'est pour ceux qui ne le veulent pas et qui le fuient, le méprisent et se moquent du monde.

Il faudra donc bien prendre garde que personne n'ait rien en soi qui soit semblable au siècle, soit en la façon d'agir, de parler ou de se vêtir, soit en toute sa conduite, selon cet avis de l'Apôtre : *Nolite conformari huic sæculo : sed renovamini spiritu mentis vestræ. Induimini Dominum Jesum*

Christum. C'est à quoi sont obligés particulièrement tous les chrétiens, mais beaucoup plus les ecclésiastiques, qui doivent être revêtus en leur intérieur, aussi bien qu'en leur extérieur, des mœurs, des inclinations et des vertus de Jésus-Christ, marchant en la simplicité du nouvel homme, qui est Notre-Seigneur.

Vous les avertirez aussi que la maison du séminaire est cette haie de l'Évangile, qui sépare la vigne du Seigneur d'avec le monde. La haie est remplie d'épines; le monde ne s'en doit point approcher qu'il n'y soit piqué, et qu'on ne lui donne horreur de soi et de ses maudites maximes de duplicité, de médisance, d'envie, de haine, de luxure, d'ambition, d'impiété, d'avarice, de gourmandise, de luxe, en un mot de tout péché.

La maison doit être si pleine des vertus opposées, qu'en même temps qu'elle en inspire l'amour elle donne dégoût, aversion et horreur des vices contraires, etc.

LETTRE CXV

Il témoigne un grand amour pour la croix.

Je vous dirai comme, en considérant ce matin la conduite de Dieu sur nous, je voyais que Notre-Seigneur était industrieux à faire faire la pénitence à tous les hommes et à les priver en terre de leur consolation, leur réservant dans le ciel la possession de tous les biens ensemble. On peut bien dire que les souffrances sur la terre sont communes aux âmes qui veulent aimer et servir Dieu; que son soin est de les faire souffrir, et que tous les moments de cette vie sont des sacrifices bien pesants et bien pénibles. Que peut-on dire, sinon qu'on porte incessamment dans le sein ce glaive que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile qu'il est venu plonger dans le cœur du monde? Qui peut exprimer ses coups déli-

cats et perçants, ces rasoirs à deux tranchants qui fendent le cœur et qui pénètrent l'âme jusqu'au plus intime sentiment d'elle-même? Pour moi, je ne m'en plaindrai pas, puisque je suis un malheureux pécheur qui mérite de porter mille coups mortels tous les jours dans un cœur qui a si peu aimé Celui à qui est dû tout notre amour. Mille morts en cette vie, et après la mort mille vies, si Dieu le veut par sa miséricorde. Malheur à nous si, pour ne vouloir pas vaincre notre délicatesse, nous recherchons, par attache aux plaisirs sensuels et aux délices de cette vie, à nous nourrir ici d'autre viande que de la croix! Ce doit être notre aliment perpétuel, et notre boisson doit être le fiel et le vinaigre. Le Prophète disait qu'il mêlait ses larmes avec sa boisson, et n'avait pour tout mets que le pain de douleur et d'amertume.

Si j'osais, je me plaindrais d'une chose, qui est que par tendresse vous ne me dites

pas assez en détail les sentiments qu'on a de moi et le mépris que l'on en fait en vos quartiers. Ne savez-vous pas que, selon les discours des persécuteurs de Jésus-Christ chez le Prophète , ils résolurent entre eux de faire du bois de sa croix son pain et sa nourriture ordinaire? Mon cher enfant, faites-moi ces présents, que je veux bien recevoir, et ne vous étonnez pas de ce que le Prince du monde opère contre nous. Sa haine se changera en notre bien, et le divin Seigneur en saura bien tirer sa gloire et le salut de ses pauvres serviteurs. Il est bien aise de les éloigner par là de ces lieux monstrueux en iniquité, et de les faire souffrir pour leurs péchés, afin de les rendre imitateurs de son exemple.

LETTRE CXVI

Qu'il faut nous retirer en Jésus-Christ, pour faire avec lui notre résidence dans le sein de Dieu, où nous portent les rebuts des créatures et les croix.

Il faut avoir le cœur ouvert à Jésus-Christ sans s'arrêter aux créatures et à cet extérieur du monde. C'est un exercice qui est pénible à la chair, mais il faut se résoudre à lui faire souffrir cette peine; il lui faut du bâton de la croix pour la réduire; il faut lui faire violence pour l'empêcher de se complaire au monde et pour faire que notre âme n'ait rien à goûter que Jésus. Aisément notre âme emporte notre esprit dans l'amusement; et ainsi il se trouve facilement surpris et desséché dans l'onction de la grâce.

Que notre esprit, notre âme et notre cœur soient tout à Jésus, et que rien ne leur donne lieu de s'épancher hors de lui !

Que la terre se ferme, que le soleil s'obcurcisse, que tout le monde nous persécute pour nous retenir en Jésus ! Tout est à lui en nous ; tout doit vivre de lui ; tout doit être recueilli en lui, pour être participant de lui, et être ainsi très-puissant en sa vertu et en sa grâce. C'est le moyen d'agir ensuite sur les cœurs de nos frères avec toute vertu. La grâce répandue en nos sens, et la joie de la chair qui se dilate dans les objets sensibles, énervent souvent la vigueur de l'esprit, qui, pour être puissant, doit toujours être renfermé dans le sein et l'intérieur de Dieu en nous.

Jérémie rapporte que Dieu voulait qu'il fût comme une flèche aiguë cachée dans son carquois, c'est-à-dire dans son sein, qui est l'unique résidence des saints ministres de Jésus-Christ. Jésus-Christ, tout le premier, est demeuré en résidence perpétuelle dans le sein de Dieu son Père, vivant sur la terre toujours retiré dans son

intérieur, afin d'être en exemple aux hommes. Il désirait que tout le siècle le rebutât, et que toute la créature lui fût contraire, pour apprendre à ses ministres à aimer cet état, qui conserve et fortifie l'esprit, et lui ôte tout moyen de s'épancher hors de soi-même. Il n'y a point d'autre principe ni d'autre fondement à jeter que la croix, et il n'y a rien par quoi Jésus-Christ, notre tout, nous veuille mieux instruire et nous attirer que par ce saint et adorable moyen. C'est par là qu'il nous consommera, et qu'il nous fera tous un en lui pour l'éternité.

• LETTRE CXVII

Il donne un avis important à un directeur
sur la conduite de l'oraison.

Un de vos soins principaux dans votre emploi doit être de bien former les âmes à l'oraison. C'est une voie des plus courtes,

mais des plus sûres que nous ayons pour les rendre bientôt parfaites. Mais il faut bien prendre garde, en les y conduisant, qu'elles ne s'égarent, et qu'elles n'en perdent entièrement le fruit, pour n'y être pas assez instruites.

Il y a deux choses principalement que vous aurez soin de prévenir, qui suivent pour l'ordinaire la ferveur de ceux qui commencent, et qui leur font beaucoup de tort. L'une est de s'altérer la poitrine par la recherche des goûts et des consolations spirituelles : l'autre est de s'échauffer la tête par une application trop vive et trop ardente aux sujets d'oraison, d'où naissent des incommodités très-notables.

Il est nécessaire pour cela de les instruire d'abord de quelque voie sûre et facile pour se conduire dans cet exercice et dans cette occupation intérieure, qui, leur étant nouvelle, fait former à chacun des manières et des méthodes particulières,

qui souvent les gâtent et les embarrassent beaucoup.

Secondement, il est bon de leur découvrir l'impureté qui se rencontre en la recherche des goûts et des consolations sensibles en l'oraison, et de leur faire voir que ces manières d'agir grossières naissent de deux sources, l'une d'erreur, et l'autre d'amour-propre, mêlées ensemble. Car le pur amour de Dieu n'est point sensible, comme se l'imaginent ordinairement ceux qui commencent, qui mettent toute leur dévotion dans les opérations sensibles de l'esprit. Dieu est esprit, dit Notre-Seigneur, et il veut que les âmes qui l'aiment, qui l'adorent, et qui s'appliquent à lui, le fassent en esprit et en vérité, ne s'amusant point aux sentiments qui naissent bien souvent de l'esprit de la chair et du mensonge. Cette erreur est si commune dans les esprits, que la plupart se laissent aller au chagrin, à la tristesse et au découragement, quand ils n'ont point en eux ces joies et ces douceurs

sensibles. C'est pourquoi, quand Dieu ne leur en communique point, ils les excitent en eux, les tirant de leur fond, et les puisant dans leur chair, jusqu'à perdre haleine, à se dessécher, et à épuiser toutes leurs forces. Je laisse à penser de quelle utilité cela peut-être pour l'esprit, et quels effets de grâce et de sainteté le suc de notre chair, tiré par l'alambic de l'amour-propre, peut produire et opérer en l'âme. Ils en sont si avides, qu'ils s'abandonnent à cela, et s'y jettent sans retenue, de même que dans une faim extrême ils se jetteraient avec une ardeur démesurée sur des viandes grossières : ce qui les épuise, consomme leur corps, et nourrit avec cela leur amour-propre, qui se repaît et se grossit en eux par cette voie. Or c'est là un très-grand mal pour l'intérieur, qui, s'abreuvant ainsi des choses sensibles et grossières, s'éloigne d'autant plus de la pureté qu'il doit avoir. C'est à quoi doivent bien prendre garde tous les chrétiens, mais

particulièrement les prêtres et les ouvriers évangéliques, parce que, comme ils doivent agir par la foi opérante en pure charité, ils ont besoin de cette conduite pure, stable et ferme, qui ne s'altère point, mais qui s'affermi et s'augmente dans le travail.

Il faut donc les instruire que si Dieu leur donne quelquefois de ces goûts et de ces douceurs sensibles, c'est qu'il condescend à leur infirmité et à la faiblesse de leurs âmes. Il voit que dans ces commencements où ils ont quitté absolument tous les plaisirs de la chair et du monde, ils ne peuvent se voir sitôt sevrés de toute consolation. C'est pourquoi il se fait sentir, de peur qu'ils ne le quittent : mais il ne le peut faire qu'avec douleur, voyant qu'il n'est point aimé ni suivi purement pour l'amour de lui-même ; que ce n'est pas lui, mais sa consolation que l'âme recherche ; et qu'elle embrasse ses dons, non pas dans le désir unique de le posséder et de

lui plaire, mais dans la vue de s'amuser et de s'arrêter à ce qui la satisfait. Il est bon de leur faire remarquer en cela la bonté de Dieu, et combien sa conduite est douce et suave à ses enfants. Car pour les délivrer peu à peu des plaisirs plus criminels, il s'accommode à eux et leur en fournit d'autres, en attendant qu'ils s'en dégagent, ou que lui-même, se découvrant à eux dans l'immensité de ses perfections, et tel qu'il est dans la vue de la foi, se fasse aimer pour lui-même purement et sans mélange, etc.

LETTRE CXVIII

Il instruit une personne que Dieu tenait dans l'impuissance de s'appliquer à l'oraison, de la manière dont elle s'y doit comporter.

Je ne vous envoie point de méthode d'oraison, parce qu'elle vous serait maintenant inutile. L'état où vous êtes est une

impuissance manifeste, dans laquelle Dieu vous tient, afin que vous puissiez recevoir plus purement ses opérations divines. Il rend pour cela vos facultés naturelles inutiles et impuissantes à le servir, parce que, s'il vous en laissait la disposition entre les mains, elles pourraient servir d'empêchement à ses desseins, au lieu qu'étant entre les siennes elles seront un moyen de procurer sa gloire. Car, habitant en vous intimement, et pénétrant votre être par sa substance, et vos facultés par lui-même, qui est éminemment toute faculté et toute puissance, il les animera, les vivifiera, et les remplira de ses opérations divines; et, comme le principal moteur et agent, il élèvera tout votre être à la vie divine et à la contemplation de sa substance et de ses mystères. Mais en attendant il faut que vous portiez toutes les épreuves nécessaires pour parvenir à cet état. Il faut que vous passiez par les renversements, par les ténèbres, par les confusions, par les

sécheresses, par les langueurs, par les impuissances, et par toutes ces autres peines que Dieu vous fait sentir, et qui servent à purger votre cœur. Ce grand laboureur fait de votre âme un champ d'agriculture. *Vos agricultura estis.* Ce grand Dieu défriche votre âme, il en arrache les ronces et les épines, il en ôte les plantes impures pour y semer, après l'avoir aplanie, le bon grain de sa grâce et de ses lumières, et faire germer la semence qu'il y aura jetée. Ce sera le temps de son illumination, qu'il ne vous dénierait pas, pour vous pouvoir porter après à l'union intime de son être, et à la communion de sa vie divine, de sa substance et de ses perfections. Mais présentement, dans l'état de croix et de peine où vous êtes, vous n'avez qu'à souffrir et à vous soumettre à Jésus-Christ, demeurant au pied de sa croix, et portant tous les effets de peine qu'il lui plaît vous imposer. Ayez respect pour sa justice, et amour pour sa bonté. Voyez sa grande douceur sur vous,

de vous traiter avec tant de clémence après avoir mérité l'enfer. Je vous prie de souffrir ces états, d'adorer ses desseins sur vous, d'aimer ses saintes miséricordes dans leurs effets, et ses justices dans leur cause. Je l'adore avec vous, ce grand Dieu qui me manifeste sa bonté sur vous, et je me consacre de nouveau pour le servir, par les obligations que je lui ai de vous accepter à son divin service, et de vouloir bien daigner étendre ses soins et ses charitables bontés sur une créature qui me touche de si près, et qu'il m'a mise entre les mains. Il me semble que tous les coups de sa justice sur vous me touchent, que tous les rayons de sa clarté m'éclairent, et que tous les traits de son amour me pressent intimement le cœur. Adieu. Tout à vous en Dieu notre tout.

LETTRE CXIX

De la vie de Jésus en Marie, qu'il propose pour modèle
d'une sainte communauté.

Honorez particulièrement, dans le mystère que l'Église nous propose en ces jours, la vie de Notre-Seigneur en la très-sainte Vierge. Jamais communion n'a été plus parfaite, jamais possession n'a été plus commune que celle de Jésus et de Marie. Le Fils de Dieu disait autrefois à son Père : Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi; n'y ayant rien en eux qui ne leur fût commun, en quoi consiste la vraie et parfaite société du Père et du Fils dans l'éternité. Or il en est de même de Jésus et de sa Mère dans le temps. Tout ce qui est à moi, lui dit-il, est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, ou, pour mieux dire, tout est commun entre nous. Je n'ai qu'un même esprit

avec vous, j'ai les mêmes mouvements et les mêmes dispositions que vous en toutes choses; tout est un parfaitement en nous.

Or cet anéantissement de toute propriété est le principe et le fondement de toute parfaite société et unité dans l'Église : et comme jamais il n'y a eu d'âme si anéantie en soi ni si pleine de Jésus que Marie; comme il n'y a rien eu où Jésus ait habité avec plus de plénitude qu'en sa Mère, en laquelle il vivait et triomphait de tout, la rendant parfaitement une en lui, de là vient que nous ne saurions prendre un modèle plus saint, plus pur, ni plus parfait pour notre petite société, que celle-ci, qui établit les sujets entre eux dans une unité toute divine.

Jésus-Christ, notre maître, infiniment jaloux d'être vu, aimé et adoré en cette société divine avec sa Mère, ne la propose pas simplement à l'Église comme une

chose libre et indifférente, mais comme une dévotion d'engagement et d'obligation ; car il est vrai qu'il vit en sa divine Mère en des manières si nécessaires à sa famille, qu'il veut qu'elle soit obligée d'aller à elle pour subsister et pour se tirer à tout moment par elle de sa défaillance.

Il vit en elle comme dans son temple, car il y est victime de l'amour de son Père, et il y consomme sa Mère, pour la faire avec lui une hostie de louange. Il vit aussi en elle comme dans les couches de ses délices, lui communiquant ses joies et ses consolations, mais les lui communiquant comme à sa chère épouse, et d'une façon particulière à son unique amante, qui a ses prérogatives d'amour qui ne se communiquent point à aucun autre. En sorte que, comme Dieu le Père a des délices en son Fils et des complaisances singulières pour lui qu'il n'a point pour tous les hommes ; ainsi Notre-Seigneur en

a-t-il de toutes spéciales pour sa divine Mère, qui est la toute belle et son unique amante.

Dieu le Père a pour son Fils des grâces qui ne seront données à aucun autre qu'à lui seul ; et Jésus-Christ de même a des grâces éminentes qu'il ne fera jamais passer en aucun autre qu'en sa divine Mère ; et quoique, choisissant la très-sainte Vierge pour la Mère de son corps naturel, il l'ait en même temps choisie pour être Mère de son Église, qui est son corps mystique, qu'elle nourrit de la grâce et de la vie de son Fils, elle a néanmoins en elle-même des dons et des grâces particulières, qu'elle porte en son âme comme le caractère du singulier et de l'unique amour de Jésus-Christ.

Les anges dans le ciel, quoiqu'ils donnent aux inférieurs leur lumière et leur vie, se réservent toutefois, chacun en leur particulier, quelque appropriation de grâces qu'ils ne répandent pas sur les autres ; et

dans le cœur de la très-sainte Vierge, Jésus-Christ y a mis des grâces et des dons singuliers qu'elle seule possède, qui ne seront jamais donnés à aucune autre créature; et je ne sais même si les anges les comprennent et si jamais ils seront découverts aux bienheureux, étant toujours très-vrai que la singularité de ces dons ne sera jamais mise en commun avec personne. C'est le cachet que Jésus-Christ a mis sur son cœur, que je crois que personne ne lèvera jamais.

Jésus-Christ a levé les sept sceaux et les sept caractères qui tenaient renfermés en lui ces grands mystères de son amour envers son Église, qui se débordent et se communiquent par les dons et par les sacrements. Cét adorable vainqueur les a levés en découvrant par ses présents son saint amour à ses fidèles. Mais pour ce feu divin dont il brûle pour la très-sainte Vierge, il ne l'a jamais entièrement découvert et ne le manifeste qu'à elle. Nous devons nous

contenter d'adorer ce mystère inexplicable en ses expressions secrètes et singulières de l'amour de Jésus envers Marie; et il faut que notre religion confesse qu'elle n'a que le silence et la nuit de la foi pour ce mystère.

Outre un nombre innombrable de qualités et de prérogatives selon lesquelles Notre-Seigneur habite en sa très-sainte Mère, il est en elle source de vie pour l'Église; et comme Dieu ayant donné à son Fils, en récompense de ce qu'il était mort pour les hommes, la qualité de Père du siècle futur, et l'ayant mis à sa place pour être plus naturellement et plus sortablement à notre état le Père des vivants, il lui a donné la plénitude de la vie qui doit nourrir les hommes; de même vivant en sa Mère, il la met en communion de sa vie pour l'Église; et, toute stérile qu'elle est, comme dit le Prophète, il la rend mère de tous ses membres et d'un nombre innombrable d'enfants qui se nourrissent du lait de ses mamelles

et s'abreuvent de la substance dont Jésus-Christ la vivifie. C'est là où il appelle toute l'Église; c'est là où il désire qu'aillent ses enfants pour être faits participants du pur amour et de la belle dilection. C'est en son sein où l'on cueille les fruits de la sainte honnêteté, comme dit l'Écriture; en un mot, c'est en elle que Jésus-Christ réside, comme source de vie, car il la met en société de la vie qu'il a reçue de son Père pour abreuver et nourrir l'Église, qui est cette fille unique que ce Père adorable a engendrée en Marie en engendrant son Fils.

C'est ce qui est exprimé par ces paroles du Prophète : *Homo et homo natus est in ea* : L'homme et l'homme est né en la très-sainte Vierge. L'homme et l'homme : c'est-à-dire Jésus-Christ et son Église, parce que Jésus-Christ naissant dans les entrailles de sa Mère, toute l'Église y est née en même temps avec lui; car Notre-Seigneur recevant en soi la plénitude de la vie du Père, a

reçu en même temps la vie suffisante et nécessaire pour vivifier tous ses membres; et Dieu le Père communiquant continuellement à son Fils cette vie divine pour la conserver à l'Église, est toujours en lui versant la nourriture de l'Église avec la sienne. Et comme Jésus-Christ, uni intimement à sa divine Mère, reçoit la vie pour soi et pour toute l'Église, il se trouve que la très-sainte Vierge, participante de cette vie divine, devient aussi en son Fils Jésus-Christ la Mère nourrice de l'Église. Ainsi, par une dépendance très-absolue, Dieu le Père attache tous ses enfants à ce sein adorable, à ce sein très-aimable; et l'Église se sent tous les jours infiniment heureuse que le sang et la substance de Jésus-Christ se changent en lait pour elle dans les mamelles de la très-sainte Vierge.

Il faut donc que nous allions sucer ce lait, ce sang et cette substance divine avec amour et avec joie, reconnaissant que Dieu

nous y assujettit et que l'Église nous y appelle. Bienheureuse l'âme qui ne voit plus que Jésus et Marie , qui ne converse plus qu'avec Jésus et Marie , qui n'a plus de joie ni de désir en ce monde que de savoir des nouvelles de Marie en Jésus et de Jésus en Marie ! C'est un moyen merveilleux que Dieu nous présente pour l'occupation sainte de notre vie pendant le séjour fâcheux du siècle présent. C'est là où je vous souhaite abîmé et tout perdu , afin que le monde ne vous voie plus et que vous soyez par ce moyen caché à toutes les créatures.

LETTRE CXX

Que se perdre avec Jésus-Christ en Dieu , c'est le moyen d'être tout d'un coup parfait. — Du bonheur des privations et des croix.

N'ayant point eu de vos nouvelles depuis huit jours , je ne puis vous écrire sur un

autre sujet que sur celui qui est et qui doit être encore toute la joie et toutes les délices de votre cœur, qui est le grand et divin Jésus, par lequel et avec lequel je vous désire toute perdue en Dieu. C'est à quoi j'appelle votre cœur, étant convaincu plus que jamais que c'est là tout ce que Dieu désire de vous et en cette vie et en l'autre. C'est ainsi que, tout d'un coup et en un instant, nous devenons parfaits comme Dieu le Père, selon le souhait de Jésus-Christ, et que nous nous trouvons très-humbles, très-doux, très-justes, très-simples, très-charitables et très-saints. C'est par cette union intime, qui nous perd en Dieu dans l'oraison, que nous ne sommes plus nous-mêmes, mais que nous passons en lui, et nous trouvons vêtus de mille dons, de mille grâces et de mille vertus. Mon Dieu, que je dis peu, et que je suis grossier en voulant exprimer ce que je vois, et dont ce matin l'oraison me tenait si convaincu, que j'eusse voulu ne me

retirer jamais de cette expérience ! C'est ce que je ne doute pas que vous ne commenciez à goûter dans tous vos travaux et toutes vos fatigues.

Je vous dirai aussi que la providence de Dieu, qui, de sa part, satisfait toujours à toute l'étendue de notre vocation, et nous donne toutes les choses nécessaires pour nous obliger à la fidélité, me lie et me cloue avec lui à la croix dans la privation de toutes les choses qui pourraient me consoler l'intérieur. Il y a bien longtemps que je lui ai demandé la croix pour toute la vieille créature, afin qu'elle fût soumise et réprimée par ce saint instrument de la sagesse, de la justice, de la miséricorde, de l'amour et de la sainteté de Jésus-Christ. Cette immense bonté passe plus avant ; car il me soustrait encore ce qu'il y a de consolant en l'âme de la part de son amour intérieur, afin que je ne m'appuie sur rien et que je n'aie rien que lui seul, en qui, selon le pur esprit, j'aie tout mon appui,

mon soutien, ma vertu et ma vie, quoique cachée aux sens et à la raison, et donnée imperceptiblement à l'âme. Béni soit Dieu, qui nous donne la foi qui peut suffire à tout : c'est elle qui nous lie plus purement, plus saintement et plus sûrement à Dieu ; c'est elle qui nous abîme et nous perd plus fortement, plus solidement et plus divinement en Dieu ; c'est elle enfin qui, nous suspendant en tout nous-même par une privation universelle de toutes les choses qui seraient capables de nous plaire et de nous soutenir hors de lui, nous tient dans une dépendance plus grande et plus absolue de lui-même.

Oh ! que bienheureux seront ceux qui auront jeûné en tous leurs appétits et en tous leurs désirs sur la terre ! Si le jeûne de la bouche, qui n'est rien que le jeûne d'un sens, est couronné et hautement récompensé dans le ciel, que sera-ce du jeûne universel de tout soi-même, dont la privation est une croix insupportable à la na-

ture? Que dira-t-on de ceux qui ont faim et soif de la justice et des choses les plus pures et les plus saintes de la grâce, sinon qu'ils seront un jour rassasiés et satisfaits dans leur désir et leur attente? Courage donc; cette vie n'est qu'un instant, ses privations sont passagères, et les possessions de la vie future sont éternelles. Je vous dis ceci en la force et en la vertu de la foi, le reste pâtissant et gémissant. Ne faut-il pas des gibets, des roues et des gênes continuelles aux criminels? Si l'innocent Jésus est sur la croix, où doivent être les pécheurs? Il est privé de tout; il a soif de tout; il vit et meurt ainsi dans la privation et l'abstinence de toutes choses. C'est justice et amour de Dieu de me tenir ainsi dans une privation universelle. Il ne faut point de roses sur le Calvaire; il faut y être privé de tout; il faut être collé à la croix toute nue, et être couché sur les épines, pour en être percé et piqué de toutes parts.

LETTRE CXXI

Que dans les obscurités où l'âme se trouve pour sa conduite, elle doit s'abandonner à Jésus-Christ, qui est sa voie.

Je remercie Dieu de tout mon cœur de la netteté qu'il vous donne pour exprimer votre intérieur, et il me semble que depuis la lettre à laquelle j'eus l'honneur de répondre vous commencez à respirer et à voir un peu clair. Il paraît bien en votre conduite que Notre-Seigneur vous traite comme sa chère épouse, qu'il ne veut pas - laisser longtemps en peine sans lui faire savoir de ses nouvelles, pour la relever de son infirmité et de sa langueur. Je vous dirai que j'admire la sagesse et l'amour de votre époux en sa conduite, qui ne vous accable pas tout à la fois de ses dons, de peur que vous ne détourniez votre vue de dessus lui pour les considérer. Il ne vous

donne à cette heure purement que pour vous faire regarder la majesté de Dieu, son Père, et pour vous apprendre qu'il n'est rien que la voie pour vous porter à lui. En quoi vous devez voir la fidélité même de votre époux envers Dieu son Père, qui ne veut point avoir d'amantes que pour les porter à lui et leur montrer leur fin, qui est, comme dit saint Paul, de vivre à Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ même. Il nous apprend dans le Prophète que notre voie est dans le Saint, qui est Jésus, *In Sancto via tua*, afin de nous faire perdre toute vue de nous-mêmes et de ce que nous sommes pour nous perdre en lui. Il vous doit être plus doux et plus sûr que Jésus-Christ soit votre voie et la connaisse, que si vous la voyiez en vous-même. Tenez-vous seulement bien liée et bien unie à lui, et il vous fera faire les démarches du géant, qui est Jésus-Christ même, *Exultavit ut gigas ad currendam viam*, sans que vous le connaissiez. Plus vos voies seront profondes et cachées, ce qui

ira toujours croissant, plus vous devez vous perdre en Jésus-Christ, lui laissant la connaissance de ce qu'il ne vous manifeste pas pour votre bien. Il sera votre règle et votre vérité sans lumière sensible, et vous fera faire souvent les choses de votre devoir avant que de vous les montrer. Perdez-vous donc, ma chère fille, en ce divin amant, qui a plus d'amour pour vous que vous-même, et qui sait la beauté et la pureté des voies par lesquelles il veut conduire son épouse. Perdez-vous dans le sein de l'époux, qui vous portera dans le sein de son Père, où il est assis et où il vous fera reposer avec lui. Il ne vous quittera jamais et ne vous privera point de ses chastes caresses. Que vous y verrez de belles choses en un moment, et que vous les goûterez à plaisir ! Car en même temps qu'il est votre voie, il est votre vérité pour vous découvrir toutes choses, et il est votre vie pour vous nourrir et vous vivifier de lui. Je voudrais mettre notre divin Maître bien avant dans les âmes, pour

les faire entrer dans l'oubli de toutes choses et d'elles-mêmes. Votre très-humble et très-obéissant serviteur en Jésus, notre tout, en qui je veux vous être toutes choses.

LETTRE CXXII

Il exhorte une âme à vivre aussi saintement que le demande la qualité d'épouse de Jésus-Christ.

Je remercie la charité du Saint-Esprit de vous avoir donné le mouvement de me faire savoir les sentiments et les dispositions de votre âme. Qu'une seule visite de Dieu est chère à un cœur qui en fait l'estime que mérite cet adorable Tout ! Qu'une seule parole de sa part vaut d'entretiens et de promesses humaines ! Oh ! que le ciel est distant de la terre, et que les biens qu'on y doit posséder éternellement nous doivent rendre méprisables toutes ces corruptions dont le monde se vante, et que Dieu toutefois es-

time et récompense dans le mépris et dans le sacrifice qu'on en fait ! Quelle joie à mon âme de savoir que la foi règne dans la vôtre, et que les yeux de votre esprit sont ouverts aux biens de votre éternité ! Que ne voudrais-je pas donner à Dieu pour obtenir l'accroissement et la plénitude de cette sainte lumière ! Si j'avais quelque chose de plus riche et de plus efficace à lui offrir pour cela que Jésus-Christ, je le ferais. Je sais que mille vies ne pourraient pas mériter cette faveur, et que rien moins que le sang de Notre-Seigneur ne la peut obtenir. C'est en lui que mon âme veut se plonger, afin qu'étant baignée et enrichie de ce trésor elle mérite auprès de Dieu les grâces dont la vôtre doit être revêtue, en qualité d'épouse du grand Tout. C'est à quoi votre soin et votre reconnaissance doivent travailler uniquement. Il faut vous enrichir et vous parer des ornements que votre condition d'épouse demande. Qu'y a-t-il digne de Jésus ? C'est justement la sainteté par-

faite que vous n'avez pas encore, et que vous devez pourtant espérer de la prière et de l'union à votre divin époux. Soyez donc uniquement liée à lui, toujours communicante à son très-pur amour et à ses saintes vertus, qui vous rendront belle à ses yeux, et digne de son agrément et de sa possession. Mon Dieu, que voulons-nous au ciel et en la terre, sinon Jésus-Christ et ses trésors, pour être le sujet de sa divine complaisance ? Puisqu'il ne peut se plaire qu'en lui-même, rendons-nous un autre lui-même en la communion parfaite avec lui. Laissons-nous à lui ; laissons-nous pénétrer et posséder par lui ; laissons-nous dévorer et consommer à sa divine charité, pour passer en sa vie, et nous perdre en lui-même. Vous pourrez aller faire demain vos dévotions chez..., où vous aurez loisir de traiter avec Notre-Seigneur sans être interrompue ni regardée. J'espère en vous de nouveaux progrès dans la divine dilection, qui ne saurait demeurer en un même état,

et qui demande incessamment de s'avancer en Dieu. Je prie son saint Esprit que sans relâche il vous fasse croître dans la profondeur de sa paix en sa divine grâce. Ainsi soit-il à jamais.

LETTRE CXXIII

Que le calme et le silence où Dieu tient quelquefois les âmes en l'oraison n'est pas une oisiveté, mais une grande grâce.

J'ai reçu votre lettre par laquelle vous me faites part d'une grâce singulière de Notre-Seigneur, sur laquelle vous avez eu quelque soupçon dont vous me demandez l'éclaircissement. Il me semble que, selon ce que vous m'en exposez, il n'y a pas sujet de craindre par la miséricorde de Dieu, surtout dans l'appréhension que vous avez de ne rien faire dans cet état. C'est bon signe que de craindre l'oisiveté, de ne s'y plaire pas, et de n'être mise en l'état que

vous me décrivez que par force, étant toujours prête et disposée en votre fond à vous exercer à l'amour de votre bien-aimé et de votre divin époux.

L'oisiveté est à craindre pour ceux qui, étant lâches et amateurs d'eux-mêmes et du repos, ne cherchent qu'à demeurer fainéants; qui s'assoupissent et ne voudraient pas se donner la peine de s'exercer et s'occuper en rien; mais ce n'est pas là votre état. Votre désir d'aimer est arrêté par une puissance supérieure et par la présence du saint époux, qui impose silence à toutes vos facultés intérieures. Le Prophète dit que la grandeur, la beauté et la sainteté de Jésus doivent être honorées par le silence. En effet, il n'y a point de parole qui ne soit indigne de lui. Toutes les expressions et les louanges sont au-dessous de ce qu'il est : il est ineffable, et l'on ne peut parler dignement de lui en sa présence. Sainte Madeleine n'est pas accusée d'oisiveté pour ne dire mot en la présence de Jésus. Elle

le regarde, elle l'entend, elle est pleine de lui, et ne peut rien vouloir que lui. Elle est contente en tout, et rien ne peut entrer en elle que son tout aimé. Cette âme recevait sans rien dire; elle était occupée sans parler; elle était en tendance universelle de toute elle-même vers lui. Son amour était vivant, et, quoiqu'il fût renfermé en elle, il était très-bien connu de son époux, qui l'opérait dans le fond de son âme.

Pendant que l'esprit voit, considère, contemple, admire, adore, ou qu'il est occupé sur quelque chose de divin, il ne peut être oisif. Car alors il est en exercice. Si votre esprit ne pensait à rien, s'il était assoupi, si le cœur aussi ne tendait à rien, ce serait inutilité et oisiveté de vos puissances intérieures : mais le bien vous est présent; votre esprit en est rempli dans la vue de sa beauté; votre cœur est en paix et en joie, il est dans un amour muet, il est ravi de le voir proche, et d'être tout à lui. Oh ! si

en ce temps le saint époux ouvrait le cœur à son épouse, et qu'il lui laissât la liberté d'agir vers lui, que ne dirait-elle pas? Elle lui ferait entendre le fond de ses amours. Elle l'appellerait son tout, son unique, sa vie, son bien-aimé, son époux, sa joie, sa jubilation, ses délices, sa gloire, son trésor, ses richesses et sa béatitude.

Que ne dirait-elle pas, et que ne raconterait-elle pas à l'ami et au confident de son cœur? Que de témoignages d'amour! que de caresses! que de saints embrassements! Ne voudrait-elle pas le faire passer en elle, et l'obliger de la changer en lui? Ne lui dirait-elle pas : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis toute à lui?* Tout ce que j'ai lui appartient, et tout ce qu'il a est à moi. Je suis plus vôtre, lui dirait votre cœur, que je ne suis à moi. Vous êtes le Dieu de mon amour, qui me possédez, qui me vivifiez, qui réglez et triomphez en moi. Vous êtes mon tout à jamais. Ce sont là les paroles de votre silence, et les sen-

timents de votre cœur muet, qui sont bien entendus des oreilles délicates, et aperçus par les yeux pénétrants du tout amour. Oh ! que le sacré silence dans l'amour est précieux, et qu'il rend d'honneur et de gloire au Dieu aimable et sur-aimable, au Dieu qui passe toute louange et toute bénédiction !

Soyez donc en paix dans votre silence lorsque le bien-aimé par sa présence vous réduira en cet état et vous obligera de vous taire pour vous obliger à le voir, à le considérer, à l'entendre, et à porter en paix ses opérations. Il n'est jamais présent à l'âme sans la vivifier, et sans opérer en elle quelque renouvellement imperceptible, et qu'elle ne connaît pas. Soyez à lui à jamais, puisqu'il est à vous pour une éternité. Obéissez toujours suavement et simplement aux règles qu'on vous prescrit pour l'extérieur et pour l'intérieur; l'esprit de Dieu sera votre loi, qui dans un moment fera plus en votre âme, si vous êtes dans

l'obéissance, que vous n'en recevriez en mille ans de solitude et d'oraison, si vous étiez dans la désobéissance, et sous votre propre volonté.

Quoique dans ces temps vous preniez votre nourriture sans goût et sans sentiment, ne laissez pas de la prendre aux heures ordinaires par la vue du besoin de votre corps. Ces actions extérieures ne font pas retirer l'époux, et quand même le sentiment se retirerait du dehors, il ne quitterait pas votre âme et votre cœur : au contraire, il y opère avec d'autant plus de force et de vigueur, que l'extérieur s'exerce à l'obéissance. Prenez donc tous vos besoins, écoutez la foi qui vous doit diriger, et laissez votre cœur à la disposition de l'amour.

LETTRE CXXIV

Il donne des remèdes pour l'état de sécheresse.

Je viens de recevoir votre lettre, où je vois que Dieu retire encore de vous ses sentiments. Vous trouverez dans mes dernières quelque chose sur ce sujet : et comme j'ai à répondre à plusieurs autres chefs de votre lettre, assez pressés pour votre dessein, je vous donnerai seulement sur celui-ci ces trois remèdes qui vous serviront de pratique pour votre état. Le premier est l'anéantissement et l'humiliation intérieure devant Dieu. Le second est la pénitence et contrition de vos péchés, ou connus ou cachés, qui vous réduisent en cet état. Le troisième est l'union à Jésus-Christ et la retraite en lui, portant avec amour et avec joie la soustraction des goûts et des sentiments de Dieu le Père. Je vous conjure

de ne point courir après les goûts. Vous vous exposeriez à la tromperie et à l'illusion du diable, qui serait ravi de se présenter à la traverse, et de se transformer en ange de lumière, pour occuper en vous la place de Jésus-Christ. Laissez à votre cher époux à vous caresser et visiter autant qu'il le juge à propos : et quand il se retire, sachez qu'il le fait avec beaucoup d'amour, de sagesse et de miséricorde. Prévenons le démon, ne lui donnons point lieu de nous surprendre, et retranchons de nous tout ce qui lui peut donner entrée. Quand une fois il s'y est placé, on a peine à le chasser. La sainte foi est la mort de l'amour-propre et du démon. Et souvenez-vous d'un saint désir que Jésus vous donna une fois, de ne sentir et de ne vouloir de grâce qu'autant qu'il en fallait pour connaître et accomplir sa très-adorable volonté. C'est là la droite voie et la plus sûre, qui bannit l'amour-propre et éloigne notre ennemi.

LETTRE CXXV

De la paix intérieure, et des moyens de la conserver.

La paix de Dieu, qui surpasse tout sens, abonde en votre cœur, selon le souhait de saint Paul, et selon mes désirs, comme étant le trésor le plus cher et le plus précieux de la vie divine. Cette paix ne doit point être violée pour quoi que ce puisse être. Cependant l'appréhension que j'ai que quelque chose ne la trouble m'oblige de vous écrire ce mot, pour vous prier de laisser la possession de votre cœur anéanti à Jésus, roi de paix, et à Marie, la mère de la suavité, qui ne peut souffrir ni trouble ni amertume en sa demeure. Le calme et le silence ont accoutumé d'accompagner leur présence divine, et, si les sens ou les passions se veulent soulever, une heure de quiétude à l'oraison, et beaucoup moins encore, voit la fin de l'orage.

Il me semble que la Mère de Dieu ne veut point que je souffre en vous l'ombre ni l'approche de la peine, qui trouble la sérénité qu'elle veut que vous possédiez. Je vous conjure donc d'avoir soin que votre cœur ne se trouble point et ne s'aigrisse de rien, que de la seule appréhension du péché, et de la crainte de déplaire à votre unique Tout Jésus. Le démon ne craint rien davantage que la liberté d'un esprit qui ne regarde qu'à plaire à Dieu et à le contenter. Il ne tâche qu'à le troubler, lui pressant le cœur par des inquiétudes, et lui ôtant la vue continuelle de cet aimable objet; et cela dans toutes les rencontres que sa malice lui peut fournir, et par tous les moyens qu'il juge les plus propres pour produire ces malheureux effets. Le diable ne pêche qu'en eau trouble; c'est pourquoi il ne cherche qu'à troubler les esprits sereins et contents. Donc, ma très-chère fille, ne quittez jamais la paix de votre cœur; et, quoi qu'il vous arrive, confiez-vous en

Dieu, qui ordonnera de tout pour votre bien. Tenez-vous bien auprès de lui, et, pourvu que votre conscience soit nette, et que vous ne fassiez rien exprès et de propos délibéré qui lui déplaise, riez-vous de tout, et passez par-dessus toutes choses. Vous aurez toujours un pauvre père qui aura le sein ouvert pour recevoir toutes vos peines, et qui, connaissant bien la malice du diable pour empêcher votre repos par ses artifices les plus cachés, y apportera toujours les remèdes que Jésus-Christ lui fournira pour le repos de son épouse pénitente.

Rien que la vie passée ne vous fasse soupirer, et ne vous serre le cœur : mais que ce soit doucement et tranquillement ; car la vraie pénitence est douce dans ses peines et dans ses amertumes, et la fausse n'est pleine que d'inquiétude et de sécheresse. L'une abat le cœur et le décourage, l'autre le soutient et le conforte. La première dessèche, et l'autre porte onction. Enfin,

l'une, après beaucoup d'ennuis, et bien souvent beaucoup de larmes, porte au péché, et l'autre porte à l'amour de Jésus et à la crainte de l'offenser. J'ai cru être obligé de vous écrire ces choses, comme très-importantes à votre état. Vous prierez toujours Dieu qu'il m'inspire ce qui vous sera nécessaire, puisqu'il m'a établi sur votre chère conduite, et m'a fait paraître qu'il désire que je vous serve de toute ma volonté.

LETTRE CXXVI

Il conseille à une âme qui était abattue par la vue de ses faiblesses de ne point tant penser à ses péchés.

Je ne m'étonne pas de vos abattements et de vos peines. Vous vous attachez trop à la vue de vos faiblesses, qui vous découragent et troublent votre paix. Si vous voulez la retrouver, contentez-vous des

examens qu'on vous conseille ; et , hors les temps qu'on vous a marqués pour penser à vos péchés , ne vous amusez point à toutes les pensées qui vous en viennent. Croyez-moi , vous ne devez pas tant envisager vos misères : et ces retours , qui pourraient être utiles à plusieurs , ne peuvent avoir en vous que des suites fâcheuses.

1. Le péché est un basilic : il est si venimeux , qu'il tue de son seul regard , à moins que d'avoir toujours votre contre-poison présent , qui est votre divin Jésus. Vous ne sauriez le regarder sans être en danger d'être mortellement empoisonnée.

2. Cette vue vous affaiblit de jour en jour , comme vous le ressentez aussi par votre expérience. Car , ne regardant continuellement que vos bassesses , vous n'avez rien qui vous relève et qui vous corrige. La vue de vos misères vous décourage et vous abat , et rien ne vous soutient.

3. Votre âme , qui est l'image de Dieu , est créée pour faire les fonctions de Dieu

même, et pour l'imiter dans ses opérations. Or Dieu ne se plaît point à voir le péché. D'où vient qu'il le couvre, comme dit l'Écriture, c'est-à-dire qu'il le détruit et l'anéantit pour ne le point voir en nous. Et pour cela même il se fait homme, et met devant les yeux de son Père une nuée de sang, afin que, notre nature étant unie à la nature divine, il l'enveloppe et ôte aux yeux de Dieu la vue de nos péchés, ne lui faisant voir que notre propitiation. C'est pourquoi vous devez après vos chutes être fidèle à recourir d'abord à Jésus-Christ pour vous revêtir de lui, selon le conseil de l'Apôtre : *Induimini Dominum Jesum Christum*; vous arrêtant beaucoup plus à envisager amoureusement ses bontés et ses miséricordes sur vous que les misères dont il vous retire.

4. Nous sommes nés pour voir les grandeurs de Dieu et nous y conformer; notre âme est faite pour contempler ces beautés éternelles, et non pas ces monstres : et

quand ce ne serait que le détour de sa fin pour s'attacher à ces bassesses, cela l'ennuie et l'abat étrangement.

5. Vous faites tort à la miséricorde de Dieu, qui est infinie, quand, après avoir détesté votre péché, et vous être relevée de votre chute, vous ne voulez point perdre la vue de ce que vous avez fait, comme si vous entriez en défiance de sa bonté.

6. Ne craignez-vous point aussi de choquer votre divin Sauveur, qui est votre propitiation, qui a satisfait au delà de ce que méritaient tous vos péchés, et en qui vous trouverez de quoi satisfaire pour un million de crimes, et pour cent mille nouveaux mondes ?

7. Croyez-vous avoir un fonds de malice en l'âme, d'une égale étendue à la bonté de Dieu, qui est infinie en son origine, en elle-même et en ses effets ? Après tout cela voyez si vous avez raison de vous laisser abattre, comme vous faites, par la vue de vos fautes, et si, vous en étant humiliée

devant Dieu, vous n'avez pas tout sujet de retourner à lui en confiance, sans perdre la paix et le calme intérieur, dans le temps même de vos gémissements et de vos larmes.

LETTRE CXXVII

Qu'il faut aimer la croix.

Je viens d'apprendre l'état de votre maladie, dont je bénis la majesté de Dieu, puisque c'est sa volonté, et qu'il commence à vous mettre dans l'état où il réduit ceux qu'il aime. C'est là la vraie condition des chrétiens et des pénitents. Puisque vous avez péché, il faut que vous fassiez pénitence, et que vous souffriez. Ce sera toujours faiblement, auprès du péché, qui mérite la mort, le purgatoire, et souvent même l'enfer. Il faut donc regarder toutes les autres souffrances comme des grâces,

des indulgences et des miséricordes. Comme chrétien il faut souffrir ; autrement on ne porterait pas en soi l'image de Jésus-Christ, ne participant pas à ses souffrances et à sa croix, qui a été en lui continuelle. N'est-ce pas une chose honteuse de voir Jésus sur une croix, et nous regorgeant d'embonpoint et de santé ? En vérité, pouvons-nous être nommés ses vrais membres et ses membres vivants, ne portant point en nous sa vie ? Il faut avoir l'amour de la croix, et nous réjouir quand notre corps en est participant. Enfin, quand et comment pouvons-nous donner à Notre-Seigneur des preuves plus certaines de notre amour que lorsque nous souffrons amoureusement pour lui, et que notre volonté ne veut point de soulagement à son mal qu'autant qu'il lui plaira, quoique le corps y résiste et demande le contraire ? Il est si aisé de dire à Dieu qu'on l'aime ; et dans l'oraison, lorsqu'on a quelque sentiment, il est si facile de lui témoigner qu'on veut souffrir

pour lui ! mais souvent ce ne sont que des discours en l'air, et des paroles trompeuses qui nous abusent, et qui nous donnent de vaines complaisances en nous-mêmes. La marque du véritable amour est de souffrir humblement et amoureusement : humblement, reconnaissant que nos péchés méritent cet état ; amoureusement, embrassant par esprit et par affection la croix que sa bonté nous envoie. Adieu

LETTRE CXXVIII

Il excite une âme à bien souffrir ses peines.

Votre dernière lettre me fait voir que la disposition de votre cœur est encore altérée. Vous devriez, s'il se pouvait, la surmonter un peu, ou au moins l'adoucir ; car, quoique ce soit un exercice de Dieu, ce n'est pas pour y céder. Il veut que vous luttiez contre lui-même comme un autre Jacob ;

et, quelque coup qu'il vous donne, quelque touche que vous ressentiez, il faut toujours vous tenir liée à lui, et tellement serrée auprès de lui, et mêlée avec lui, que vous ne donniez, par vos plaintes ni par toute votre conduite, aucun témoignage de votre plaie, et que vous ne laissiez pas même la liberté à votre esprit de regarder et d'examiner votre peine. Ce n'est pas ainsi que l'on remporte la victoire. Il faut combattre généreusement, rendant Dieu seul témoin de nos combats, n'y cherchant aucun soulagement ni en nous ni en autrui, et ne l'attendant que de Celui qui est l'auteur de votre peine, et qui le sera aussi quand il voudra de votre soulagement. Il mortifie, il vivifie, il mène aux enfers, et en retire ses âmes ; et lui seul le peut faire. Souvent nous augmentons nos maux en y cherchant ailleurs imperceptiblement quelque soulagement ; et, quoiqu'en apparence on s'allège, dans le fond on rengrege son mal, qui, étant au plus intime de la sub-

stance, lieu qui ne peut jamais être pénétré de la créature, ne peut aussi être soulagé que par une main toute-puissante. C'est ce mercredi saint qui me fait parler de la sorte. Je vous conjure de souffrir ma liberté, qui part du zèle que j'ai de votre perfection, à laquelle vous voulez que je contribue en la manière que je pense plus utile, et que vous devriez souhaiter, n'étant en vous que misère et abjection devant Dieu et devant ses anges.

LETTRE CXXIX

Il exhorte une personne trop occupée d'elle-même à oublier ses propres intérêts pour ne penser qu'à Dieu.

Depuis que j'ai reçu la dernière de vos lettres, Notre-Seigneur m'a fait la grâce de me tenir dans une infirmité qui m'a ôté la liberté d'écrire et de lire. Mais, comme elle se passe et diminue, je suis bien aise d'employer la première facilité qu'il me

donne, pour vous dire un mot touchant votre intérieur, que je désire aller toujours croissant en la vertu et en la grâce de Jésus et de Marie, et participer de plus en plus à leur sainte fidélité. Depuis quelque temps je suis si fort convaincu du parfait abandon et du total oubli qu'un chacun doit avoir de soi-même en la présence de Dieu et devant ce grand Tout et cette immense majesté, que je ne puis que je ne vous fasse part du désir que j'ai de vous y voir entièrement établie. La miséricorde de Dieu sur cette pauvre créature qui vous écrit est telle, que depuis quelque temps je ne puis voir autre chose que Dieu ; et en Dieu je ne vois que le désir qu'il a eu que je vive seulement à lui, dans le souhait unique qu'il soit glorifié parfaitement en soi, et qu'il règne pleinement sur l'Eglise. Il ne veut pas même souvent souffrir en moi le moindre retour sur ce qui me regarde dans les sacrifices que j'ai l'honneur de lui offrir au saint autel. Ce grand Tout me paraît

toujours jaloux que je les lui présente dans l'étendue des intentions immenses et infinies qu'il a eues de toute éternité sur le sacrifice de son Fils, entrant et passant par là dans ses intérêts seuls, n'étant plus rien en moi, et ne vivant plus qu'à lui seul, et pour lui seul. Il ne veut point souffrir que j'aie la moindre idée de soin et de vue pour moi, ne voulant pas que je sois rien en aucune chose, et encore moins en celles qui le regardent, comme sont celles du divin sacrifice de son Fils. Il paraît tout zèle pour la destruction des hérésies, des schismes, des erreurs, des crimes et des péchés dans son Église, lesquels l'empêchent de régner et de vivre en elle sur la terre, comme il fait dans le ciel. Il me semble qu'il veut si fort qu'on entre et qu'on se perde là dedans, pour ne vivre et ne prier que pour cela, que je ne puis faire autre chose.

Quand ce glorieux Tout veut que l'on passe ainsi dans les vues générales de tous

ses intérêts, et de toute l'étendue de ses desseins, il me semble que c'est une miséricorde admirable; car par là on est tout tiré hors de soi, pour entrer en son principe et en son tout. Alors on n'est point sujet à rétrécir les desseins de Dieu sur les choses saintes, ni à les détourner de leur fin, qui est la gloire de Dieu, que bien souvent nous rétrécissons en retournant sur nous-mêmes et sur nos intérêts, qui nous paraissent d'ailleurs fort légitimes. Nous sommes même dans une sûreté d'autant plus grande en cet état, que Dieu supplée par lui-même à nos besoins, prenant toujours nos intérêts, quand nous prenons les siens.

Quel monstre que l'amour de soi-même, qui veut se voir en tout, et qui ne peut souffrir qu'avec grande peine les exercices et les conduites du pur amour, qui tend toujours à Dieu, et nous dérobe à nous-mêmes, pour nous porter, nous perdre, et nous abîmer en ce divin Tout! Ayons

toujours beaucoup d'estime et une grande reconnaissance pour ses grâces, qui nous portent à la privation et à l'oubli de nous-mêmes, et qui suspendent ainsi tout aliment à l'amour-propre. Ce malheureux amour qui se veut voir en tout fait qu'on est bien aise de le sentir proche de soi, et de se tenir auprès de lui, comme auprès de son centre, pour se reposer et s'y décharger. C'est pourquoi quand on a fait quelque acte du pur amour, il ne faut pas s'amuser à réfléchir sur ce qu'on a fait; mais, retirant l'âme de cette pensée, il faut la tenir élevée en Dieu, se reposant sur lui-même, selon le désir du Prophète qui disait : *Qui me donnera des ailes de colombe? et je volerai et me reposerai.*

Dieu est le supplément de tout, et il fait trouver en son pur amour, et dans ses regards amoureux et religieux, tout ce qui semblerait utile en se regardant soi-même fixement et volontairement. Oh ! le saint et parfait miroir que Dieu, quand il est con-

emplé avec crainte, avec amour et avec respect ! c'est un miroir qui ne flatte point, qui ne trompe jamais, et qui découvre toute vérité, mais qui la découvre plus saintement, plus clairement, plus fortement, et plus utilement, que si nous nous voulions attacher à notre propre contemplation ; car cela ne se ferait pas sans quitter la vue de Dieu pour nous satisfaire nous-mêmes ; au lieu que la contemplation de Dieu se fait sans danger d'amusement et de propre recherche.

Ainsi je vous conseille de ne point faire tant de réflexions sur vous ; car, quoique ce soit par le prétexte de vous purifier et de vous sanctifier que vous vous regardiez, ce n'est pas néanmoins sans soulagement et sans satisfaction de vous-même en vous. Il faut être tout à notre Tout, qui est la source de toute sainteté et de toute lumière, pour être pleinement sanctifié en lui : et depuis qu'une fois l'auteur de miséricorde fait la grâce à l'âme de lui

vouloir être toutes choses , il faut qu'elle soit un autre lui-même, et qu'elle entre en son amour, en sa lumière, et en sa propre puissance, afin qu'il lui soit lui-même tout bien et toute perfection, etc.

LETTRE CXXX

Qu'il ne faut pas que l'âme s'attache aux goûts ni aux consolations sensibles dans le service de Dieu.

Vous devez continuer à invoquer vocalement le Saint-Esprit, et à ne pas avoir égard à l'interruption du sentiment dont vous me voulez parler; car il ne faut guère vous arrêter à ces petits goûts, qui servent souvent d'amusement à l'âme pour empêcher le plus solide, et qui, nourrissant notre amour-propre, nous donnent une vaine estime de nous-mêmes. Il est très-dangereux de s'accoutumer à vivre dans la dépendance de ces goûts, parce que, quand on vient ensuite à en être privé, on

demeure abattu, fainéant, et comme impuissant à rien faire. C'est pourquoi il faut que, sans dépendre de ces douceurs et de ces consolations, vous suiviez ce que la foi vous apprend. Quoiqu'on ne sente rien, il faut agir toujours courageusement. La foi et la charité, qui sont les véritables principes de nos actions, ont cet avantage qu'elles ne sont point du tout sensibles. Mais pour les sentiments, ils sont imparfaits, fautifs et fort changeants aussi bien que l'imagination et la lumière particulière. La foi, dit l'Écriture sainte, est la vie du juste : ainsi consultez-la toujours en tout ce que vous avez à faire ; voyez, avant que de vous déterminer, ce qu'elle vous conseille ; regardez ce que Notre-Seigneur vous enseigne en ses actions, et agissez ainsi rondement, courageusement et charitablement.

C'est de là que vient la difficulté que vous avez de faire des actes de vertu, lorsque vous connaissez qu'il les faut faire,

et que le sentiment ne vous y porte pas, ni aucune obligation extérieure. Car si la foi vous conduisait, qui vous apprend qu'étant chrétien il faut aimer votre prochain comme Jésus-Christ vous a aimé; si vous agissiez selon la foi pure, qui vous enseigne que votre péché vous rend insupportable à toute créature, qu'il vous rend indigne de subsister, que vous méritez d'être anéanti, ou au moins d'être dans l'enfer, vous auriez de la peine à avoir de l'aversion de personne, n'en voyant point de plus coupable que vous. Et si vous sentiez quelque répugnance, ou même quelque aversion dans le sentiment, vous ne laisseriez pas de lui rendre tous les devoirs que la charité demande, sans vous troubler de ce qui se passe en votre sentiment, puisque vous n'en êtes pas le maître absolu. Notre-Seigneur voulait la mort de la croix, quoique, selon le sentiment de la partie inférieure, il y eût grande répugnance. Ainsi il ne faut point vous mettre en peine du sentiment,

pourvu que votre esprit soit dans les dispositions que la foi vous enseigne. De là jugez combien peu on se doit fier au sentiment. Je prie Notre-Seigneur de vous instruire de cette vérité, laquelle vous doit être une règle suffisante pour vous sanctifier.

LETTRE CXXXI

Qu'une bonne voie pour rendre nos devoirs à Notre-Seigneur, particulièrement dans le temps de ses mystères, est de nous unir à la très-sainte Vierge.

Bénis soient Jésus et Marie dans la sainteté de leur état divin, où la seule foi peut nous donner accès durant la vie présente. Je ne puis vous témoigner toutes les bontés de cette adorable Maîtresse ; elles surpassent tout ce que je saurais vous en dire, et je ne puis assez l'en remercier ; je vous prie d'être pour cela mon aide et mon secours. Vous savez la part que vous avez à ce

qu'elle me donne et à tout ce que je reçois des bontés ineffables de son cher Fils, l'adorable et le suradorable Jésus. Il faut, particulièrement en ces temps, nous abîmer en Marie, pour entrer en toutes ses dispositions envers Jésus-Christ et envers son Père; car elle est la mère de l'un et la sainte épouse de l'autre, et nous ne saurions trouver ailleurs de quoi rassasier mieux nos cœurs dans l'amour que nous leur devons, et dans la société qu'il faut que nous ayons avec le Père et le Fils.

Je vous donnerai à ce sujet la même instruction que je reçus il y a quelques mois. C'est que le temps des mystères de Jésus est celui auquel nous devons avoir plus d'union et plus de liaison avec la sainte Vierge, à cause que c'est le temps auquel nous devons le plus à Jésus-Christ, et qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse fournir et suppléer abondamment à nos devoirs et aux hommages que nous sommes obligés

de lui rendre. L'Église même s'unit à son intérieur pour lui rendre les devoirs de sa religion; et, si elle est obligée d'aller à Jésus-Christ pour honorer en lui et par lui la grandeur de son Père, ce Père, tout plein d'amour pour son Fils, veut qu'elle soit unie à la très-sainte Vierge, pour rendre en elle et par elle ses devoirs à Jésus, qui est l'objet continuel de sa religion. Par ce moyen vous irez toujours croissant et même avançant dans l'intérieur de Dieu même; car la sainte Vierge, comme son épouse, habite dans le plus intime de son sein; et Jésus en elle, comme votre divine voie, vous conduira dans ce lieu de délices. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai ressentie en voyant par votre lettre vos dispositions, et que c'est là où la grâce de Jésus-Christ vous porte. Je ne me souviens point d'avoir éprouvé en toute ma vie une pareille satisfaction. J'aurais donné à Dieu toute la terre et tout ce qu'il y a de créé pour pouvoir attirer ces sentiments sur

vous, et pour vous voir établie dans la pureté de l'esprit dont Notre-Seigneur vous favorise. Je prie tous les anges et tous les saints de bénir Dieu, de le glorifier de ses dons et d'être en adoration et en actions de grâces perpétuelles pour les biens qu'il vous fait. Je vous en dirai davantage à la première occasion. Cependant rendez vos assiduités en la religion de la très-sainte Vierge, à la princesse que votre emploi vous oblige d'honorer et de servir, et qui vous est donnée sur la terre comme son image visible, afin que dans votre condition vous ne soyez jamais absente d'elle en sa personne.

LETTRE CXXXII

Il exhorte à renoncer aux choses curieuses et sublimes pour suivre les voies communes.

Pour user des mêmes termes dont se servait saint Bernard en répondant aux âmes

de piété qui le consultaient sur leurs besoins, je vous dirai que j'aurais beaucoup de choses à vous écrire sur les vôtres, que je ne puis vous découvrir maintenant à cause de mon infirmité. Mais la lettre de votre Mère spirituelle, que je vous envoie, pourra servir de supplément à mon impuissance; car elle contient des instructions solides, et celles, à mon avis, qui vous sont les plus nécessaires. Vous y verrez les vraies vertus chrétiennes bien simplement exprimées, et entre autres la sainte humilité, dans laquelle Dieu l'a rendue très-éminente, sa confiance cordiale, et sa fidélité parfaite à la conduite de Notre-Seigneur, qui l'a protégée singulièrement en ses besoins. Vous y verrez aussi une âme constante, ferme et immobile dans ses voies; ce qui est une marque bien certaine du bon esprit. Vous ne la verrez point tendre aux choses hautes et sublimes. Aussi ne se laisse-t-elle point enchanter ni séduire, et Dieu ne permet pas que le mal la tente, ni même approche

d'elle. Ma fille, laissons avec le Prophète les hautes montagnes aux cerfs, et cachons-nous avec les hérissons dans les basses cavernes. C'était le conseil que donnait le B. François de Sales aux âmes qu'il dirigeait, et qui maintenant peuplent le ciel, pendant que tant d'autres, plus curieuses et plus ambitieuses, sont tombées dans la superbe de l'esprit et sont abîmées dans l'enfer. Faisons plus et sachons moins, et ne croyez pas, je vous prie, que le trésor de la piété chrétienne soit une chose si cachée et si inconnue comme vous me le mandez. C'est une lumière qui est exposée par saint Paul à tous les chrétiens, et par Notre-Seigneur à tous ses disciples et à tous ceux qui, se contentant de l'Évangile, ne veulent rien de leur propre invention dans les voies chrétiennes. Craignez et fuyez toutes les choses singulières, et aimez l'anéantissement par-dessus tout.

LETTRE CXXXIII

Il exhorte une personne à se tenir unie à Jésus et Marie, et à y recourir dans ses besoins, sans chercher de soulagement dans les créatures.

Je ne vois point de meilleur conseil à vous donner que de vous tenir bien unie à Jésus et à Marie. Si vous êtes fidèle à ne vous en point séparer, vous verrez la force qu'ils vous donneront dans vos besoins. Ce n'est pas que par là vous deviez prétendre d'être exempte de la croix en la partie sensible; mais les croix mêmes deviendront la joie de votre cœur, vous trouverez votre consolation dans la matière qu'elles vous donneront pour votre sacrifice, et vous serez ravie d'avoir, par ce moyen, de quoi satisfaire à votre religion en tous les moments de votre vie. Cette vie est destinée à l'immolation, en attendant la parfaite consommation dans le ciel, qui sera d'au-

tant plus glorieuse en Jésus-Christ, que la tribulation aura été plus grande et plus sensible sur la terre. Surtout tenez votre cœur bien fermé à toutes les créatures, sans le vouloir ouvrir à aucune pour votre soulagement. Jésus et votre directeur vous doivent suffire. Vous savez comme ce bien-aimé de votre cœur vous a aidée et secourue dans vos besoins. Il est toujours le même qu'il a été pour vous. Ainsi il vous sera toujours présent et croîtra tous les jours en vous en charité, en lumière, en soin, en vigilance, autant que vous croîtrez en confiance et en fidélité. L'expérience fréquente du passé a été pour vous servir, dans les temps périlleux et de tentation, d'une bride pour retenir cet épanchement inutile et vain de votre âme. Ne donnez donc point cette liberté à votre cœur ; et, puisque votre cher époux en est jaloux particulièrement dans ces temps où il vous sépare de toute créature pour vous avoir à lui tout seul, demeurez en lui et avec lui en la très-

sainte Vierge. C'est cette solitude où vous sentez que votre âme est attirée, et c'est celle que vous devez garder avec fidélité à votre unique époux, et où vous trouverez tout ce que vous pouvez désirer sur la terre.

LETTRE CXXXIV

Que les prêtres doivent être incessamment appliqués aux louanges de Dieu pour réparer les outrages qu'il reçoit dans le monde.

Il me semble que notre divin Maître m'ayant délivré des obligations et des engagements pressants que j'avais à servir le prochain, qui n'est qu'une des choses que Dieu demande de ses prêtres et une partie de leurs obligations, je me sens tout à fait porté aux autres devoirs de notre ministère et à satisfaire à ce que Dieu demande de nous, qui est que ses prêtres soient en son Fils des hosties de louanges perpétuelles

pour l'honorer sur la terre , comme les anges le font dans le ciel par une religion continuelle.

Notre Maître veut renouveler en l'Église l'étendue totale de son saint sacerdoce , et exprimer en sainteté parfaite tout ce qui est de sa grandeur. Or, comme il me semble que nous n'avons travaillé en nos établissements qu'à une partie de ce dessein , je pense que nous devons maintenant nous appliquer avec soin au reste de cette sainte et excellente vocation.

Je me suis vu pressé à ceci par une occasion fâcheuse que j'ai toujours devant les yeux , et qui m'a tenu en mortification , en douleur et en affliction perpétuelle jusqu'à présent que je suis en retraite et séparé du commerce du monde. C'est que durant tout le temps que nous marchions en notre voyage dans la compagnie des coches et des escortes de soldats , nous n'entendions autre chose que jurer , que renier , que blasphémer le saint Nom de notre Père et

de notre Dieu. Ce qui me donnait la pensée qu'il fallait que les prêtres réparassent par leurs louanges perpétuelles ces outrages et ces affronts que recevait continuellement la majesté de Dieu dans le monde, que l'on me dit être rempli de toutes parts de jureurs, de renieurs et de blasphémateurs du nom adorable de Dieu. Que si le Ciel par les anges et par les saints répare les injures et les outrages des démons en enfer, les prêtres, qui sont nommés des anges de la terre dans l'Écriture sainte, doivent réparer les injures qui se commettent par les hommes; eux qui sont établis comme leurs procureurs auprès de Dieu et les réparateurs de leurs injures, en qualité d'hosties et de victimes en Jésus-Christ pour les péchés du monde, etc.

LETTRE CXXXV

Du bien qu'on peut faire dans les familles
par la visite des malades.

Je bénis Dieu du zèle qu'il vous donne pour son service et de l'attrait particulier que vous avez pour travailler à lui gagner des âmes. Je crois que la meilleure voie que vous puissiez prendre dans le lieu et dans l'état où vous êtes maintenant, serait de vous rendre assidu à la visite des malades. C'est là où on assemble aisément une famille qui, s'approchant volontiers des infirmes, et s'en approchant avec douleur et désolation, est dans une excellente disposition pour profiter de ce qu'on lui dit. Il y a plus de bénédiction, selon la maxime du Sage, dans la maison des pleurs que dans celle des ris et des festins. Aussi la préparation y est-elle plus grande pour l'instruction et l'édification que l'on y donne. On insinue alors plus aisément qu'il ne faut

pas attendre à ces heures d'infirmité pour se donner à Dieu ; qu'on y est souvent fort peu capable de faire une bonne confession ; et qu'ainsi il est important de prévenir ce temps et de prendre celui de la santé, dans lequel on a la mémoire libre, l'esprit sain, le jugement rassis, et où on n'est point inquiété ni abattu par les douleurs de la maladie, qui distraient beaucoup, et qui empêchent souvent le fruit du sacrement et de la confession, qu'on aurait ressenti dans un état de parfaite santé.

Il faut inciter ceux de la maison à prier Dieu soir et matin, et à adorer Notre-Seigneur intérieurement et extérieurement ; ce qu'il faut tâcher de gagner sur eux durant le temps de ces visites, afin que les âmes y soient habituées avant qu'on les quitte. Il faut particulièrement recommander cela au père de famille, lui remontrant combien il y est obligé. Il faut lui faire connaître que peut-être Dieu le punit de maladie en une personne de sa famille, ou

en sa propre personne , à cause des péchés qui s'y commettent, qui méritent d'être punis d'une façon ou d'autre, et qui font que, si on n'arrête le cours de sa justice par la prière, on ne doit attendre que de terribles châtimens. On peut aussi représenter que la douleur que souffre le malade n'est qu'un avertissement des peines mille fois plus rigoureuses qui sont à craindre en l'autre vie, si on ne les prévient en celle-ci.

Il est encore important d'exhorter la famille à faire toutes ses œuvres pour l'amour de Dieu , à assister autant qu'il se pourra aux offices divins, à réciter quelques prières vocales , à louer Dieu devant et après le repas, à s'acquitter comme il faut des autres devoirs chrétiens.

Il faut surtout exhorter les pères et les mères à ne point donner mauvais exemple par leurs paroles ou par leurs œuvres, à cause que les enfans ayant naturellement une grande inclination au mal , ils seraient cause par cet exemple de leurs péchés et

de leur damnation. Qu'ainsi ils doivent bien prendre garde de ne jurer point, de ne point dire de sales paroles, de ne point commettre d'impiétés, ni d'irrévérences contre la gloire de Dieu ou contre la religion.

Cette manière de gagner les âmes a des fruits admirables, et je l'ai vu pratiquer avec une bénédiction extraordinaire. C'est un moyen qui est plus sûr, et pour les prêtres et pour les peuples, que tous les autres : et je pense que c'était de la sorte que les apôtres, par des exhortations familières, faisaient leurs missions dans les maisons. Il me semble aussi que ce moyen est fort propre pour vous, et qu'il a bien du rapport à votre grâce. Si vous le voulez essayer, je crois que vous ne regretterez pas dans la suite d'avoir déferé à l'avis de celui qui est tout vôtre en Jésus et Marie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.



LETTRE PREMIÈRE. Il parle à une dame de la cour de la nécessité des souffrances, et il lui donne quelques avis pour faire réussir avec douceur le dessein qu'elle avait de se retirer du monde.	1
II. Il fait paraître ses sentiments de gratitude envers une personne qui lui rendait quelques services, et qui avait souffert quelque perte à son occasion.	7
III. Il écrit à la même personne et sur le même sujet.	9
IV. Il découvre à une personne deux grâces particulières qu'il avait reçues de Dieu en l'oraison.	12
V. Il représente à une religieuse qui avait été choisie pour être infirmière les avantages de cet emploi.	15
VI. Il se recommande aux prières d'une religieuse, à qui il témoigne le désir qu'il a d'être serviteur de Jésus, et de Jésus enfant.	20
VII. Que la vraie noblesse est en la foi, et qu'on possède toutes les choses en Dieu plus excellemment qu'en elles-mêmes, quand on les a quittées pour lui.	23

VIII. Il conseille à un ecclésiastique de ne point s'engager sitôt dans les ordres sacrés, et de ne point écouter sur cela les empressements de la nature.	26
IX. De l'Exaltation de la sainte Croix, et de quelques dispositions pour honorer ce mystère.	32
X. Il exhorte à procurer l'union chrétienne entre quelques personnes qui s'étaient divisées.	43
XI. Il prie une personne de ne plus se servir, en lui écrivant, des termes d'honneur et des autres marques de respect dont on se sert dans le monde.	47
XII. Il instruit une âme de ce qu'elle doit faire pour vivre comme épouse de Jésus-Christ.	48
XIII. Dispositions chrétiennes durant le saint temps de la maladie.	69
XIV. Il exhorte une personne à lui bien découvrir toutes ses pensées et tous ses sentiments touchant un dessein qu'elle avait, afin qu'il puisse discerner ce que Dieu demande d'elle.	71
XV. Il parle de la sainteté de l'état ecclésiastique, et de l'importance de prendre du temps pour s'y bien préparer.	73
XVI. Il ne faut pas, dans les œuvres de charité qui se présentent, se régler par le jugement des hommes, mais par la charité de Jésus-Christ.	81
XVII. Il propose à une personne divers motifs chrétiens pour conserver sa santé.	82
XVIII. Que dans les œuvres de Dieu il ne faut pas s'appuyer sur les grands, mais sur Jésus-Christ. Sa joie d'être éloigné de la cour pour travailler dans les lieux délaissés.	85
XIX. Il promet à une personne de n'abandonner jamais le soin de sa conduite.	88

- XX.** Il exhorte un ecclésiastique à bien porter ses peines, et à ne pas quitter l'œuvre de Dieu pour les oppositions qu'il y rencontre. 91
- XXI.** Son grand désir pour la solitude, et son dégoût du monde. 96
- XXII.** Il console une personne de la mort de son frère. 98
- XXIII.** Il donne plusieurs avis très-utiles pour les âmes qui veulent travailler solidement à leur perfection, et particulièrement pour celles qui commencent. 99
- XXIV.** Il exhorte une personne de grande condition, et qui pouvait faire des biens considérables dans le monde, à ne pas suivre le conseil de ceux qui, sans des marques suffisantes de vocation, la pressaient de se faire religieuse. 112
- XXV.** Il prépare une âme et l'instruit aux tentations et aux combats intérieurs. 117
- XXVI.** Quelques avis utiles aux âmes tentées. 120
- XXVII.** Il explique à une personne, à l'occasion de la tonsure qu'elle venait de recevoir, quelques-unes des obligations des clercs représentées par leur habit. 123
- XXVIII.** Il exhorte un ecclésiastique à conserver sa santé pour le service de l'Église. 127
- XXIX.** Il parle à une religieuse de l'obligation qu'elle a de mourir à tout pour ne vivre qu'à Dieu seul, ainsi qu'il lui est figuré par son habit. 129
- XXX.** Il rend compte de la manière dont il a été occupé durant l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge. 134
- XXXI.** Qu'il faut attendre en paix les moments de Dieu, et agir avec prudence dans son œuvre. 143

XXXII. Il exhorte une personne qu'il conduisait à ne point s'affliger de son absence, et à se détacher de tout pour être toute à Jésus et à son pur amour.	145
XXXIII. Il montre à un directeur de séminaire l'obligation qu'il a de faire pénitence, et d'inspirer ce même esprit aux ecclésiastiques qui sont sous sa conduite.	151
XXXIV. Que tout doit nous porter à Jésus et nous le faire aimer.	159
XXXV. Il souhaite la destruction parfaite de la personne à qui il écrit, afin que Dieu y vive et règne seul par son esprit.	161
XXXVI. Il écrit à une personne sur la mort d'un de ses enfants.	163
XXXVII. Il console une personne sur la mort de son père.	164
XXXVIII. Que ce ne sont point les inspirations qui doivent être la règle de notre conduite, et combien il est important de se soumettre aux directeurs.	166
XXXIX. Il écrit à une personne qui ne pouvait prendre confiance en un directeur qu'il lui avait donné.	172
XL. Son zèle pour le service des âmes.	174
XLI. Son parfait dégagement dans la conduite des âmes.	176
XLII. De sa grande dépendance de Dieu dans la conduite des âmes.	178
XLIII. Il donne quelques avis utiles aux âmes qui veulent travailler à la perfection.	179
XLIV. Il exhorte une dame à faire un continuel progrès dans le saint amour.	186

- XLV. Il écrit au sujet d'une personne qu'on lui avait mandé avoir été choquée de sa conduite, et qui le croyait opposé à quelque bonne œuvre. 191
- XLVI. Il parle contre les duels, et exhorte une personne à prendre hautement le parti de Dieu contre le monde. 193
- XLVII. Il reprend une personne de condition de ce qu'elle choisissait les plus mal faits de ses enfants pour les mettre dans le clergé ou dans le monastère, sans examiner beaucoup leur vocation et leur esprit. 196
- XLVIII. Il conseille à une personne de ne point s'engager dans le sacerdoce, à moins qu'il n'ait dessein de renoncer à tout pour y servir uniquement Notre-Seigneur. 201
- XLIX. Il témoigne sa douleur du peu de respect qu'on portait à de bons prêtres, et il invite une personne à les retirer chez elle. 207
- L. Il parle d'une grâce extraordinaire qu'il avait reçue pour lui et pour le bien de la personne à qui il écrit, dont ils doivent ensemble remercier beaucoup Notre-Seigneur. 210
- LI. Il marque ses dispositions dans quelque rebut qu'il reçut chez un grand. 215
- LII. On découvre, par la consolation qu'il donne dans cette lettre à une personne affligée, sa profonde humilité et sa grande charité pour le service des âmes. 217
- LIII. Sentiments d'une véritable humilité. 220
- LIV. Son estime et son zèle pour les missions de la Chine. 221
- LV. Son zèle pour la conversion des infidèles. 223
- LVI. Son zèle pour aller travailler à la conver-

sion des infidèles. — Son humilité et son attrait pour la vie cachée.	226
LVII. Ses grands souhaits pour l'esprit apostolique.	229
LVIII. Il montre à une âme trop timide les sujets qu'elle a de se confier en Dieu.	230
LIX. De l'enfance chrétienne.	235
LX. Il conseille à une personne de lire la Vie de M. de Renty, et d'imiter sa dévotion envers Notre-Seigneur.	241
LXI. Qu'il ne faut rien précipiter dans les œuvres de Dieu; et qu'il faut attendre en patience les ouvertures qu'il donne pour l'exécution de ses desseins.	242
LXII. Il témoigne un grand désir de voir un jour la vie commune de Jésus et de Marie renouvelée sur la terre.	245
LXIII. Comme il faut recevoir de la main de Dieu toutes les peines qui nous arrivent.	248
LXIV. Qu'il ne faut point quitter le lieu où Dieu nous met pour les croix que l'on y trouve.	254
LXV. Il console une âme dans ses peines, en lui en montrant l'utilité.	258
LXVI. Du martyre de la sainte charité, et comme on doit toujours vivre en crainte et en défiance de soi-même.	261
LXVII. Que la mortification du propre esprit est nécessaire pour le rendre souple au service de Dieu.	265
LXVIII. Il exhorte des religieuses à faire quelques ouvrages pour le service des saints autels.	267
LXIX. Il donne quelques avis à une âme sur l'état	

- d'obscurité où elle se trouve, et il lui parle de l'amour de la croix. 269
- LXX. Il donne à une âme quelques avis utiles pour les tentations. 271
- LXXI. Il conseille à une personne qui avait fait quelque faute de recourir à la miséricorde de Dieu, et de s'appliquer au pur amour. 274
- LXXII. Il exhorte une dame de condition à avoir charité pour une personne qu'elle avait auprès d'elle. 276
- LXXIII. Il parle à une âme fort élevée de l'entière consommation en Dieu où elle doit vivre. 279
- LXXIV. Il encourage une personne persécutée, et l'exhorte à bien aimer la croix. 282
- LXXV. Il conseille à une dame de piété de la cour qui avait longtemps souffert quelque calomnie, de se justifier. — Il l'exhorte à parler peu des choses relevées, et à être simple. 292
- LXXVI. Il parle du mystère et de la fête de la Visitation. 296
- LXXVII. De la vie de Jésus en Marie. 298
- LXXVIII. Il exhorte une personne au sacrifice d'elle-même, et à l'amour de la croix. 304
- LXXIX. Que la fréquente communion est utile aux âmes bien purifiées par les croix, desquelles il montre l'utilité. 307
- LXXX. Sa douleur sur l'égarement d'une âme qu'il conduisait, et la consolation qu'il reçut au tombeau de sœur Marie de Valence. 312
- LXXXI. Il reprend une personne de condition d'avoir jugé trop légèrement d'un prêtre. 317
- LXXXII. Il exhorte une personne à faire faire

quelques aumônes à un prince, et à les lui faire régler.	319
LXXXIII. Qu'il faut être bien aise que la créature se retire de nous, pour nous appuyer sur Dieu seul.	321
LXXXIV. Il exhorte un ecclésiastique à l'humilité, dont il lui propose l'excellence, et il lui envoie un petit examen, qu'il lui conseille de faire sur cette sainte vertu.	325
LXXXV. Qu'on ne doit point travailler dans un diocèse sans l'appel et la bénédiction de l'évêque.	332
LXXXVI. Il parle à un ecclésiastique de l'importance de ne point laisser échapper les moments de Dieu, ni différer l'exécution de sa volonté quand elle est reconnue, et il l'exhorte à souffrir patiemment ses peines.	337
LXXXVII. Il parle à une dame de la cour sur une cicatrice que sa sœur avait au visage.	339
LXXXVIII. De la dévotion au mystère de la Nativité de la sainte Vierge, et à Jésus vivant en elle.	340
LXXXIX. Il exhorte une sainte âme à coopérer à la grâce, et à s'humilier, pour établir la vie de Jésus-Christ en elle.	348
XC. Il donne quelques avis très-utiles pour marcher en sûreté sous la conduite d'un directeur.	357
XCI. La fidélité de l'auteur à servir une âme, et son zèle pour le service de l'Église.	360
XCII. Il exhorte une âme que Dieu avait attirée à son service dès sa jeunesse, à se rendre bien fidèle à cette grâce.	363
XCIII. Du chant de l'Église.	364

- XCIV.** Ce que les orgues représentent dans l'Église, et pourquoi on s'en sert dans les offices divins, plutôt que d'autres instruments. 369
- XCV.** Il reprend une personne de sa trop grande retenue à découvrir ses peines, et il l'exhorte à vivre dans une plus grande simplicité. 373
- XCVI.** Sur la Nativité de la sainte Vierge, et sur le profit qu'on tire des croix. 374
- XCVII.** Il rend compte de quelques grâces que Dieu lui avait faites, et du silence que Notre-Seigneur lui fait garder dans l'oraison. 377
- XCVIII.** De la vie de Jésus en Marie, et de Marie en Jésus, en qui l'âme se doit perdre pour être toute à Dieu. 384
- XCIX.** Sa dévotion et son amour pour la très-sainte Vierge. 388
- C.** Il reprend une personne de la crainte qu'elle avait eue qu'il ne fit lire à d'autres les lettres qu'elle lui écrivait. 390
- CI.** Il montre les avantages qu'il y a à suivre les voies communes. 392
- CII.** Qu'il faut attendre en paix la manifestation des ordres et des desseins de Notre-Seigneur sur nous. 395
- CIII.** Il conseille à une personne de s'humilier pour honorer Jésus-Christ ressuscité, et lui donne plusieurs avis très-utiles sur ce sujet. 399
- CIV.** Il exhorte une bonne âme à ne point s'attacher aux dons sensibles, et à ne point désirer des grâces extraordinaires. 410
- CV.** Il console une personne sur quelque peine qu'elle avait de ce qu'il ne lui avait pas écrit.
— Il lui conseille de se retirer du siècle, si elle

- y est inutile pour le service de Dieu, et de ménager sa retraite avec douceur et sagesse. 418
- CVI. Il porte une âme au pur amour de Notre-Seigneur. 424
- CVII. Comment il faut converser avec les âmes élevées qui reçoivent beaucoup de Dieu. 427
- CVIII. Il exhorte une religieuse à bien conserver Jésus-Christ dans son cœur, à faire quelque mortification corporelle, et à former peu à peu sa prière à l'oraison mentale. 430
- CIX. Il reprend une personne de l'attache qu'elle avait à communier à la messe de son directeur. 434
- CX. Il avertit une personne que la connaissance de ses fautes ne diminuera point sa charité pour elle, et lui montre le péril qu'il y a dans les grâces sensibles, et la sûreté que l'on trouve en la croix. 437
- CXI. Exercice spirituel pour les âmes qui sont dans les peines. 445
- CXII. Il avertit une âme des sujets qu'elle a de s'humilier, et qu'elle ne doit pas s'estimer davantage pour les grâces que Dieu lui a faites. 451
- CXIII. Il donne à une âme quelques avis sur ses scrupules. Il lui montre l'utilité de ses peines, et l'avertit de ne point chercher d'autre consolation que Jésus-Christ. 457
- CXIV. Il donne quelques avis importants touchant la conduite d'un séminaire, et la sainteté de vie qu'y doivent mener les clercs. 462
- CXV. Il témoigne un grand amour pour la croix. 469
- CXVI. Qu'il faut nous retirer en Jésus-Christ, pour faire avec lui notre résidence dans le sein

- de Dieu , où nous portent les rebuts des créatures et les croix. 472
- CXVII. Il donne un avis important à un directeur sur la conduite de l'oraison. 474
- CXVIII. Il instruit une personne que Dieu tenait dans l'impuissance de s'appliquer à l'oraison , de la manière dont elle s'y doit comporter. 479
- CXIX. De la vie de Jésus en Marie , qu'il propose pour modèle d'une sainte communauté. 483
- CXX. Que se perdre avec Jésus-Christ en Dieu , c'est le moyen d'être tout d'un coup parfait. — Du bonheur des privations et des croix. 491
- CXXI. Que dans les obscurités où l'âme se trouve pour sa conduite , elle doit s'abandonner à Jésus-Christ , qui est sa voie. 496
- CXXII. Il exhorte une âme à vivre aussi saintement que le demande la qualité d'épouse de Jésus-Christ. 499
- CXXIII. Que le calme et le silence où Dieu tient quelquefois les âmes en l'oraison n'est pas une oisiveté , mais une grande grâce. 502
- CXXIV. Il donne des remèdes pour l'état de sécheresse. 508
- CXXV. De la paix intérieure , et des moyens de la conserver. 510
- CXXVI. Il conseille à une âme qui était abattue par la vue de ses faiblesses de ne point tant penser à ses péchés. 513
- CXXVII. Qu'il faut aimer la croix. 517
- CXXVIII. Il excite une âme à bien souffrir ses peines. 519
- CXXIX. Il exhorte une personne trop occupée

- d'elle-même à oublier ses propres intérêts pour ne penser qu'à Dieu. 521
- CXXX. Qu'il ne faut pas que l'âme s'attache aux goûts ni aux consolations sensibles dans le service de Dieu. 527
- CXXXI. Qu'une bonne voie pour rendre nos devoirs à Notre-Seigneur, particulièrement dans le temps de ses mystères, est de nous unir à la très-sainte Vierge. 530
- CXXXII. Il exhorte à renoncer aux choses curieuses et sublimes pour suivre les voies communes. 533
- CXXXIII. Il exhorte une personne à se tenir unie à Jésus et Marie, et à y recourir dans ses besoins, sans chercher de soulagement dans les créatures. 536
- CXXXIV. Que les prêtres doivent être incessamment appliqués aux louanges de Dieu pour réparer les outrages qu'il reçoit dans le monde. 538
- CXXXV. Du bien qu'on peut faire dans les familles par la visite des malades. 541

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

2 Vol. in 62 A.F. 414

LETTRES
SPIRITUELLES

DE M. OLIER

CURÉ DE LA PAROISSE ET FONDATEUR DU SÉMINAIRE
DE SAINT-SULPICE

— 1 —
TOME PREMIER

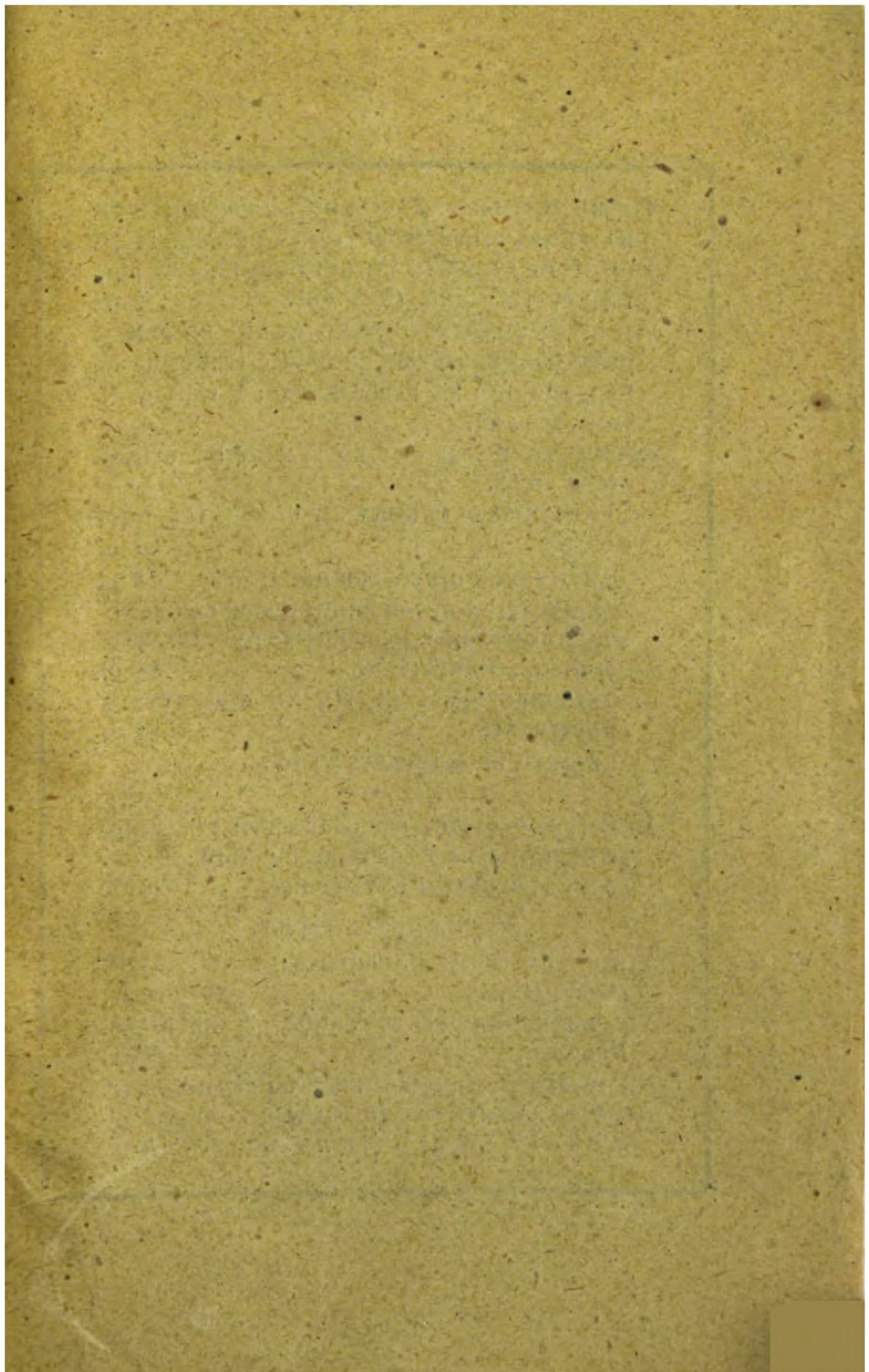
—
PARIS

LIBRAIRIE DE M^{me} V^c POUSSIELGUE-RUSAND
RUE SAINT-SULPICE, 23.

—
1862

IVS 29 2





VIE DE M. OLIER; 2 vol. in-8°. *Prix net.* 8 fr.

LA MÊME, ornée de 30 grav. *Prix net.* 11 fr.

ABRÉGÉ DE LA MÊME VIE; gros in-12, avec portrait et fac-simile. *Prix net.* 2 fr.

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS, prieure du monastère de Sainte-Catherine de Langeac, par M. l'abbé Lucot; 2 vol. in-8° (*sous presse*).

OPUSCULES DE M. OLIER; nouvelle édition - grand in-32.

— CATÉCHISME CHRÉTIEN pour la vie intérieure. 40 c.

— ESPRIT D'UN DIRECTEUR DES ÂMES. 50 c.

— EXPLICATION DES CÉRÉMONIES DE LA GRAND' MESSE de paroisse, selon l'usage rom. 1 fr. 25 c.

— JOURNÉE CHRÉTIENNE. 80 c.

— INTRODUCTION A LA VIE ET AUX VERTUS CHRÉTIENNES. 80 c.

— LETTRES SPIRITUELLES; 2 vol.

MÉMOIRES PARTICULIERS pour servir à l'histoire de l'Église dans l'Amérique du Nord; 6 vol. in-8°, avec gravures. *Prix net.* 28 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT:

VIE DE LA SOEUR BOURGEOYS; 2 vol. in-8°. *Prix net.* 10 fr.

VIE DE MADEMOISELLE MANGE; 2 vol. in-8°. *Prix net.* 9 fr.

VIE DE M^{me} D'YOUVILLE; in-8°. *Prix net.* 5 fr.

HEROINE CHRÉTIENNE DU CANADA, ou Vie de M^{lle} Le Ber; in-8°. *Prix net.* 4 fr.

